This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

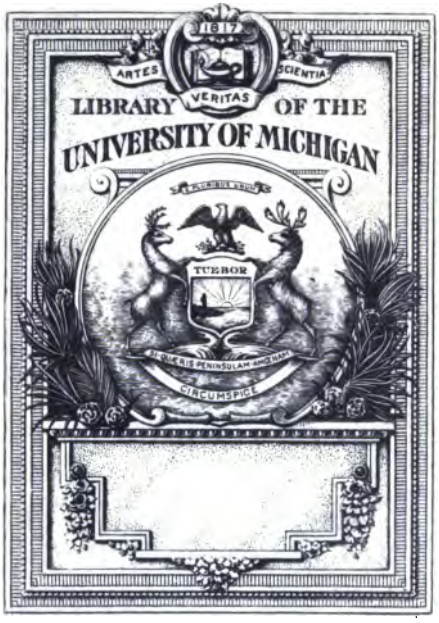
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B58
1ab Sec

BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,

Lettres T. U.

TOME XLI.

Pièces contenues dans ce Volume.

Trois Freres rivaux.
Trois Rivaux.
Tuteur dupé.
Tuteurs. (les)
Uſurier (l') Gentilhomme.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettres T. U.

TOME XLI.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

Dram. 7d.
Dépôt. g. Com. Impr.
3-7-55

LES
TROIS FRERES
RIVAUX,
COMÉDIE DE FAGAN;

Conforme à la Représentation.

3-7-55

A MONSIEUR,

MONSIEUR LE MARQUIS DE COURCILLON,

GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE TOURAINE.

ALLEZ, ſoyez obéiſſante;
Partez, Muſe. Quoique vos vers
Soient des préſens peu dignes d'être offerts;
Il faut être reconnoiſſante:

ÉPITRE.

Allez les conſacrer au vaillant COURCILLON.
Que ſon illuſtre renommée,
Que l'éclat de ſon ſang, la grandeur de ſon nom,
Que l'intrépidité qu'il fit voir dans l'Armée,
Jointe au goût qu'il fait voir pour l'érudition,
Vous frappent d'admiration.
De quelque noble ardeur qu'on ait l'âme enflammée,
Peu de gens ſont connus de Mars & d'Apollon.
Muſe, offrez-lui donc votre ouvrage;
Et qu'un reſpectueux hommage
Vous faſſe mériter l'honneur de ſes regards.
Eſt-il pour vous une plus belle gloire
Que de ſuivre un mortel qui ſait, de toutes parts,
Se tracer un chemin au Temple de Mémoire.

PRÉFACE.

CETTE Comédie doit ſa naiſſance à une converſation que j'eus, cet hiver, avec un de mes amis qui a beaucoup d'eſprit & d'érudition. La première idée qu'il eut ſur ce ſujet m'en fit venir une infinité d'autres que j'ai miſes en action, ainſi qu'on le pourra voir. Le ſuccès de cette pièce m'a fait d'autant plus de plaiſir que je n'avois oſé m'en flatter. Mille circonſtances, at-

tachées à la ſaiſon où elle a été donnée, ſembloient concourir pour l'étouffer dans ſon commencement ; mais, par bonheur, mon ſujet s'eſt trouvé ſi nouveau & ſi théâtral, que j'ai ſurmonté tous les obſtacles qui s'élevoient contre moi. Un ſujet, quand il eſt un peu traité, eſt ſeul capable de faire réuſſir une Pièce : auſſi ai-je obligation à mon ami de m'en avoir donné la première idée.

Il eſt inutile de répondre aux objections que l'on m'a faites.

J'ai diverti, avec aſſez de nobleſſe, tous les honnêtes gens : c'étoit l'unique but que je m'étois propoſé.

ACTEURS.

M. PHILIDOR, *Bourgeois de Paris, qui s'eſt enrichi au Palais.*

MERLIN, *Valet de la Maiſon, ſervant chez M. Philidor.*

LE MARQUIS *Liſimon*,
LE COMTE *Liſimon*,
LE CHEVALIER *Liſimon*,
} *Tous trois frères, & tous trois Capitaines dans le Régiment de la Reine.*

LA RONCE, *Valet.*

Mad^e. PHILIDOR, *ſa femme.*

ANGÉLIQUE, *fille de M. Philidor.*

La Scène eſt à Paris, chez M. & Madame Philidor, dans l'avant-cour du jardin de leur Maiſon.

LES TROIS FRERES RIVAUX, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERLIN, *ſeul, tirant trois bourſes de ſa poche l'une après l'autre.*

TRois objets raviſſans, trois bourſes pleines d'or!
Qu'un valet eſt heureux chez Monſieur Philidor!
Tel qui veut épouſer Angélique ſa fille,
Vient à moi, pour avoir accès dans la famille.
J'en ai, *noviſſimè*, produit trois tour-à-tour,
Qui veulent, par l'hymen, couronner leur amour.

Le premier a déjà tiré l'aveu du père,
Le ſecond a tiré parole de la mère,
Le dernier de la fille a tiré l'agrément :
Et moi, de tous les trois j'ai tiré de l'argent.
Le premier eſt, je crois, Marquis ; le ſecond, Comte ;
Et l'autre, Chevalier... Juſtement, c'eſt mon compte ;
Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maiſon.
Mon manége eſt plaiſant : je ſuce les trois frères ;
Mais, ma foi, le cadet fait le mieux ſes affaires.
Comme il paye aſſez bien, & qu'il paroît foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adreſſé :
Auſſi je le ſers mieux que ne feroit perſonne.
Mon cœur officieux eſt à qui plus lui donne.
Le bon de tout ceci, c'eſt que, ſans le ſavoir,
Épris du même objet, tous trois penſent l'avoir :
Car j'ai conduit ma barque avec tant de ſageſſe,
Que chacun d'eux, de l'autre ignore la maitreſſe.
Peſte ! pour un mari la fille eſt un tréſor ;
Car ſon père au Palais a gagné des monts d'or.
Elle, elle a pour la robe une invincible haine,
Et veut abſolument un époux Capitaine....

SCÈNE II.

MERLIN, LE CHEVALIER LISIMON.

MERLIN, *à lui-même.*

MAis... je vois juſtement le plus jeune des trois.
Il marche doucement, & vient en tapinois...
C'eſt quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER LISIMON, MERLIN.

MERLIN, *à lui-même.*

JE ne me trompe point... Car j'apperçois la belle,
Qui ſort de ſon côté pour le même ſujet.
(*Haut.*)
Hé bien? qu'eſt-ce? approchez, Merlin eſt du ſecret.
Vous le ſavez, je ſuis tout propre aux confidences.

ANGÉLIQUE ET LECHEVALIER *ſe ſaluent.*

MERLIN.

Hé! mon Dieu, laiſſez-là toutes vos révérences.

LE CHEVALIER.

Madame, quel bonheur de vous entretenir !
Mon ſort avec le vôtre eſt-il prêt à s'unir ?
Puis-je eſpérer bien-tôt, par un doux hyménée,
Voir ma félicité juſtement couronnée ?
Parlez, belle Angélique.

ANGÉLIQUE.

Eſpérez, Liſimon,
Et ſachez de mon cœur quelle eſt l'intention.
Si mon hymen vous plaît, je veux vous ſatisfaire,
Et j'y vais diſpoſer & mon père & ma mère.
Dans la Robe ils vouloient me choiſir un parti;
Mais c'eſt à quoi mon cœur n'a jamais conſenti.
Ils voudront bien enfin, ou je ſuis fort trompée,
Pour ſeconder mes vœux, prendre un gendre d'épée.

MERLIN.

Oui, Madame a raiſon: ces Meſſieurs du Palais,
Avec leur air gris-brun, ſont des maris ſi laids !
C'eſt une nation impolie & groſſière.
Mais vive un Capitaine ! à ſa mine guerrière,
A ſes diſcours polis, à ſon air conquérant,
La beauté la plus fière en peu de jours ſe rend.
Pour moi, ſi j'étois fille & que j'euſſe des charmes,
Ce ſeroit à Monſieur que je rendrois les armes.

LE CHEVALIER.

Vraiment, Monſieur Merlin, vous êtes obligeant.

MERLIN, *bas, à part.*

Et, là, là, je t'en vais donner pour ton argent.

LE CHEVALIER.

Franchement les Robins, enfoncés dans l'étude,
En abordant le ſexe, ont l'accueil un peu rude.

MERLIN.

Plaiſant époux, ma foi, qu'un époux à rabat!
Car, qu'eſt-ce, dites-moi, que Damon l'Avocat?
Un fat, un ignorant balayant la Grand'Salle;
Qui, par ſa vanité, croit que rien ne l'égale;
Qui de papiers tout blancs a ſoin d'emplir ſon ſac;
Qui décide de tout & *ab hoc* & *ab hac*;
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui-même;
Pindariſant ſes mots avec un ſoin extrême;
Qui, dans les entretiens, tranche du bel-eſprit;
Qui rit tout le premier des ſottiſes qu'il dit;
Qui reſpecte lui ſeul ſa mine de poupée;
Le matin eſt en robe, & le ſoir en épée;
Étourdi, diſſipé, grand parleur; en un mot,
Qui par-tout fait l'habile, & par-tout n'eſt qu'un ſot.

ANGÉLIQUE.

Merlin fait des portraits.

MERLIN.

Oh! c'eſt mon fort, Madame.
Vive, vive un guerrier pour une jeune femme!

Et vous ſerez heureux l'un & l'autre à jamais,
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos ſouhaits.

LE CHEVALIER.

Merlin eſt fort porté pour nous deux, ce me ſemble.

MERLIN.

Pour vous deux, cependant, à dire vrai, je tremble.

ANGÉLIQUE.

Tu trembles! pourquoi donc?

LE CHEVALIER.

De grace, explique-toi.

MERLIN, *à part.*

J'en vais encor tirer de l'argent, ſur ma foi.

ANGÉLIQUE.

Que dis-tu là?

MERLIN, *à Angélique.*

Moi? rien.

ANGÉLIQUE.

Ah! tire-nous de peine.

MERLIN.

Vous voudriez avoir un époux Capitaine?

ANGÉLIQUE.

Hé bien, Merlin?

MERLIN.

Hé bien! votre père aujourd'hui
Veut vous voir pleinement ſatisfaite de lui:
Sur certain Capitaine il a jetté ſa vue,
Et vous allez dans peu, Madame, être pourvue.

LE CHEVALIER.

Ah, Ciel! je ſuis perdu.

ANGÉLIQUE.

Quel cruel contre-tems!

LE CHEVALIER.

Que ferai-je? Ah! Merlin, voilà ma bourſe; prends.
Il faut jouer ici quelque tour de ta tête.

MERLIN, *au Chevalier.*

Moi, prendre encor de vous! ah! je ſuis trop honnête.

LE CHEVALIER.

Pour réuſſir en tout, tu n'as qu'à dire un mot.

MERLIN, *prenant l'argent.*

Hélas! il eſt bien vrai, je ne ſuis pas trop ſot.

LE CHEVALIER.

C'eſt toi qui dans ces lieux voulus bien m'introduire;
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien ſoupire:
Achève mon bonheur.... Car, dans cette maiſon,
Je ſais que, de tout temps, tu fus le factoton.

MERLIN.

Allez, je rends l'argent, ſi, dans cette journée,
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hyménée.
Je ſaurai bien lever toute difficulté:
Mais, que Madame agiſſe auſſi de ſon côté.

ANGÉLIQUE, *au Chevalier.*

Ne vous chagrinez point, Liſimon; je vais faire
Tout ce que je pourrai pour engager mon père....

MERLIN.

Si non, je ſaurai bien vous ſortir d'embarras.

ANGÉLIQUE, *en s'en allant.*

Revenez dans une heure; allez, n'y manquez pas.

SCENE

SCÈNE IV.

MERLIN, *ſeul, regardant ſa dernière bourſe.*

VOILA donc de l'argent encor que je raccroche!
Je fais un magaſin de bourſes dans ma poche.
Je ne crois pas qu'au monde il ſoit d'Agioteur,
De Notaire, de Juif, même de Procureur,
Qui porte aux louis d'or une plus tendre eſtime.
Tirer à droit, à gauche, eſt ma grande maxime.
Tout va bien juſqu'ici. Mais ſi les deux aînés,
En ce lieu, par malheur, ſe trouvent nez à nez...
L'un a l'aveu du père, & l'autre de la mère....
Chacun d'eux a caché ſon amour à ſon frère....
S'ils rencontrent ici leur cadet Liſimon....
Et s'ils ſavent enfin que je ſuis un fripon,
Que j'ai tiré des trois avec effronterie,
Ils ne manqueront pas de me prendre à partie,
Ils voudront s'expliquer.... Que faire en ce cas-là?
Un peu d'effronterie ajuſtera cela.

SCÈNE V.

LE COMTE LISIMON, MERLIN, LE MARQUIS LISIMON.

(Les deux frères entrent par différens côtés.)

MERLIN, *à lui-même.*

Mais je vois les aînés... Ah, juſte ciel! je tremble...
Qu'ils vont être ébahis de ſe trouver enſemble!...
Reſtons; puiſque je viens de prendre mon parti,
Morbleu, je n'en veux pas avoir le démenti.

LE MARQUIS, *ſe croyant ſeul.*

C'eſt ici la maiſon de mon futur beau-père;
Je viens pour terminer avec lui notre affaire.

LE COMTE, *ſe croyant ſeul auſſi.*

Madame Philidor, qui connaît mon amour,
Doit me donner ſa fille & conclure en ce jour.

LE MARQUIS, *à part.*

Monſieur Philidor croit que je ſuis fils unique;
C'eſt pour cela qu'il veut me donner Angélique.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère, par bonheur, me croit ſeul de mon nom,
Et penſe que je ſuis l'unique Liſimon.

LE MARQUIS, *à part.*

Le nom de Liſimon peut honorer ſa fille.

LE COMTE, *à part.*

Mon nom ſeul peut me faire entrer dans ſa famille.

MERLIN, *à part, & bas.*

Ma foi, c'eſt un honneur qu'aucun des deux n'aura,
Où Merlin à la peine aujourd'hui crevera.

LE MARQUIS.

Mais j'apperçois Merlin.

LE COMTE.

C'eſt Merlin, c'eſt lui-même.

LE MARQUIS, *appercevant le Comte.*

O ciel! qui vois-je encor? Ma ſurpriſe eſt extrême.
Eſt-ce une illuſion? Le Comte dans ces lieux!

LE COMTE.

Quel homme en cet inſtant ſe préſente à mes yeux?
C'eſt vous, Marquis, je crois....

LE MARQUIS.

Comment! c'eſt donc vous, Comte?

MERLIN, *bas.*

Peſte! ils vont s'éclaircir: ce n'eſt pas là mon compte.

MERLIN *fait pluſieurs révérences au* COMTE.

LE COMTE.

(*A part.*)

Bon jour, Merlin, bon jour...Je ne ſais où j'en ſuis.
Mais je veux être inſtruit de ce point, ſi je puis.
(*Au Marquis.*)
Que faites-vous ici ? Quelle eſt cette aventure ?

LE MARQUIS, *au Comte.*

Mais de vous, bien plutôt, que faut-il que j'augure ?
Vous n'êtes pas ici ſans deſſein ſûrement !

MERLIN.

Hé ! Meſſieurs, à quoi bon cet éclairciſſement ?

LE COMTE.

[*Au Marquis.*]

Tais-toi, Merlin, tais toi. S'il faut que je m'explique,
Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angélique.

LE MARQUIS.

Et moi, j'y viens auſſi pour la même raiſon...

LE COMTE, *en colère.*

Quoi, morbleu !...

MERLIN.

Paix, Meſſieurs... reſpectez la maiſon ;
Quoi donc ! prétendez-vous faire ainſi des querelles ?
Meſſieurs les Officiers, dites-moi des nouvelles.

LE MARQUIS, *à Merlin.*

Oh! morbleu, tais-toi donc...Peſte ſoit du butor....
(*Au Comte.*)
Je viens ici mandé par Monſieur Philidor :
Voilà ce qu'il m'écrit ; car j'ai l'aveu du père.

LE COMTE.

Moi, j'ai pareillement un billet de la mère.

LE MARQUIS.

Son père, par ſa lettre, à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et ſa mère me l'offre auſſi par ſon billet.

LE MARQUIS *lit la lettre de M.* PHILIDOR.

A M. le MARQUIS LISIMON, *Capitaine dans le Régiment de la Reine.*

« Faites-moi l'honneur, Monſieur le Mar-
» quis, de vous trouver tantôt chez moi. Je
» parlerai de vous à ma femme & à ma fille,
» & je ne doute pas que vous ne leur plaiſiez
» fort. Ne paroiſſez pas d'abord dans la
» maiſon : promenez-vous, en m'attendant,
» dans les allées de mon jardin : je les y
» conduirai l'une & l'autre ; & ce ſera-là
» que ſe fera la première entrevue ».

LE COMTE *lit la lettre de Madame* PHILIDOR.

A M. le COMTE LISIMON, *Capitaine dans le Régiment de la Reine.*

« C'eſt aujourd'hui, Monſieur le Comte, » que je dois parler de vous à ma fille & » à mon mari. Je vous attends : nous fi- » nirons ce jour même, ſi vous ſouhaitez : » comptez ſur ma parole. Trouvez-vous » ſeulement dans mon jardin, & m'y at- » tendez : j'aurai ſoin de m'y rendre avec » mon mari & ma fille, qui, comme je » l'eſpère, ſeront charmés, l'un & l'autre, » de l'honneur de votre alliance ».

LE MARQUIS.

Ciel ! que me dites-vous ?

LE COMTE.

Que venez-vous m'apprendre ?

MERLIN.

Ah ! quel galimatias ! je n'y puis rien comprendre.

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Merlin, écoute un mot : tirons-nous à l'écart.

MERLIN, *bas au Marquis.*

Que vous plaît-il, Monſieur ?

LE MARQUIS, *de même.*

Comment, double pendard!
Pourquoi ne m'as-tu pas révélé ce myſtère?

MERLIN, *de même.*

D'honneur, je l'ignorois.

LE MARQUIS, *de même.*

Sais-tu que c'eſt mon frère?

MERLIN, *de même, faiſant l'étonné.*

Votre frère, Monſieur! Ah, que m'apprenez-vous?
Eh! qui, diable, a donc pu l'introduire chez nous?

LE MARQUIS, *de même.*

Moi, je te le demande.

MERLIN, *de même.*

Ah! Monſieur, je vous jure
Que j'en lave mes mains. Voyez quelle aventure!
Mais la fille eſt pour vous, j'en ferois bien ſerment.
Je m'en vais lui parler... Laiſſez-nous un moment.

(*Il va auprès du Comte.*)

LE COMTE, *bas, à Merlin.*

Vraiment, Monſieur Merlin, j'ai ſujet de me plaindre.

MERLIN, *bas, au Comte.*

De qui, Monſieur?

LE COMTE, *de même.*

De vous.

MERLIN, *de même.*

Moi, je n'ai rien à craindre.

LE COMTE, *de même.*

Et vous en agiſſez certainement fort mal.
Vous deviez m'avertir que j'avois un rival;
Je vous avois payé, je penſe, en galant homme.

MERLIN, *de même.*

Moi! je n'en ſavois rien, ou la foudre m'aſſomme!
Mais vous vous alarmez, je ne vois pas pourquoi.
Angélique eſt pour vous, vous dis-je, croyez-moi.
(*Haut.*)
Embraſſez-vous, Meſſieurs, ſans cauſer de déſordre.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Moi, j'épouſe Angélique, & n'en veux point démordre.

LE COMTE, *au Marquis.*

Moi, je l'épouſe auſſi; j'y ſuis déterminé.

LE MARQUIS.

Parbleu, vous céderez; car je ſuis votre aîné.

LE COMTE.

Oh! parbleu, nous verrons: ſur le fait de maîtreſſe,
Je ſuis humble valet à votre droit d'aîneſſe.

LE MARQUIS, *en colère.*

Je vais, en attendant la fin de tout ceci,
Au jardin du beau-père.

LE COMTE.

Et moi, j'y vais auſſi.

LE MARQUIS & LE COMTE *ſortent par le même côté d'où ils ſont entrés.*

SCENE

SCÈNE VI.

MERLIN, *ſeul, riant.*

J'En ſuis quitte à la fin; mais ce n'eſt pas ſans peine.
Reſpirons un moment & reprenons haleine.
Un autre ſe ſeroit vingt fois déconcerté;
Mais, dans le monde, il faut, ſur-tout, être effronté.
L'effronterie, en France, eſt un vice à la mode:
Rien de plus néceſſaire, & rien de plus commode.
Un parfait effronté ne doit rougir de rien;
Et c'eſt-là le grand art pour amaſſer du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bue;
Et, de quelque côté que je tourne la vue,
Je ne vois d'indigens que les ſots vertueux.
Il faut un front d'airain, pour devenir heureux.

SCÈNE VII.

M. PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN, *à lui-même.*

TAisons-nous... J'apperçois mon bon-homme de maître,
Entêté du Marquis autant qu'on le peut être,
Il prétend lui donner Angélique aujourd'hui;
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne ſoit pour lui.

PHILIDOR.

Ah! te voilà, Merlin?

MERLIN, *haut.*

Fort à votre ſervice;
Toujours zélé pour vous.

PHILIDOR.

Va, je te rends juſtice:
Tu m'as toujours paru la perle des Valets.
Je ſais que contre tous tu prends mes intérêts,
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle eſt inſupportable.

PHILIDOR.

Pour toi, tu me parois un garçon raiſonnable;
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi ? N'ai-je pas raiſon ?
N'êtes-vous pas, Monſieur, le chef de la maiſon ?

PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête ;
Mais votre femme. . . .

PHILIDOR.

Fi ! ma femme eſt une bête.
Je viens pour lui parler de mon gendre futur,
Du Marquis Liſimon : mais Merlin, je ſuis ſûr,
Pour peu que nous voulions inſiſter ſur le nôtre,
Qu'auſſi-tôt elle va m'en propoſer un autre.
Oh ! je la connois bien.

MERLIN.

Moi, je n'en doute pas.
Votre femme, Monſieur, a l'eſprit haut & bas :
Elle veut ignorer que cette loi ſi belle,
Qui fait l'homme le maître, eſt la loi naturelle.
Sa complaiſance va comme un flux & reflux :
Vous croyez la tenir ; vous ne la tenez plus.
Pour ſa tête, oh ! ma foi, c'eſt tout comme la lune,
Qui tantôt paroît claire & tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond noir ;
Et dites-lui bon jour, elle vous dit bon ſoir.

PHILIDOR.

Oh! parbleu, nous verrons. J'ai fait choix de mon gendre.
Le Marquis Liſimon en ce lieu doit ſe rendre :
Je prétends que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en faſſe aujourd'hui ſon époux.
Mais n'eſt-il point venu?

MERLIN.

N'en ſoyez point en peine.
Le Marquis Liſimon au jardin ſe promène.

PHILIDOR.

En es-tu bien certain ?

MERLIN.

Oui ; je viens de le voir.

PHILIDOR.

Parbleu ! Merlin, je ſuis ravis de le ſavoir.
Je veux tout au plutôt en parler à ma femme.
Va-t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais ſi la bonne Dame,
Quand vous lui parlerez du Marquis Liſimon,
Avoit un gendre en poche auſſi de ſa façon ?

PHILIDOR.

Oh ! vraiment, c'eſt de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'eſt un eſprit malin.

PHILIDOR.

C'eſt un eſprit du diable.

MERLIN.

Elle dit toujours non.

PHILIDOR.

Moi, je dis toujours oui.

MERLIN.

Elle ſe fâchera.

PHILIDOR.

J'en ſerai réjoui.

MERLIN.

Tenez toujours bien ferme.

PHILIDOR, *en colère.*

Oh ! va, va, laiſſe faire.
Comment donc ! N'eſt-ce pas une fort bonne affaire ?
Le Marquis Liſimon eſt joli cavalier.
Ma fille, pour époux, vouloit un Officier :
Tous les gens du Palais lui cauſoient la migraine.
Pour lui faire plaiſir, je prends un Capitaine.
Je ſuis ſûr qu'à ma fille auſſi-tôt il plaira ;
Et puis ma femme après de quelqu'autre voudra !
Corbleu ! nous allons voir Fais ce que je deſire.
Va, cours, dis-lui que j'ai quelque choſe à lui dire.

MERLIN.

Il n'en eſt pas beſoin : elle vient, je la voi.

PHILIDOR.

Je veux lui parler ſeul. Merlin, éloigne-toi.

SCÈNE VIII.

Madame PHILIDOR, MERLIN, M. PHILIDOR.

MERLIN, *bas, à Madame Philidor.*

LE Comte Liſimon, votre prétendu gendre,
Eſt dans votre jardin, Madame, à vous attendre.

Madame PHILIDOR.

Je viens, à ce ſujet, parler à mon époux.
Je te ſuis obligée : adieu, va, laiſſe-nous.

SCÈNE IX.

Madame PHILIDOR, M. PHILIDOR.

PHILIDOR, *bas.*

VOYONS; ſachons un peu tout ce qu'elle a dans l'âme.

Madame PHILIDOR, *bruſquement.*

Hé bien, mon cher époux?

PHILIDOR, *ſur le même ton.*

Hé bien, ma chere femme?

Madame PHILIDOR.

Pour vous entretenir, vous me voyez ici.

PHILIDOR.

Pour le même ſujet, vous m'y voyez auſſi.

Madame PHILIDOR.

Au moins, je vous demande un peu de complaiſance.

PHILIDOR.

Soit; mais je veux auſſi de la correſpondance.

Madame PHILIDOR.

N'en ai-je pas toujours?

PHILIDOR.

Non pas avec excès.

Madame PHILIDOR.

N'allez-vous pas déjà m'intenter un procès?
C'eſt vous qui commencez toujours à faire rage.

PHILIDOR.

Ma foi, vous êtes, vous, un vrai trouble-ménage.
Mais briſons là-deſſus: nous venons nous parler;
Tâchons de commencer par ne point querellet.
Notre fille Angélique à préſent eſt nubile:
Vous ſavez qu'en maris elle eſt fort difficile.
J'ai voulu lui donner pluſieurs gens du Palais:
Ils ſont trop attachés, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la robe une mortelle haîne;
Et j'ai fait choix, pour elle, enfin d'un Capitaine.
C'eſt.....

Madame PHILIDOR.

Je vous interromps tout d'abord ſur ce point:
Sa mère à cet hymen ne conſentira point.

PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? Et quel but eſt le vôtre?
Car enfin....

Madame PHILIDOR.

Mon but eſt qu'elle en épouſe un autre.
J'ai ſon affaire.

PHILIDOR, *en colère.*

Hé bien! N'avois-je pas bien dit?
Ventrebleu! peſte ſoit de votre chien d'eſprit!

Madame PHILIDOR.

Mais, Monſieur mon mari, d'un ton plus bas, pour cauſe.

PHILIDOR.

Comment donc! il ſuffit que je veuille une choſe,
Pour que vous vouliez l'autre!

Madame PHILIDOR

Oh! je veux la raiſon.
L'époux que je lui donne eſt un joli garçon,
Même il eſt Capitaine.

PHILIDOR.

Ah! j'enrage.... Madame,
Je vous ferai bien voir que vous êtes ma femme.

Madame PHILIDOR.

Et par où, s'il vous plaît!

PHILIDOR.

Par où?...Suffit. Je veux
Que ma fille aujourd'hui condeſcende à mes vœux.

Madame PHILIDOR.

Je prétends qu'Angélique à moi ſeule obéiſſe.

PHILIDOR.

Selon ma volonté, j'entends, moi, qu'elle agiſſe.

Madame PHILIDOR.

Elle doit ſe ſoumettre aveuglément à moi,
Et de nul autre après ne recevoir la loi.

PHILIDOR.

Et par quelle raiſon?

Madame PHILIDOR.

C'eſt que je ſuis ſa mère.

PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plaît, ne ſuis-pas ſon père ?

Madame PHILIDOR.

Et quand vous le ſeriez ! Voyez ! belle raiſon !

PHILIDOR.

Je m'en moque : j'aurai pour gendre Liſimon.

Madame PHILIDOR.

Liſimon, dites-vous ? Liſimon Capitaine ?

PHILIDOR.

Oui.

Madame PHILIDOR.

De quel Régiment ?

PHILIDOR.

De celui de la Reine.

Madame PHILIDOR.

Tout de bon ?

PHILIDOR.

Tout de bon.

Madame PHILIDOR.

Et vîte embraſſons-nous.
Allons, faiſons la paix, mon cher petit époux.

PHILIDOR.

D'où vient donc tout-à-coup cet excès de tendreſſe
Que l'on pardonneroit à peine à ſa maîtreſſe ?

Madame PHILIDOR.

L'époux que je deſtine à ma fille aujourd'hui,
C'eſt Liſimon.

PHILIDOR.

Comment! Lisimon!

Madame PHILIDOR.

Oui, c'est lui

Et, puisque nous voulons tous deux le même gendre,

A votre volonté je suis prête à me rendre.

PHILIDOR.

Voyez le grand effort! Mais je suis tout troublé.
Quoi! Monsieur Lisimon vous a déjà parlé?

Madame PHILIDOR.

Oh! vraiment, j'ai fait plus; ma parole est donnée
De finir de ma fille avec lui l'hymenée.

PHILIDOR.

De moi, sur cet article, il a parole aussi.
Je vous dirai bien plus; Lisimon est ici.

Madame PHILIDOR.

Je le sais bien.

PHILIDOR.

Comment?

Madame PHILIDOR.

Je le sais bien, vous dis-je.

PHILIDOR.

(*A part.*)

Vous le savez! Voici quelque nouveau vertige.

Madame PHILIDOR.

Sur mon billet, il s'est rendu dans le jardin:
Il a reçu, vous dis-je, un billet de ma main,

Par lequel, en deux mots, je lui mande & propoſe
De venir au jardin, pour terminer la choſe.

PHILIDOR, *riant.*

Je vous en livre autant. Le cas eſt ſingulier;
Je n'ai jamais rien vu de plus particulier.
Ne nous trompons nous point? C'eſt peut-être un autre homme.
Eſt-ce bien Liſimon?

Madame PHILIDOR.

C'eſt ainſi qu'on le nomme.

PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait?

Madame PHILIDOR.

Oui, vraiment, fait au tour.

PHILIDOR.

Aſſez beau de viſage?

Madame PHILIDOR.

Ah! beau comme le jour.

PHILIDOR.

Capitaine?

Madame PHILIDOR.

Oui, vous dis-je.

PHILIDOR.

Ah! ma foi, c'eſt lui-même.

Madame PHILIDOR.

En doutez-vous?

PHILIDOR.

Moi? Non; mais c'eſt un vrai problême.

Madame PHILIDOR.

Nous allions quereller ; car nos plus grands débats
Viennent faute ſouvent de ne s'entendre pas.

PHILIDOR.

Hé! la choſe à préſent n'eſt pas encor bien claire.

Madame PHILIDOR.

Il faut à notre fille apprendre ce myſtere :
Puiſqu'elle hait ſi fort tous les gens du Palais,
Liſimon pleinement doit remplir ſes ſouhaits.

PHILIDOR.

Sans doute, & je prétends que l'affaire ſe faſſe.

SCÈNE X.

Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE, M. PHILIDOR.

ANGÉLIQUE.

MON Pere, à vos genoux, je demande une grace.

PHILIDOR, *à Angélique*

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pere, auriez-vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui causer tout mon malheur?

PHILIDOR.

En voici bien d'une autre! & que veux-tu donc dire?

Madame PHILIDOR.

Mais, vraiment, son discours commence à m'interdire.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier,
Et je viens, tout exprès, ici, pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.

Madame PHILIDOR, *à Angélique.*

Ah! le cas est nouveau, qu'une fille, à votre âge,
Ait pour l'état de femme une si grande horreur.
Des filles de Paris c'est l'unique fureur;

Et leur esprit seroit attaqué de folie,
S'il leur falloit rester filles toute leur vie.

ANGÉLIQUE.

Mais mon dessein n'est pas de rester fille..., hélas!
Un jeune cavalier m'a trouvé des appas...
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre...
Et de m'en accorder en même tems un autre.

PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour.
Or çà, Mademoiselle, en dépit de l'amour,
A votre mere, à moi, j'entends qu'on obéisse.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous seriez, mon pere, auteur de mon supplice?

PHILIDOR.

Ceci n'est pas mauvais. Quoi! quand un coup du sort
Met votre mere & moi parfaitement d'accord;
(Ce qui n'arrive pas deux fois au plus l'année;)
Vous seule vous rompriez un projet d'hyménée!
Mais quel est ce mignon, ce joli jouvenceau,
Dont vous avez coiffé votre petit cerveau?

Madame PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'est quelque petit-maître.

ANGÉLIQUE.

Oh! non: il est sensé tout autant qu'on peut l'être.

PHILIDOR.

Mais enfin, quel homme est-ce? Est-ce un homme de nom?

ANGÉLIQUE.

C'eſt, puiſqu'il faut le dire... un nommé Liſimon.

PHILIDOR.

Liſimon, dis-tu pas? Quoi! c'eſt choſe certaine!

ANGÉLIQUE.

Oui, mon pere.

PHILIDOR.

Et qu'eſt-il?

ANGÉLIQUE.

Mais, il eſt Capitaine
Au Régiment, dit-on, de la Reine... Pourquoi
Paroiſſez-vous ſurpris?

PHILIDOR *rit.*

ANGÉLIQUE.

Vous riez!

PHILIDOR, *riant.*

Oh! ma foi,
Je n'y puis plus tenir.

Madame PHILIDOR *rit.*

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous auſſi, ma mere?

Madame PHILIDOR.

Le plaiſant tour!

ANGÉLIQUE.

De grace expliquez ce myſtere.

PHILIDOR, *riant toujours.*

Celui que nous t'avons deſtiné pour époux,
C'eſt Liſimon lui-même.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Ah! que m'apprenez-vous?

PHILIDOR.

Parbleu! de Liſimon j'admire la ſageſſe.
Quelle diſcrétion, quelle délicateſſe,
De prendre de nous trois en ſecret l'agrément!
Peſte! ce garçon-là promet infiniment.

ANGÉLIQUE.

Le pauvre Chevalier va donc être bien aiſe.

Madame PHILIDOR.

Chevalier, dites-vous? oh! ne vous en déplaiſe;
Vous ſerez bien Comteſſe.

PHILIDOR.

Elle Comteſſe? bon!
Elle ſera Marquiſe, & je vous en répond.
Liſimon eſt Marquis.

Madame PHILIDOR.

Non, vraiment; il eſt Comte.

ANGÉLIQUE.

Non, il eſt Chevalier.

PHILIDOR.

Hé! quel peſte de conte!
Il eſt Marquis, vous dis-je, & Marquis très-Marquis;
Et tous les Liſimons le ſont, de pere en fils.

Madame PHILIDOR.

Et moi, Monſieur, & moi, je ſoutiens le contraire.

PHILIDOR.

Bon! encore une fois mettons-nous en colere.

Madame PHILIDOR.

Vous m'y forcez toujours.... car tenez, franchement...

PHILIDOR.

Ne sauriez-vous parler qu'avec emportement?
Entre-nous, vos discours sont pleins de pétulance.

Madame PHILIDOR.

Et les vôtres, Monsieur, sont pleins d'extravagance.

PHILIDOR.

Le compliment est doux. Mais faut-il nous fâcher?
C'est une bagatelle. Envoyons-le chercher.
N'est-il pas au Jardin?

Madame PHILIDOR.

Sans doute il y doit être.
Nous n'avons qu'à parler; d'abord, il va paroître
(*Voyant le Comte qui vient.*)
Mais je le vois venir.

SCÈNE XI.

LE COMTE LISIMON, Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE, M. PHILIDOR, LE MARQUIS LISIMON.

PHILIDOR, *voyant le Marquis.*

JUSTEMENT, le voici.

Madame PHILIDOR, *prenant le Comte par la main.*

Tenez, c'eſt celui-là.

PHILIDOR, *prenant le Marquis.*

Non, non; c'eſt celui-ci.

Madame PHILIDOR.

C'eſt celui-là, vous dis-je.

PHILIDOR.

Hé! mon Dieu! non, ma femme.

Madame PHILIDOR, *au Comte.*

Monſieur, n'êtes-vous pas Liſimon?

LE COMTE, *à Madame Philidor.*

Oui, Madame.

Madame PHILIDOR.

Là, Monſieur mon mari, n'avois-je pas raiſon?

PHILIDOR, *au Marquis.*

N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qu'on nomme Liſimon?

LE MARQUIS, *à Philidor.*

Oui, Monſieur.

ANGÉLIQUE, *bas.*

Juſte Ciel! ma ſurpriſe eſt extrême.

PHILIDOR, *de même.*

Capitaine?

LE MARQUIS, *de même.*

Oui, Monſieur.

Madame PHILIDOR, *au Comte.*

Et vous?

LE COMTE, *à Madame Philidor.*

Et moi de même.

PHILIDOR.

Comment! deux Liſimons! mais, je n'y connois rien.

Madame PHILIDOR.

Pour moi, je n'en connois point d'autres que le mien.

PHILIDOR.

Moi, je crois que le mien eſt le ſeul véritable: Je m'y tiens.

ANGÉLIQUE, *bas.*

Tout ceci me paroît incroyable.

LE MARQUIS.

Monſieur, j'eſpere en vous; vous ſavez mon amour.

PHILIDOR.

Oui, Monſieur, vous aurez ma fille, & dès ce jour.

LE COMTE, *à Madame Philidor.*

Vous ſavez mon ardeur; j'eſpere en vous, Madame.

Madame PHILIDOR.

Comptez ſur moi, Monſieur; ma fille eſt votre femme.

PHILIDOR.

Angélique?

ANGÉLIQUE.

Mon pere?

PHILIDOR.

A quoi rêves-tu là?
Tu le connois ſi bien; explique-nous cela.
Lequel eſt Liſimon? Eſt-ce l'un? Eſt-ce l'autre?
Parle, eſt-ce le mien?

ANGÉLIQUE.

Non.

Madame PHILIDOR.

C'eſt le mien?

ANGÉLIQUE.

Ni le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment! Mademoiſelle, ai-je l'air impoſteur?
Mon nom eſt Liſimon; je ſuis homme d'honneur.

LE COMTE.

Permettez-moi de dire ici la même choſe ;
Que Liſimon n'eſt pas un nom que je ſuppoſe.

PHILIDOR.

Lequel croire des deux ? Par ma foi, je ne ſais.
(*Au Marquis.*)
Mais vous me convenez, Monſieur, & c'eſt aſſez.
A mes commandemens ma fille va ſe rendre.

Madame PHILIDOR, *parlant du Comte.*

Et moi je prétends, moi, que Monſieur ſoit mon gendre.

PHILIDOR, *à ſa femme.*

C'eſt à vous à céder : je le veux, en un mot.
Vous n'êtes qu'une femme.

Madame PHILIDOR, *à ſon mari*

Et vous n'êtes qu'un ſot.

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon pere, en faut-il venir aux invectives ?

PHILIDOR, *en colére, à ſa fille.*

Quoi donc ! dérogerai-je à mes prérogatives ?
Vous dépendez de moi : je ſuis pere & mari :
D'elle, comme de vous, je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah ! Monſieur...

LE COMTE.

Ah ! Madame...

ANGÉLIQUE.

Hé! ma mere, de grace;
Tâchez qu'avec douceur cette affaire ſe paſſe.

Madame PHILIDOR, *à ſa fille.*

Votre pere me joue un tour de ſa façon.
Je gage que le ſien eſt un faux Liſimon.

PHILIDOR.

Moi, je me ſervirois d'un pareil ſtratagême!
Je n'en ſuis pas capable.

SCÈNE XII.

LE COMTE LISIMON, Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER LISIMON, M. PHILIDOR, LE MARQUIS LISIMON.

ANGÉLIQUE, *voyant le Chevalier.*

Hé! le voici lui-même.

PHILIDOR.

Et qui donc?

ANGÉLIQUE.

Liſimon.

PHILIDOR.

Qui? celui que je voi?
Je ne ſais où j'en ſuis.

Madame PHILIDOR.

Ni moi....

LE MARQUIS, *voyant le Chevalier.*

Ni moi...

LE COMTE, *voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER LISIMON.

Le Marquis & le Comte! O rencontre imprévue!
De tout ce que je vois mon ame eſt confondue.

[*A M.*

(*A M. Philidor.*)

Ah! Monſieur, pardonnez à mon étonnement.
Deux rivaux, je le vois, traverſent un Amant.
Eſpérant m'allier avec votre famille,
Je vous venois ici demander votre fille.

PHILIDOR.

Oh! ma foi, c'en eſt trop: trois époux à la fois!
Prétendez-vous, Meſſieurs, l'épouſer tous les trois?

Madame PHILIDOR.

La choſe aſſurément ne paroît pas faiſable.

PHILIDOR.

Mais, qui diantre de vous eſt donc le véritable?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'eſt moi, Monſieur.

PHILIDOR.

Comment! tous les trois? oh! parbleu,
A la fin, je croirai que ceci n'eſt qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Monſieur, puiſqu'il vous faut dévoiler ce myſtere,
Des aînés Liſimons je ſuis le jeune frère;
Nous ſervons tous les trois au même Régiment;
Nous nous trouvons chez vous, je ne ſais pas comment.
Ils ſont très-étonnés: quant à moi, je vous jure
Que je ſuis, tout comme eux, ſurpris de l'aventure.

PHILIDOR.

Puiſque vous m'aſſurez que la choſe eſt ainſi,
Je me trouve, à préſent, un peu plus éclairci.

Mais par quel cas fortuit vous trouvez-vous enſemble?

LE MARQUIS, *à Philidor.*

Sans doute c'eſt l'amour qui tous trois nous raſſemble.
Quant à moi, Merlin ſeul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi! Merlin! ah, le traître! il mourra ſous mes coups.
C'eſt lui qui m'a donné l'accès près de Madame.

LE CHEVALIER, *à ſes frères.*

Ah! qu'entends-je? ainſi donc il trahiſſoit ma flamme!
Il m'a, comme vous deux, produit dans la maiſon:
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

PHILIDOR.

Le fripon!

LE COMTE, *au Chevalier.*

J'en ſuis pour mon argent, comme vous pour le vôtre...

LE MARQUIS.

Il nous a donc dupés tous trois l'un après l'autre...
(*A Philidor.*)
Mais vous m'avez promis votre fille, Monſieur;
Et, de vous, ſur ce point, j'ai parole d'honneur.

PHILIDOR, *au Marquis.*

Oh! je vous la tiendrai.

LE COMTE, *à Madame Philidor.*

Par parole authentique,
Madame m'a promis la charmante Angélique.

Madame PHILIDOR, *au Comte.*

Ne craignez rien, Monſieur; vous ſerez ſon époux.

LE CHEVALIER.

Belle Angélique, hélas! je n'eſpere qu'en vous.

ANGÉLIQUE, *au Chevalier.*

Ah! tant que de mon cœur je ſerai la maitreſſe,
Vous pouvez, Chevalier, compter ſur ma tendreſſe.

PHILIDOR.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA RONCE, Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, M. PHILIDOR, LE MARQUIS.

Madame PHILIDOR.

MAis que veut ce valet?

LA RONCE, *à Madame Philidor, lui remettant un billet.*

Madame, on m'a chargé de vous rendre un billet.
(*Il ſort précipitamment.*)

SCÈNE XIV.

LE COMTE, Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, M. PHILIDOR, LE MARQUIS.

PHILIDOR.

ENcore un Liſimon?
Madame PHILIDOR, *à La Ronce qui eſt ſorti.*
Attendez donc réponſe.
Mais, il s'en va. Voyons un peu ce qu'il m'annonce.
Le benêt! il m'apporte un billet au hazard;
Il devoit bien nous dire au moins, de quelle part.
(*Ayant ouvert le billet.*)
Je ne reconnois point du tout cette écriture;
Et je vois qu'on a même omis la ſignature.
(*Elle lit.*)

« Ayant appris, Madame, que les deux » aînés des trois Liſimons aſpiroient au » bonheur d'entrer dans votre famille, » j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de » vous avertir que le Marquis eſt ſi fort » adonné au jeu, & le Comte aux femmes, » qu'ils rendront une épouſe éternellement » malheureuſe. Vous ſavez, Madame, que » ce ſont-là les deux vices ordinaires de » preſque tous les gens de guerre : ainſi » prenez garde à ce que vous ferez ».

Quoi! Meſſieurs, vous aimez les femmes & le jeu!
Vraiment vous pourriez bien ruiner ma fille en peu.

LE COMTE.

Madame, ce billet n'eſt qu'un pur artifice.

LE MARQUIS, *à Philidor.*

Monſieur, à ma conduite on ne rend pas juſtice.

PHILIDOR.

Ce que j'apprends de vous, Meſſieurs, me fait trembler.
Moi, vous donner ma fille! autant vaut l'immoler.

Madame PHILIDOR.

Fi! les maris joueurs ſont des maris infâmes.
Peut-on aimer le jeu?... Paſſe encor pour les femmes.

LE COMTE.

Madame, encore un coup, on nous accuſe à tort;
Et, s'il faut parler net, je ſoupçonne très-fort
Votre valet Merlin de cette fourberie;
Nous avons des garans de ſa friponnerie.
Et ce qu'il nous a fait à tous trois tour-à-tour,
Nous montre qu'il eſt bien capable d'un tel tour.
Eclairciſſons ce fait; je le demande en grace.

PHILIDOR.

Si c'eſt lui, je prétends l'aſſommer ſur la place.
Mais voyez ce maraud!

SCENE XV.

LE COMTE, Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, M. PHILIDOR, LE MARQUIS, MERLIN.

PHILIDOR, *voyant Merlin.*

TAISONS-nous... le voici.

MERLIN, *appercevant les trois Liſimons enſemble.*

Ah! que vois-je! la peſte! ils ſont encore ici.
Je les croyois bien loin... fuyons.

PHILIDOR, *le retenant.*

Arrête, arrête.
Viens-tu jouer encor quelque tour de ta tête?

MERLIN, *voulant s'échapper.*

Hé! Monſieur, laiſſez-moi; l'on m'attend autre part.

LE MARQUIS, *à Merlin.*

Ah, ah! vous voilà donc, traître, inſigne pendard?

LE COMTE, *à Merlin.*

C'eſt donc toi, malheureux, dont l'audace eſt extrême?

LE CHEVALIER, *à Merlin.*

Faquin, te voilà donc?

MERLIN.

Oui, Meſſieurs, c'eſt moi-même.

(*A part*)
Un peu d'effronterie ; allons, ferme Merlin.

LE COMTE.

Tu nous a donc joués tous trois, double Coquin ?

MERLIN.

Qui, moi ? de vous jouer j'aurois eu l'impudence ?
Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,
Ciel, qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laiſſez-vous noircir d'un ſemblable forfait ?

LE MARQUIS.

Quoi ! ne nous a-tu pas introduits chez ton Maitre,
Tous trois l'un après l'autre ?

MERLIN, *au Marquis.*

Oui, Monſieur.

PHILIDOR.

Hé bien, traître,
N'eſt-ce pas les jouer ? dis-nous-en la raiſon.

MERLIN, *à Philidor.*

Eſt-ce ma faute à moi, s'ils ſont trois Liſimons ?
J'ai conduit, ce me ſemble, aſſez bien leur affaires.
De quoi s'aviſent-ils auſſi d'être trois frères ?

Madame PHILIDOR, *à Merlin.*

Mais ce n'eſt pas le tout. Connois-tu ce billet ?
Je ſuis ſure, maraud, que c'eſt toi qui l'as fait.

LE MARQUIS.

De tes tours inſolens, coquin, c'eſt là le pire.

MERLIN, *à Madame Philidor.*

Qui ? moi, faire un billet ! je ne ſais pas écrire.
Si j'avois un peu ſu barbouiller du papier,
Je ſerois à préſent peut-être un gros fermier.

LE COMTE, *tirant ſon épée.*

Mon ame en ce moment veut être détrompée,
Traitre ! ou bien dans ton ſang je trempe cette épée.

MERLIN.

Mais, Meſſieurs, battez-moi, bourrez-moi, tuez-moi ;
Je ne ſais d'où provient ce billet, par ma foi.

LE COMTE.

Tu n'en ſais rien, maraud ?

MERLIN.

Non, la peſte me tue !
Et c'eſt la vérité, comme on dit, toute nue.

Madame PHILIDOR, *au Marquis & au Comte.*

Je veux croire, Meſſieurs, qu'on cherche à vous noircir ;
Mais, avant de conclure, il faut nous éclaircir
Si ce qu'on nous écrit eſt faux ou véritable.

PHILIDOR.

Pour la premiere fois, ma femme eſt raiſonnable.

ANGÉLIQUE.

Tout cela ne ſeroit d'aucune utilité.
Ces Meſſieurs voudroient-ils forcer ma volonté ?
Puiſqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils prétendre ?

MERLIN, *à part.*

Bon : elle me ſeconde ; & c'eſt fort bien l'entendre.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Madame, c'eſt aſſez, je me tiens averti.
Comte, m'en croirez-vous ? prenons notre parti.
Faiſons, par grandeur d'ame, un effort ſur nous-même,
Puiſque, des trois rivaux, ce n'eſt pas nous qu'on aime.
(*Il ſort.*)

LE COMTE.

Chevalier, nous laiſſons un champ libre à tes feux :
(*A Merlin.*)
Toi, maraud, de tes jours ne te montre à mes yeux.
(*Il ſort.*)

SCÈNE XVI & dernière.

Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, M. PHILIDOR, MERLIN.

PHILIDOR.

OR çà, Monſieur Merlin, je veux que, ſans myſtère,
Vous me développiez le fond de cette affaire.
Ces Meſſieurs quittent priſe, ils en ont tout ſujet.
Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,
Comme un fripon fieffé je vais vous faire prendre,
Juſqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous pendre.

MERLIN, *ſe mettant aux genoux de Philidor.*
Permettez donc, Monſieur, qu'embraſſant vos genoux,
Votre Merlin exige une grace de vous.

PHILIDOR.
Et quelle grace ? dis.

MERLIN.
Celle de ne point battre
Un valet digne, hélas ! de l'être comme quatre.
(*Tirant quatre bourſes de ſa poche.*)

Jetez les yeux, Monſieur, ſur mon petit tréſor,
Et voyez ſeulement ces quatres bourſes d'or.
Des aînés Liſimons j'obtins les deux premieres,
Et le cadet lui ſeul m'offrit les deux dernieres.
Je les ſervois, d'abord, tous trois, ſans primauté,
Mais le plus fort payant l'a lui ſeul emporté.
Pour faire déguerpir les aînés des trois frères,
J'ai cru, dans un beſoin, mes ruſes néceſſaires;
Et cette letrre enfin, dont vous cherchez l'auteur,
Eſt de l'invention de votre ſerviteur.
De cent routes, Monſieur, qui vont à la fortune,
Depuis près de trente ans je n'en ai trouve qu'une.
Si je vous ai trompé, j'en pleure amèrement;
Et j'en ſuis très-fâché, Monſieur, aſſurément.

PHILIDOR.

Comment, double coquin, nous jouer de la ſorte!

MERLIN.

Je m'y ſuis vu contraint, ou le diable m'emporte.

PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit,
Je veux bien pardonner ce petit tour d'eſprit:
(*Au Chevalier.*)
Mais n'y retourne plus. Ma fille a ſu vous plaire;
Obtenez, s'il ſe peut, l'agrément de ſa mere;
Cela ſe doit ainſi: qu'elle approuve vos feux,
Et je ſuis prêt, Monſieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER, *à Madame Philidor.*

Ma fortune eſt égale à celle de mes frères.
Pourquoi vos ſentimens me ſeroient-ils contraires?

ANGÉLIQUE.

Ma mere, vous pouvez me faire un heureux ſort.

Madame PHILIDOR.

Entrons dans le logis : nous ferons cet accord.

MERLIN, *au Public.*

Le Cadet Liſimon remporte la victoire :
Des trois Frères rivaux ainſi finit l'hiſtoire;

FIN.

Le Prévost d'Exmes, François

LES TROIS RIVAUX.

OPERA COMIQUE.

De M. Le Prevost,

Garde du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

Représenté pour la premiere fois devant S. M. le 3 Juin 1758.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez Cuissart, Libraire, au milieu du Quai de Gêvres, vis-à-vis l'Ange-Gardien.

M. DCC. LIX.

A MADAME

LA PRINCESSE

DE CHYMEY.

MADAME,

Les applaudiſsemens dont vous avez honoré ce coup d'eſsai, me font oſer vous l'offrir. Votre ſuffrage me prouve que ce leger badinage n'eſt pas indigne de ſervir à l'amuſement d'un ROI Philoſophe: & le prix que ce Monarque y a mis par ſon Auguſte Préſence, ne me permet pas de douter qu'il ſoit digne de vous. Flore dédaigna-t-elle jamais une fleur que le Soleil fit éclore?

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

LE PREVOST.

ACTEURS.

MADAME THOMAS.

COLINETTE, Fille de Me Thomas.

DANDINET, Maître de danſe.

DUFAUSSET, Muſicien.

LAVALEUR, Soldat.

La Scène eſt dans l'appartement de Me Thomas.

LES TROIS RIVAUX.

SCENE PREMIERE.

Mr THOMAS, COLINETTE.

Mr THOMAS.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.*

NOn, je ne veux plus rien permettre,
A mon ordre il faut vous ſoumettre :
Je vous abandonne le choix
Des deux partis que je propoſe :
Décidez-vous pour cette fois,
Sans me plus parler d'autre choſe.

COLINETTE,

Air : *Dans les Gardes-Françoiſes.*

Ah ! quel ordre barbare
S'oppoſe à nos amours !

Faut-il qu'on nous ſépare !
Adieu donc mes beaux jours.
Vous ſçavez ma tendreſſe
Pour mon cher Lavaleur ;
Que je ſuis ſa Maîtreſſe,
Qu'il poſſede mon cœur.

Me THOMAS.

Air : *Le démon malicieux & fin.*

Il faut prendre Monſieur Dandinet,
Ou vous aurez Monſieur Dufauſſet ;
Ce ſont là deux garçons de merite,
Qui peuvent ſeuls vous faire un ſort heureux.
Mais avec Lavaleur, ma petite,
Le coup ſeroit un peu trop dangereux.

COLINETTE.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

De Lavaleur qu'ai-je à craindre ?
Hélas ! il n'eſt point menteur.
Qui peut l'obliger à feindre
Un ſentiment impoſteur ?
Quand il m'aſſure qu'il m'aime,
Tout en lui parle d'amour :
Puis-je à ſon ardeur extrême,
Refuſer un doux retour.

Me THOMAS.

Air : *Le bonſoir fait le lérion.*

Mais, comment donc, petite téméraire,
Oſez-vous bien faire un ſi grand éclat ?

Répondez-moi : mais que peut-on donc faire
Aujourd'hui d'un ſimple ſoldat ?

COLINETTE.

Air : *Conſtance, buvez toujours.*

Ma Mere ne doit-on pas
D'un brave ſoldat faire cas ?
On regarde avec honneur
Un bon ſerviteur.

Me THOMAS.

Air : *S'il eſt propre pour le Roi.*

Oui, c'eſt un fort bon emploi,
Je le crois,
D'être au ſervice du Roi.
Mais pour faire un mariage,
Ce n'eſt plus, ce n'eſt plus un avantage.

Air : *Tout vient aujourd'hui dans le monde.*

Lavaleur avec ſon courage,
N'eſt qu'un bon garçon ſans talens,
Qui vous feroit dans le ménage,
Paſſer bien de mauvais inſtans.
Ses airs qui pour lui vous préviennent,
D'abord ſçavent plaire toujours :
Le plaiſir fuit, les regrets viennent,
Et ſuivent de près les amours.

COLINETTE.

Air : *Ne voilà-t-il pas que j'aime.*

Hélas ! pourquoi forcer un cœur,
Qui ne peut plus ſe rendre ?

Pour un autre que ſon vainqueur,
Croit-on le rendre tendre?

Me THOMAS.

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Dandinet eſt maître à danſer;
Vous ſçavez combien il excelle :
Il ſçait pour lui m'intereſſer;
En vain vous êtes ſi rebelle.

Air : *Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*

Vous devez aſſez le connoître,
Colinette, il eſt votre maître :
Pour tous les ſoins qu'il prend pour vous,
Si vous ne craignez d'être ingratte,
Il faut par le nœud le plus doux,
Répondre à l'eſpoir qui le flatte.

COLINETTE.

Air : *Quoi! vous partez ſans que rien vous arrête.*

Si de ſon cœur je dédaigne l'hommage,
Comment peut-il eſperer d'être heureux?
Toujours fidelle au lien qui m'engage,
Je ne peux plus, hélas! combler ſes vœux.
Un tendre cœur doit aimer ſans partage;
C'eſt n'aimer pas que varier ſes feux.

Me THOMAS.

Air : *Pour heritage.*

Mais l'autre enchante
Par ſes tendres chanſons :

Sa voix touchante
Forme les plus doux ſons.

COLINETTE.

Air : *Réſonnez, ma muſette.*

Je le crois très-habile,
Mais mon cœur indocile,
A tous ſes grands talens,
Ne peut . . . . .

Me THOMAS.

Je vous entens.

COLINETTE.

Air : *Ah! c'eſt une merveille.*

Connoiſſez mieux mon cher objet :
Peut-on voir un meilleur ſujet ?
Il chante, il danſe, il eſt parfait . . . .
Ah! c'eſt une merveille!
Aujourd'hui,
Près de lui,
Mon cœur ſe réveille.

Me THOMAS.

Air : *Quand l'Auteur de la nature.*

Taiſez-vous, qu'elle inſolence!
Vous abuſez de ma complaiſance ;
Ma conſtance
S'en offenſe :
Rendez-vous,
Ou craignez mon courroux.

COLINETTE.

Air : *Pour toi ſeule je reſpire.*

Lavaleur ſeul peut me plaire ;
Ne me ſoyez donc plus contraire,
Ou vous me verrez, ma Mere,
Mourir d'ennui,
D'être à d'autre qu'à lui.

Me THOMAS.

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Mourir, c'eſt un mauvais détour ;
On ne meurt pas de mal ſemblable.
Je veux enfin qu'à mon retour,
Je vous trouve plus raiſonnable.

SCENE I.

COLINETTE *ſeule.*

Air : *Jamais la nuit ne fut ſi noire.*

AH ! que mon ſort devient à plaindre !
Faut-il donc renoncer au plus aimable amant ?
Parois, cher Lavaleur, viens calmer mon tourment ;
Mon ame auprès de toi ne doit plus ſe contraindre.
Tout en vain s'oppoſe à mes vœux :
Mon cœur, mon cœur t'aſſure ſa conſtance,
En partageant ma douleur & mes feux.
Accours pour terminer, accours pour terminer
Ma tendre impatience.

SCENE III.

COLINETTE, LAVALEUR.

LAVALEUR.

Air: *Mi, mi, fa, re, mi, chantez, mon petit.*

Auprès de ma Colinette,
Mon cœur eſt tout tranſporté,
Quand pourrai-je à ma poulette,
Faire dire en liberté,
Mi, mi, fa, re, mi,
Chantez, mon petit,
Mi, mi, fa, re, ſol,
Comme un Roſſignol.

Air: *Attendez-moi ſous l'Orme ?*

Ah! te voilà, mignonne,
Eh! comment va le cœur?
Regarde-moi, friponne,
D'où vient donc cette humeur?
Il faut que je t'embraſſe.

COLINETTE.

Modere cette ardeur.

LAVALEUR.

Allons, point de grimace....

COLINETTE.

Doucement, Lavaleur.

LAVALEUR.

Air : *Va, va, parjure & volage.*

Bon, bon, c'eſt un artifice ;
Mais point de caprice :
A ton Lavaleur tend les bras.

COLINETTE.

Non, non, agit-on de même ?
Eſt-ce ainſi qu'on aime ?
Tu ne m'eſtimes donc pas.

LAVALEUR.

Air : *Ah ! Maman, que je l'échappai belle !*

En amour il faut du badinage ;
On n'eſt pas heureux,
Quand dans ſes feux,
On eſt ſi ſage.
Ravir un baiſer, c'eſt là l'uſage :
On peut refuſer,
Mais l'habile amant doit oſer.
Une fille ſouvent fait la mine,
A vous réſiſter,
Vous rebuter,
Elle s'obſtine :
Laiſſez-la, vous voyez la mutine,
Sous un ris fournois,
Bien ſouvent s'en mordre les doigts.
Tête-à-tête, il faut bruſquer l'affaire ;
Un air lutinant,
Entreprenant,
Eſt ſûr de plaire :

Toujours on pardonne au téméraire ;
Seul près d'un tendron,
Le reſpect n'eſt plus de ſaiſon.

COLINETTE.

Air : *Gentille pelerine.*

Le chagrin me dévore.

LAVALEUR.

Et quel chagrin encore !
Tu ſçais que je t'adore.....

COLINETTE.

C'eſt juſtement cela.
Vainement tu ſoupire.
On vient de me le dire ;
Pour tous deux quel martyre !

LAVALEUR.

Oui dà, vraiment, oui dà.
Il faudra bien enfin mettre ordre à cela.

Air : *Comme v'la qu'eſt fait !*

Qui peut nous ſéparer ?

COLINETTE.

Ma Mere,
Qui veut qu'un habile Danſeur,
Ou qu'un Chanteur qui ſçait lui plaire,

Prenne ta place dans mon cœur ;
J'en ſuis au déſeſpoir.

LAVALEUR.

Écoute.
Mais quel eſt donc ce beau ſujet ?

COLINETTE.

Quel ordre ſévere !

LAVALEUR.

Sans doute.
Ce tour grandement me déplaît ;
C'eſt fort mal fait,
Mais très-mal fait.

Air : J'ai des vapeurs.

Mais ils ont bien du merite,
Petite ?

COLINETTE.

Et oui vraiment.
De celui-ci la voix touchante
Enchante,
Dieu ſçait comment...
L'autre avec une grace danſe....
Ah ! quel déſeſpoir !
Tu peux voir
De mon chagrin la violence ;
J'ai des vapeurs,
Je me meurs.

LAVALEUR.

Air ; *Le premier jour de Janvier.*

Pour diſſiper cette vapeur,
Je ne porte point de liqueur ;
Jamais ſoldat n'en fit emplette.
Encore s'il paſſoit un Abbé,
J'aurois un mouchoir imbibé
De quelqu'eſſence de toilette.

Air : *N'a-t-il pas que j'aime !*

Mais, dis-moi, n'aimerois-tu pas
Ces rivaux ?

COLINETTE.

Quelle injure !
Peux-tu bien ſoupçonner, hélas !
Une flâme ſi pure ?

Air ; *Non, non, non, je n'en veux pas davantage.*

Ne perdons pas l'eſperance,
Cherchons remède à nos maux.

LAVALEUR.

Quel eſt celui qui s'avance ?

COLINETTE.

Ah ! c'eſt un de tes rivaux.

LAVALEUR.

Eſſayons un tour.

COLINETTE.

Sois sage.
Que veux-tu faire fripon?

LAVALEUR.

Non, non, non,
Je ne dis rien davantage.

SCENE IV.

DANDINET, COLINETTE, LAVALEUR.

COLINETTE.

Air: *Le Seigneur Turc a raison.*

AH! Monsieur, arrivez donc;
Quelle nonchalance!
J'attens pour votre leçon.

DANDINET.

Comment, quelle impatience!
Mais cette vivacité,
A votre aimable beauté,
Convient bien, quand j'y pense.

LAVALEUR.

Air: *Que je regrette mon amant!*

Que j'aimerois ce compliment,
Je vous jure, si j'étois fille!

COLINETTE.

Ah! Monsieur est assurément....

DANDINET *à Lavaleur.*

N'est-il pas vrai qu'elle est gentille?

(*bas à Colinette.*)

Que vient faire ici ce railleur?

(*haut.*) D'où connoissez-vous donc Monsieur?

COLINETTE.

Air: *Où allez-vous, Mr l'Abbé?*

De ma Mere depuis long-tems,
Monsieur est très-connu.

DANDINET.

J'entens.

COLINETTE.

C'est un homme estimable.

DANDINET.

Eh bien.

COLINETTE.

Et d'ailleurs admirable.

DANDINET.

Je vous entens bien.

COLINETTE.

Air : *Tu croyois un nouveau Colétte.*

Pour l'harmonieuſe muſique
Il a le goût le plus parfait.
De plus encore Monſieur ſe pique
De danſer comme un Dandinet.

DANDINET.

Air : *Fi donc, Julien, penſez-y bien.*

Ah! que cet éloge eſt charmant!
Mon ame en eſt ravie :
Mais épargnez-moi donc....

COLINETTE.

Comment?
Trêve de modeſtie.
Qui peut jamais vous ſurpaſſer?
Votre adreſſe eſt trop grande.

LAVALEUR.

Monſieur montre-t-il à danſer?

DANDINET.

Eſt-ce que ça ſe demande?

(*Lavaleur ſe met à rire.*)

Air : *Reveillez-vous.*

Comment, qu'avez-vous donc à rire?
Cela vous ſurprend?

LAVALEUR.

Je le crois.

COLINETTE.

Voyez comme l'on vous admire,

LAVALEUR.

Hé! qui n'en riroit comme moi?

DANDINET.

Air : *Ressemblez! Mr le Curé.*

Allons, prenez votre leçon,
Je ne ſçaurois plus attendre.

LAVALEUR.

Mais comment donc! Monſieur, c'eſt tout de bon?

DANDINET.

Cela doit-il vous ſurprendre?

LAVALEUR.

Air : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Vous pouvez bien vous éloigner,
C'eſt moi qui prétens enſeigner:
Quelles graces valent les nôtres!
Si vous ne partez au plutôt,
Je vais vous faire faire un ſaut,
Accompagné de pluſieurs autres.

DANDINET.

Air : *Que n'aimez-vous, cœur insensible ?*

Que veut dire cette nouvelle !
A qui parle-t-il ? est-ce à nous ?

LAVALEUR.

A qui donc ?

DANDINET.

Voyez, Mademoiselle,
Quel insolent ! l'entendez-vous ?

LAVALEUR.

Allons, tais-toi, pauvre cervelle,
Va, va, crois-moi, file plus doux.

DANDINET.

Air : *Non, vous ne m'aimez pas.*

Mais je vois le myſtere,
Oui, vous le ſoutenez.

COLINETTE.

Eh ! que puis-je donc faire ?
Monſieur, vous m'étonnez.

DANDINET.

A vous plaire il aſpire :
Je vois votre embarras.

COLINETTE.

COLINETTE.

Mais que veut-il donc dire?

DANDINET.

Non, vous ne m'aimez pas.

LAVALEUR.

Air: *L'Insulaire.*

Comment l'aimer! ah qu'il eſt drôle!
Voyez un peu le beau minois.

DANDINET.

Vraiment je joue un fort beau rôle:
Mais c'eſt aſſez pour cette fois.

Air: *Que chacun de nous ſe livre.*

C'eſt aſſez, je me retire,
J'abandonne la leçon,
Je ſçaurai bien en inſtruire
Votre Mere.

COLINETTE.

Comment donc?

LAVALEUR.

Doucement, s'il me chagrine,
Il connoîtra par ma foi,
Que jamais on ne badine
Un bon vivant comme moi.

SCENE V.

COLINETTE, LAVALEUR.

LAVALEUR.

Menuet: *Regnez, charmans Amour.*

ET bien, ſuis-je un luron?
Qu'en penſes-tu, ma chere,
Peut-on mieux agir?

COLINETTE.

Non:
Mais je crains bien la ſuite.

LAVALEUR.

Bon!
Nous calmerons ta Mere.
Pourſuivons notre affaire.

COLINETTE.

C'eſt bien commencer.
Tu ſçais mieux chaſſer
Qu'un Maître à danſer.

LAVALEUR.

Air: *L'occaſion fait le larron.*

J'attens encore que l'autre téméraire
Bien-tôt ici vienne ſe préſenter.
Du même ton, ſans me mettre en colere,
Je conte le faire chanter.

COLINETTE.

Air : *La belle Angelique.*

Ma Mere s'avance ;
Fuis de ſa préſence :
Pour l'amour de moi,
Lavaleur, cache-toi.

SCENE VI.

Me THOMAS, COLINETTE.

Me THOMAS.

Air : *ma raiſon s'en va beau train.*

AH ! ma fille, je vous vois :
Avez-vous fait votre choix ?
Eſt-ce Dandinet ?
Eſt-ce Dufauſſet ?
Qui des deux ſçait vous plaire ?
Je reviens exprès pour cela ;
Allons, point de myſtere, lon, la,
Finiſſons cette affaire.

COLINETTE.

Air : *Dieu des ames.*

Quelle peine !
Quelle gêne !
S'il faut changer en aimant.
Qu'il en coûte ?
Rien ſans doute
N'égale un pareil tourment.

Me THOMAS.

Quelle enfance!
La conſtance
Affoiblit tous les deſirs:
C'eſt l'hommage
D'un volage,
Qui ranime nos plaiſirs.

COLINETTE.

Air: *Et j'y pris bien du plaiſir.*

La leçon eſt fort utile;
Et j'en ſçaurai profiter.

Me THOMAS.

Mais à votre cœur docile
Faudra-t-il la repeter.

COLINETTE.

Ma Mere, je me fais gloire
D'agir ſuivant vos leçons.

Me THOMAS.

Eh bien, ſoit, je veux le croire;
Suivez les donc ſans raiſons.

Air: *Sans le ſavoir.*

Mais c'eſt aſſez; il faut me dire
Pour lequel votre cœur ſoupire.

COLINETTE.

Hélas!

Me THOMAS.

Mais je crois l'entrevoir.
De Dufauſſet la flâme pure
Sur vous a bien plus de pouvoir.

COLINETTE.

S'il eſt ainſi : c'eſt, je vous jure,
Sans le ſçavoir.

Me THOMAS.

Air : Du haut en bas.

Ah ! le voici :
Ma fille, avec lui je vous laiſſe :
Ah ! le voici ;
Calmez ſon amoureux ſouci.
Loin de mépriſer ſa tendreſſe,
Songez qu'à lui je m'intereſſe :
Mais le voici.

SCENE VII.

COLINETTE, DUFAUSSET.

DUFAUSSET.

Air : Riſonnez, ma muſette.

VOtre Mere m'évite ;
Quelle raiſon ſubite

L'éloigne de ces lieux ?
Seroit-ce moi, grands Dieux !

Air : *Ah ! vous voilà, Valere.*

Que mon cœur en ſoupire !
Qu'il en eſt allarmé !

COLINETTE.

Qu'avez-vous donc à dire ?
On veut vous voir aimé ;
Qu'à votre ardeur parfaite,
Je donne ce moment.

DUFAUSSET.

Aimable Colinette,
Que mon ſort eſt charmant !

Air : *Moi, j'en ornerois ma boulette !*

Quoi ! ſe pourroit-il qu'à ma flâme,
Votre ame
Accordât du retour.
Qu'un tel aveu dans ce beau jour,
Augmente l'ardeur qui m'enflâme !
Se peut-il donc que ſur votre ame,
Ma flâme
Obtienne du retour ?

COLINETTE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Au tendre objet qui nous engage,
Lorſque l'on aime tendrement,
Un cœur eſt ſoumis ſans partage,
Et ſuit ſes loix aveuglément.

DUFAUSSET.

Air : *Nous venons de Barcelonette.*

Pouvez-vous ſur ma complaiſance
Ne pas compter? mais quelle erreur!

COLINETTE.

Je veux par une obéiſſance
Eprouver à fond votre cœur.

DUFAUSSET.

Air: *Sous un Ormeau.*

D'un pur amour
Pouvez-vous brûler ſans détour?
Par un ſort ſi doux,
Que je ferois de jaloux!

COLINETTE.

Vous?

DUFAUSSET.

Hélas! que mon amour
Va me faire éclore un heureux jour!

COLINETTE.

A cet eſpoir flatteur
Faut-il voir ſuccéder la douleur?
Il faut enfin,
Monſieur, renoncer à ma main.

DUFAUSSET.

Et quelle raiſon?.....
Mais c'eſt pour m'éprouver, bon.

COLINETTE.

Non.

DUFAUSSET.

Air : *L'occaſion fait le Larron.*

Vous perdre ? hélas ! je n'y pourrai ſurvivre,
Déja mon cœur céde à ſon déſeſpoir.

COLINETTE.

Air ; *Réveillez-vous, belle endormie ;*

Au tendre objet qui nous engage,
Lorſque l'on aime tendrement,
Un cœur eſt ſoumis ſans partage,
Et ſuit ſes loix aveuglément.

DUFAUSSET.

Air : *Pour la Baronne.*

A ſa Maîtreſſe,
Sans doute l'on doit obéir ;
Mais ſans allarmer la tendreſſe :
Si non ce ſeroit ſe trahir,
Et ſa Maîtreſſe.

COLINETTE.

Air ; *Quand la nature ici ſe renouvelle.*

Un tendre amant, à l'objet qu'il adore,
Sçait immoler tout juſqu'à ſon bonheur,
Malgré le feu qui toujours le dévore :
C'eſt n'aimer pas que forçer ſon vainqueur.

Sans le retour, même ſans l'eſperance,
Il eſt content ſi l'objet eſt heureux.
Rien ne ſçauroit allarmer ſa conſtance :
Il eſt amant ſans voir combler ſes vœux.

DUFAUSSET.

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Lorſque l'on ſe ſent enflâmer,
Le deſir naît de la tendreſſe.
Sans l'objet qui ſçait nous charmer,
Prétendre être heureux, c'eſt foibleſſe.

Air : *Quel caprice.*

Quelle yvreſſe !
Quand la tendreſſe
D'une Maîtreſſe
Répond à nos feux !
On ſoupire,
Un doux délire
Qu'on ne peut dire,
Comble tous nos vœux.
La beauté fait naître l'amour,
La conſtance naît du retour ;
Et ſans détour,
A ſon vainqueur rendant hommage,
Pour jamais ſans partage,
Un cœur s'engage :
Tout lui promet le plus fortuné jour.
Au merite,
Qui nous excite,
L'Amour invite
A rendre nos cœurs :
On ſe pâme,
Sa vive flâme

Enyvre l'ame
De mille douceurs.

COLINETTE.

Air : *De l'Amour tous ſubis les loix.*

De vos ſalutaires leçons,
Je goûterois bien les raiſons :
Mais mon cœur en amour novice,
Craint toujours ....

DUFAUSSET.

..... Frivoles ſoupçons.
A mes inſtances rendez-vous ;
L'Amour vous promet un ſort doux :
Ne craignez rien de ſon caprice ;
Colinette, aimons-nous.

Il embraſſe ſes genoux.

SCENE VIII.

Me THOMAS, COLINETTE, DUFAUSSET.

Me THOMAS.

Air. *Je ſuis un bon fermier.*

C'Eſt employer le tems.
Prenez, mes enfans,
Bon courage.

Cet amoureux tranſport
Certes me plait fort.

DUFAUSSET.

Ah! grands Dieux! quel ſort!

Me THOMAS.

Vous vous plaignez;
Mais vous m'étonnez.
Quel eſt ce langage?
Quoi donc dans vos feux
Etes-vous malheureux?

DUFAUSSET.

Air : *Au bord d'un clair ruiſſeau.*

On traite avec mépris
L'amour le plus fidele:
D'une flâme ſi belle
Eſt-ce donc là le prix?
Daignez me ſecourir
Contre un objet que j'aime;
Ma douleur eſt extrême:
Sans vous je vais mourir.

Me THOMAS.

Air : *A quoi s'occupe Magdelon.*

Pouvez-vous ainſi rebuter
Un amant que je vous donne?
Ceſſez de le perſécuter,
Ou je m'en vais éclater.

COLINETTE.

Ma Mere, pourquoi ce courroux?
A vos coups je m'abandonne:
Et j'embraſſe vos genoux;
De grace moderez-vous.

DUFAUSSET.

Air: *Tout peint l'amour, tout n'eſt qu'amour.*

Un cœur qu'on force à ſe rendre
N'eſt jamais tendre:
Et c'eſt en vain
Que j'accepterois ſa main;
Hélas! j'aime bien mieux attendre,
Je dois faire par amour
Naître en ce jour
Un doux retour.

Me THOMAS.

Air: *Le démon malicieux & fin.*

Voyez quel eſt ſon amour pour vous!
Vous ne meritez pas cet époux;
Car il n'a que trop de complaiſance:
Tous ſes égards doivent bien vous flatter;
Donnez-lui du moins quelqu'eſperance.
Sur ce ſujet daignez me contenter.

COLINETTE.

Air: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Ma Mere, que puis-je vous dire?
O Ciel! quel eſt mon embarras!

Me THOMAS.

Bon, je vois ton cœur qui ſoupire;
Achéve. Quel bonheur!

COLINETTE.

Hélas!

Me THOMAS.

Termine mon impatience,
Et laiſſons le ſieur Rigodon:
J'étois bien folle quand j'y penſe;
De le mettre en comparaiſon.

DUFAUSSET.

Comment donc Dandinet auſſi
Prétend à cette roſe?

Me THOMAS.

Oui dà; mais déſormais ici,
Pour lui la porte eſt cloſe.

DUFAUSSET.

Un tel rival!... Mais voyez donc.

Me THOMAS.

Soyez en aſſurance,
Donnez toujours votre leçon.

DUFAUSSET.

Volontiers je commence.

Air : *Réſonnez, ma muſette.*

Quand vous voudrez, la belle,
D'une chanſon nouvelle...

Me THOMAS.

Mais j'apperçois quelqu'un...
Ah! c'eſt cet importun.

SCENE IX.

Me THOMAS, COLINETTE, DUFAUSSET, LAVALEUR.

LAVALEUR *du fond du théâtre.*

Air : *Monſieur de Catinat.*

AUprès d'un bon flacon oubliant tous mes feux,
Du doux jus de la treille on me voit amoureux:
Puis oubliant Bacchus pour Fanchon à ſon tour,
Auprès de ſes beaux yeux je m'enyvre d'amour.

Air: *Que je regrette mon amant!*

Hé! bon-jour, Madame Thomas.

Me THOMAS *froidement.*

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

LAVALEUR *bas.*

Cette froideur ne me plaît pas.

Me THOMAS *bas.*

Son aſpect me rend mécontente.

LAVALEUR *à part.*

Mais ne reſtons point en défaut ;
Je lui prépare un bon aſſaut.

Air : *Je cueille ici les roſes.*

Contentez mon envie.
Quel eſt donc, je vous prie,
Cet homme ?

Me THOMAS.

Doucement.
C'eſt un homme que j'aime,
Que j'eſtime de même.

LAVALEUR.

Vraiment j'en ſuis content.

Me THOMAS.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

Ce Monſieur qui ſçait nous plaire,
Eſt très-expert en ſon art.

LAVALEUR.

C'eſt une fort bonne affaire,
Ma foi, j'y prens grande part.

COLINETTE.

Rien n'égale le ramage
Dont il ſçait nous enchanter :

J'en puis rendre témoignage,
Puiſqu'il m'apprend à chanter.

LAVALEUR.

Air : *Eſt-il de plus douces odeurs ?*

La muſique eſt un beau talent
Qu'on aime & qu'on admire :
Quand à moi, c'eſt mon élement ;
J'aime à chanter & rire.
Je n'en ſuis pas même pour rien ;
Membre du haut étage,
Je chante peu, je bois fort bien :
En faut-il davantage ?

DUFAUSSET.

Menuet *Des Francs-Maçons.*

Sans doute Monſieur aime à rire ?
Je m'en apperçois.

LAVALEUR.

Que diable prétend-il me dire ?
Il l'entend, ma foi.

(*à part.*)

Pourſuivons notre ſtratagême ;
Il ne faut pas ſe rebuter :
Pour un charmant objet qu'on aime,
Ah ! que ne doit-on pas tenter ?

Air : *Dans le fond d'une boutique.*

La muſique en fait de tendre
Sçait me plaire infiniment.

Ma

Ma foi, rien n'eſt ſi charmant;
Ne peut-on pas vous entendre?

COLINETTE.

Satisfaites ſon deſir.

DUFAUSSET.

On ne peut pas s'en défendre.

COLINETTE.

Vous avez tout le loiſir;
Commencez.

LAVALEUR.

Ah! quel plaiſir!

DUFAUSSET.

Air: *De mon berger volage.*

Dans l'objet que j'adore,
Que d'attraits enchanteurs!
Que ſa voix forme encore
De ſons doux & flatteurs!
Qui ne rendroit hommage
A l'éclat de ſes yeux?
C'eſt la plus vive image
De la Reine des Dieux.

LAVALEUR.

Air: *Parſemblen! Mr le Curé.*

Allons, vous vous mocquez des gens;
Cet air eſt vieux.....

DUFAUSSET.

Oui, ſans doute,
Mais il eſt beau.

LAVALEUR.

Oui, beau pour le vieux tems,
Où l'on n'y connoiſſoit goûte.

Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Puis vous chantez avec fadeur.

DUFAUSSET.

Que voulez-vous donc dire ?
Si vous pouviez....

LAVALEUR.

De très-bon cœur,
Je m'en vais vous inſtruire.

Air : *Où allez-vous, Mr l'Abbé?*

En fait de chant j'aime le doux,
Mais un doux mêlé de courroux :
C'eſt-là ce qui réveille.

DUFAUSSET.

Eh bien ?

LAVALEUR.

Le fort frappe l'oreille.

DUFAUSSET.

Je n'y comprens rien.

Menuet d'Exaudet, ou point de bruit.

(*regardant tendrement Colinette.*)

J'aime Eglé,
Sa beauté
M'intereſſe :

(*regardant fierement Dufauſſet.*)

Mais un rival odieux,
Quand je vois ſes beaux yeux,
Allarme ma tendreſſe.

(*à Colinette.*)

A l'ardeur
De mon cœur
Tout ajoute.

(*à Dufauſſet.*)

Ah! bien-tôt s'il ne s'enfuit,
Nous allons voir grand bruit,
Sans doute.

(*Dufauſſet paroît étonné.*)

Mais il entend le myſtere:
Il ſe trouble, bonne affaire.

(*à Colinette.*)

Que d'attraits!
Qu'ils ſont vrais!
Tout m'enchante.

(*à Dufauſſet.*)

Oui je ſens qu'en le voyant,
Ma colere à chaque inſtant
Augmente.

(*à Colinette.*

Quel bonheur!
Si ſon cœur
Devient tendre!

(*à Dufausset.*)

Mais, quoi toujours un rival!
Ce maudit animal,
Ne veut donc pas entendre!

(*à Colinette.*)

Du retour,
Mon amour,
Oui, je flatte.

(*à Dufausset en le poussant.*)

A la fureur livrons-nous,
Qu'à la fin mon courroux
Eclate.

Me THOMAS.

Air: *Pour toi seule je soupire.*

Que son transport me fait rire!

DUFAUSSET.

Ah! Madame, je me retire:
Des raisons que je ne puis dire....

Me THOMAS.

Mais comment donc!
Quelle est cette raison?

LAVALEUR *ironiquement.*

Air: *Que j'estime mon cher voisin!*

Par un duo je comptois bien
Charmer la bonne Mere.

DUFAUSSET.

Monſieur, votre ton & le mien
Ne s'accorderoient guére.

SCENE DERNIERE.

Me THOMAS, COLINETTE, LAVALEUR.

Me THOMAS.

Air : *Réſonnez, ma muſette.*

JE pénétre la choſe,
Monſieur, vous êtes cauſe...

LAVALEUR.

Ah! Madame Thomas,
Ne vous fâchez donc pas.

Me THOMAS.

Air : *Les folies d'Eſpagne.*

Mais eſt-ce à vous à regler ma famille!
Qui donc a pu vous charger de ce ſoin?
Qui déſormais enſeignera ma fille?

LAVALEUR.

Moderez-vous; le Maître n'eſt pas loin.

Me THOMAS.

Air : *Non je ne ferai pas.*

Vous, Monſieur, à ma fille enſeigner la muſique?

LAVALEUR.

Je pourrai lui montrer encore l'arithmétique:
Car je ſçais, voyez-vous, après l'addition,
Que la regle qui ſuit, c'eſt la ſouſtraction.

Me THOMAS.

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Vous comptez donc l'épouſer?

LAVALEUR.

Vous êtes divine.

Me THOMAS.

Il faut vous déſabuſer;
A d'autres je la deſtine.

COLINETTE.

A d'autres?

Me THOMAS.

Aſſurément.

LAVALEUR.

Ah! que le tour eſt charmant!
Allez, je vous dévine.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

Vous voulez vous faire prier.

Me THOMAS.

Votre priere eſt vaine.

LAVALÆUR.

Ce tendron qui m'a ſçu charmer,
En merite la peine.

(*regardant Me Thomas.*)

Quel air enchanteur! que d'attraits!
Hélas! qu'elle eſt gentille!
Oui, ma foi, je l'épouſerois
Si je n'aimois ſa fille.

Air: *Parſemblen! Mr le Curé.*

(*à part.*)

Je m'y connois, le tour eſt bon?
Oui, Maman, il faut ſe rendre.

Me THOMAS.

Que tu l'entens! hélas! que ce fripon
Sçait donc bien comment me prendre.

Air: *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Je conſens à combler tes vœux,
Mon cher Lavaleur, mais ſois ſage.

LAVALEUR.

Ah! vous me rendez trop heureux,
Pour jamais devenir volage.

POUR LE ROI.

COLINETTE.

Air : *Le Port-Mahon eſt pris.*

Malgré cette tendreſſe,
Qui pour toi ſi vivement me preſſe,
Un autre m'intéreſſe ;
Un Héros de mon cœur,

(*regardant le* ROI.)

Eſt vainqueur: *bis.*
Cependant, cher époux,
Je n'en deviens point jaloux :
Je renonce à lui plaire,
Si tu peux me trouver ſans myſtere,
Un cœur droit & ſincere,
Qui ne ſoit aujourd'hui
Tout à lui. *bis.*

FIN.

LE TUTEUR DUPÉ;

COMÉDIE

En cinq Actes, & en Prose;

Sujet tiré de Plaute *Acte deuxième du Soldat Fanfaron.*

Par M. CAILHAVA D'ESTANDOUX.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 30 Septembre 1765.

Prix trente sols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

ÉPITRE

A

MADAME LA MARQUISE DE VILLEROY,

Madame,

Excité par votre ſuffrage, j'ai ôſé travailler dans un genre preſque oublié, mais dont vous connaiſſez tout le prix; vous avez daigné, Madame, comme le Public indulgent, applaudir & rire aux Repréſentations de ma Comédie: je reçois un plus grand bienfait encore, c'eſt la liberté de vous en faire un hommage.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Madame,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
CAILHAVA D'ESTANDOUX.

PERSONNAGES.

M. RICHARD, Tuteur, & amoureux d'Emilie.	*M. Bonneval,*
Mme ARGANTE, Tante d'Emilie,	*Mlle Drouin,*
EMILIE, Amante de Damis.	*Mlle Doligny,*
DAMIS, Amant d'Emilie.	*M. Molé.*
MARTON, femme de chambre d'Emilie.	*Mme Bellecour,*
MERLIN, Valet de M. Richard,	*M. Préville.*
Le NOTAIRE.	*M. Dauberval,*
Son CLERC,	*M. Bouret.*
GREGOIRE, Jardinier de Richard.	*M. Paulin.*

La Scène eſt à la Campagne, près d'un Village aux environs de Paris. Le fond du Théâtre repréſente deux Maiſons contiguës ; mais d'une Architecture différente : les deux portes ſont éloignées l'une de l'autre.

LE TUTEUR DUPÉ, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MERLIN (*seul.*) *Il sort de la maison de M. Richard.*

MA foi, mon cher Merlin, je crois que la fortune veut se réconcilier avec le mérite. Ce matin, je plaçais une table dans l'appartement d'Emilie; au bruit dont le mur a retenti, j'ai jugé qu'il étoit creux. Ces deux Maisons

de campagne ont appartenu à un certain Mondor, riche avâre : les avâres cachent ordinairement leur argent ; la mort les ſurprend ; leur tréſor appartient à celui qui le découvre. Je crois avoir trouvé celui de Mondor, & je n'attends, pour le changer de logement, qu'un inſtant favorable. Je ſavoure déja tous les plaiſirs que donnent les richeſſes. Quel train ! quels équipages ! Je veux faire envier mon ſort par mes anciens maîtres..... Voici Marton ; courons lui faire part d'un bonheur que je veux partager avec elle..... Alte-là ; différons encore : les femmes n'ont pas aſſez de prudence pour taire toutes leurs bonnes fortunes.

SCENE II.

MERLIN, MARTON.

MERLIN.

Bon jour, la Reine des Soubrettes. Peut-on ſçavoir ce que tu viens de faire dans cette Maiſon voiſine de la nôtre ?

MARTON.

Monsieur Richard, mon Maître & le tien, est allé avec son Jardinier dans le Village; je profite de son absence pour négocier certaine affaire dont je veux te faire part.

MERLIN.

Avant tout, écoute-moi : J'ai un pressentiment secret que je vais faire fortune ; & je voudrais....

MARTON.

Et moi, je viens te proposer le moyen de réaliser ton pressentiment. Veux-tu gagner deux mille écus ?

MERLIN.

La peste ! Trois mille, s'il le faut.

MARTON.

Te sens-tu le talent nécessaire pour tromper un vieux Tuteur amoureux, & servir deux jeunes Amans ?

MERLIN.

C'est mon fort que l'adresse & l'industrie. Je n'ai jamais eu d'autre héritage de mes Ancêtres, qui se sont tous distingués dans cette carrière; & je n'ai fait d'efforts que pour marcher dignement sur leurs traces.

MARTON.

Cette noble émulation me plaît, & je vais t'apprendre bien des choſes.

MERLIN.

Fais-moi une expoſition claire & ſimple de l'état où ſont les affaires; nous marcherons plus uniment.

MARTON.

Mondor à qui appartenaient ces deux Maiſons, laiſſa en mourant deux Nièces jumelles, qui, par parenthèſe, ſe reſſemblent parfaitement par la taille & les traits, mais point du tout par le caractère.

MERLIN.

On m'en a dit quelque choſe.

MARTON.

Mondor confia Hortenſe à Madame Argante ſa ſœur, & Emilie à M. Richard ton vieux Maître. Il donna à chaque Nièce une de ces Maiſons; & laiſſa à ton Patron par ſon teſtament le reſte de ſa fortune, pour la leur partager quand elles ſe marieront, avec la clauſe expreſſe, que ſi l'une ſe marie ſans l'aveu de M. Richard, ſa part ſera donnée à l'autre.

MERLIN.

Je vois avec chagrin que le conſente-

ment du Tuteur eſt très-néceſſaire. Pourſuis.

MARTON.

Ton Maître, obligé de voir ſouvent la Tante, s'offrit à elle pour Epoux : la Dame, qui depuis long-tems cherchait un ſecond mari, accepta l'offre ; & Richard promit par écrit d'épouſer dans deux mois.

MERLIN.

Je commence à deviner : Au bout de ce tems, il n'en voulut rien faire ?

MARTON.

Non. Il compara les charmes de Madame Argante qui a ſoixante ans, avec ceux d'Emilie ſa Pupille, qui n'en a que dix-huit ; toute comparaiſon faite, il donna la préférence à la Nièce.

MERLIN.

Et la Nièce compare les agrémens de quelque jeune homme, avec les déſagrémens de mon antique Maître ; toute comparaiſon faite, elle donne la préférence au jeune homme ? Cela ſe devine encore.

MARTON.

Ah ! Merlin, elle aime Damis, un jeune Marquis, mais un Marquis..... comme on n'en voit point : Il n'eſt ni ſuffiſant, ni lé-

ger, ni étourdi, ni pétulant; il a de l'eſprit ſans que ce ſoit aux dépens du bon ſens; il eſt brave, & d'une illuſtre naiſſance. Croirais-tu qu'il ne parle jamais de ſes Ancêtres, ni de ſa valeur?

MERLIN.

Peut-être paye-t-il exactement ſes dettes?

MARTON.

Il fait mieux, il n'emprunte jamais.

MERLIN.

Oh diable! Tu dis vrai; c'eſt le phœnix des Marquis.

MARTON.

Il apprend que M. Richard nous a fait quitter Paris, il vole ſe jetter aux pieds de la Tante. La Dame à ſon tour lui conte ſes chagrins; ils forment de concert le deſſein de s'oppoſer aux projets amoureux de ton Maître; & ils ſont arrivés ce matin dans cette Maiſon, dont Madame Argante jouit, comme Tutrice d'Hortenſe.

MERLIN.

Cette Hortenſe eſt-elle du voyage?

MARTON.

Non: on la laiſſe dans le Couvent, juſqu'à ce qu'un parti ſe préſente.

MERLIN.

Dis-moi, pourquoi Madame Argante, en vertu de la promeſſe de M. Richard, n'eſſaye-t-elle point de ſe faire épouſer par force ?

MARTON.

Elle différe toujours, parce que le Public a, dit-elle, mauvaiſe opinion des attraits d'une femme obligée de plaider pour avoir un Epoux.

MERLIN.

Elle a raiſon, & le Public auſſi.

MARTON.

Enfin, ſi tu peux unir Emilie au Marquis, & la Tante à ton vieux Maître, on te promet deux mille écus.

MERLIN (*gravement.*)

Puiſque M. Richard a promis d'épouſer Madame Argante, puiſque les deux jeunes Amans s'aiment de bonne foi, tous les cœurs bien placés doivent s'intéreſſer au ſuccès de ces deux mariages. Je conclus donc, je veux, je prétends qu'ils ſoient terminés au plutôt ; & je puis, ſans bleſſer ma Philoſophie, faire mes efforts pour leur réuſſite.

MARTON.

Richard ſçait que la Tante eſt ici, il a défendu à Emilie & à moi d'aller chez elle; mais il ignore l'arrivée de ſon Rival qui ſe cache avec ſoin, & a laiſſé ſes gens dans le Village.

MERLIN.

La précaution eſt bonne.

MARTON.

Avant le retour du Tuteur, il faut procurer une entrevue aux jeunes Amans, qui ne ſe ſont point vûs depuis quinze grands jours. Damis va ſe rendre ici, je l'attends; cours dire à ma Maitreſſe qu'elle peut y venir ſans crainte.

MERLIN.

De grand cœur.... (*à part.*) Fortune, tu ne ſers jamais à demi! Pendant l'abſence d'Emilie, je pourrai plus commodément enlever mon cher Tréſor.

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

MARTON, DAMIS, EMILIE *vient enſuite.*

DAMIS.

Eh bien ! Marton, te devrai-je mon bonheur ?

MARTON.

J'ai deux bonnes nouvelles à vous apprendre : Merlin eſt de notre parti, & Mademoiſelle Emilie va paraître.

DAMIS.

Juge de ma reconnoiſſance par la grandeur du ſervice que tu me rends.... Voici ta belle Maitreſſe, mon cœur vole au-devant d'elle.

EMILIE.

Ah ! Damis, je tremble qu'on ne nous ſurprenne.

MARTON.

Ne craignez rien. Jamais Soubrette ne ſçut mieux faire ſentinelle ; j'ai ſervi toute ma vie chez des maris jaloux.

DAMIS.

Belle Emilie, que votre départ m'a causé de chagrins !

EMILIE.

Je vous vois, & j'oublie les miens.

DAMIS.

Raſſurez-moi, de grâce. L'abſence, ſi cruelle aux Amans, ne m'a-t-elle pas été fatale ? Et m'aimez-vous toujours ?

EMILIE.

Au point que les obſtacles mêmes qu'on oppoſe à ma tendreſſe, ne ſçauraient l'accroître davantage.

DAMIS.

Que je ſuis flatté de vos bontés ! & que mon âme ſçait bien les aprécier !

MARTON.

Avez-vous oublié qu'il y a dans le monde des Tuteurs jaloux & biſarres, un Richard enfin ?

EMILIE.

Hélas ! non.

DAMIS.

Le cruel nous fait trop vivement ſentir ſon exiſtence.

MARTON.

Profitez donc des ſeuls momens qu'il

vous laisse ; & songez aux moyens de vous dérober à sa tyrannie.

DAMIS.

Mon parti est pris. Madame Argante protége notre amour, allons la prier de couronner mes vœux.

EMILIE.

Mais que pourra-t-elle faire ? Oubliez-vous qu'en me mariant sans l'aveu de mon Tuteur, je perds la douceur de vous faire partager des biens.....

DAMIS.

Eh ! que m'importent vos richesses ? Pouvez-vous croire que je regrette rien, si j'ai le bonheur de vous posséder ?

EMILIE.

Votre désintéressement me touche : mais puisqu'en naissant, la fortune m'a favorisée, pourquoi renoncerais-je au plaisir de vous en faire part ?

DAMIS.

Secondez du moins ma tendre impatience : volons auprès de Madame Argante, & cherchons avec elle les moyens de persuader, ou de vaincre votre Tuteur.

EMILIE.

Allons ; puissions-nous y réussir !

MARTON.

Que les Amans ſont imprudens ! Arrêtez. Il y a long-tems que M. Richard eſt ſorti, il peut revenir dans la minute ; il vous a défendu de voir votre Tante : Aurai-je le tems, malgré ma vigilance, de vous avertir ; & vous, de rentrer ſans qu'il vous voye ? Sa jalouſie lui fera naître mille ſoupçons ; il éclairera déſormais ſi bien toutes vos démarches, que vous ne pourrez plus vous parler, pas même vous écrire.

EMILIE.

Ah ! tu me fais frémir !

DAMIS.

Ma chere Marton !....

MARTON.

Mon cher Monſieur, je vous paraîs cruelle ; & non, non, je ne le ſuis point. Attendez un inſtant plus favorable ; la prudence l'exige. Mais voici Merlin : qu'il a l'air triſte !

SCENE IV.

ACTEURS PRÉCÉDENS. MERLIN.

MERLIN (*sanglotant.*)

AH ! tendres Amans, que vous êtes heureux !

DAMIS.

Nous, Merlin ?

MERLIN.

Vous-mêmes. Je viens vous annoncer la plus agréable des nouvelles.

EMILIE.

Le moyen de te croire, si tu pleures toujours ?

MERLIN.

Réjouissez-vous, vous dis-je ; & laissez-moi sangloter à mon aise.

DAMIS.

Que ce ton lamentable s'accorde mal avec les heureuses nouvelles que tu viens, dis-tu, nous annoncer !

MERLIN.

Hélas ! j'ai un chagrin..... ſi chagrinant....

EMILIE.

Explique toi, je te prie.

DAMIS.

Apprends-nous pourquoi nous devons nous réjouir ?

MARTON.

Dis-moi le ſujet de tes larmes.

MERLIN.

Je vais vous ſatisfaire tous trois ; en vous racontant mon aventure, vous rirez de ce qui vous paraîtra plaiſant ; je gémirai des coups dont le deſtin barbare accable le héros de l'hiſtoire.

DAMIS.

Allons, dépêche toi.

MERLIN.

Mille circonſtances m'ont fait croire qu'un des murs de la chambre de Mademoiſelle recelait un tréſor ; je m'étais livré d'avance au plaiſir de m'en faire une poſſeſſion. Je viens de lever la tapiſſerie ; je travaillais avec un ſoin, une ardeur infatigable ! hélas, & mille fois hélas ! c'eſt ici que votre joie & mes larmes doivent

redoubler. Félicitez-vous & plaignez l'infortuné Merlin.

EMILIE.

Achève vîte.

MERLIN.

Au lieu de ce cher, de ce précieux Tréſor, j'ai trouvé une porte pratiquée avec beaucoup d'art, qui donne dans la maiſon, & dans l'appartement de Madame Argante.

DAMIS.

Hé bien ! Merlin ?

MERLIN.

Hé bien ! ne voyez-vous pas la facilité que cela vous donne pour vous entretenir en dépit....

DAMIS.

Il a raiſon. Ah ! ma chere Emilie ! Ah ! mon cher Merlin ! Quel bonheur !

EMILIE.

Quelle joie !

MERLIN.

Quel coup affreux ! Ah, fortune !

MARTON.

Ma foi, je ne ſçais ſur quel ton le prendre.

DAMIS.

Par ce moyen nous pourrons nous voir & nous parler à toute heure du jour en pré-

ſence de votre Tante ; mon cher Merlin, je ne veux pas qu'une ſi heureuſe découverte ſoit infructueuſe pour toi : tu ſeras content : crois de plus, qu'au lieu de deux mille écus que je t'ai fait promettre, je t'en donnerai quatre mille, ſi tu réuſſis à m'unir avec Emilie.

MERLIN.

Quatre mille écus !

DAMIS.

Oui.

MERLIN.

Oui ? Je ſuis auſſi content que vous, Monſieur. Vos propos ſont bien conſolans : je vais rêver à vos affaires.

MARTON.

Et moi je veux te ſeconder.

EMILIE.

Comptez tous deux ſur ma reconnaiſſance.

MARTON.

Et vous, ſur notre zèle ; allons ſurprendre agréablement Madame Argante. Toi, va faire ſentinelle ſur la route qui doit conduire ici M. Richard.

SCENE V.

MERLIN. (*ſeul.*)

ALLONS, Merlin ; du courage, de la vivacité mon ami ; de la tête ; il faut ſe ſignaler ici ; les douze mille livres que Damis me promet ſont au moins douze mille raiſons qui prouvent que Monſieur Richard doit être dupé ; cela eſt fort bien calculé : mais la choſe a ſes difficultés. Notre patron n'eſt pas homme d'eſprit, j'en conviens ; en revanche, il croit en avoir beaucoup : il eſt fort attaché à ſes opinions ; il faut bien de l'adreſſe & du ménagement pour le faire changer d'avis, ſans bleſſer ſon amour-propre. Allons, allons : ces difficultés ne ſçauraient me rebuter ; on eſt bien fort quand on connaît le faible de ſon adverſaire ; & ſi d'ailleurs je manque de reſſources, l'Amour & l'intérêt ſçauront bien m'en procurer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, RICHARD.

MERLIN.

MONSIEUR Richard marche sur mes pas ; rentrons avant qu'il ne me voye.

RICHARD.

Ah ! Madame Argante, vous me jouez de ces tours ! vous avez beau faire, je ne suis pas opiniâtre : mais quand j'ai résolu quelque chose, plus on me contredit, moins j'en démords.

MERLIN *à part.*

Il murmure.

RICHARD.

J'entreprends un long & pénible voyage ; je m'éloigne de Paris de quatre

mortelles lieues pour fuir les ennemis de mon repos ; ils viennent me troubler ici ! oh ! c'eſt trop fort.

MERLIN.

Les affaires vont mal ; courons vîte ſéparer nos amans.

RICHARD.

Merlin, te voilà ? Eh ! Merlin, Merlin, écoute,

MERLIN.

Excuſez, Monſieur, je ne vous appercevais pas..... (*à part.*) Il eſt pourtant néceſſaire que je rentre avant lui.

RICHARD.

Merlin, je ſuis content de toi ; tu es toujours de mon avis.

MERLIN.

Par ce moyen, je ſuis ſûr d'être du parti de la raiſon..... Permettez.....

RICHARD (*l'arrêtant.*)

Le bon Sujet ! Je veux te donner.....

MERLIN.

Quelques louis ?

RICHARD.

Fi ! tu n'as pas l'âme mercénaire : il faut te récompenſer plus noblement,

MERLIN.

Peſte ! voyons.... Ah ! la généroſité eſt la premiere des vertus, & vous la poſſédez.

RICHARD.

Je veux te donner... toute ma confiance.

MERLIN.

Monſieur, en vérité..... l'honneur que vous me faites me pénètre..... votre confiance eſt un bien.... j'en ferai bon uſage.

RICHARD.

Mon pauvre Merlin ! il eſt une perſonne dont l'arrivée m'allarme beaucoup.

MERLIN. (*à part.*)

Auroit-il appris l'arrivée du Marquis ?... (*haut.*) Ah ! Monſieur, il faut convenir que Madame Argante eſt bien acharnée après vous.

RICHARD.

Ce n'eſt pas ce qui me fait le plus de peine ; elle eſt arrivée, m'a-t-on dit, avec un jeune homme, & j'ai reconnu dans le Village la livrée de Damis.

MERLIN.

Tout eſt perdu.

RICHARD.

RICHARD.

Non, tout n'eſt pas perdu ; ils feront adroits s'ils réuſſiſſent à ſe parler.

MERLIN.

Aſſurément, vous y avez mis bon ordre.

RICHARD.

Je ne veux pas aller chez Madame Argante, crainte d'éclater. Va lui dire de ma part qu'elle & ſon Marquis ſont venus fort inutilement. Ajoute que je ſerais déja le mari d'Emilie, ſi je n'attendais mon frere pour aſſiſter à mes noces.

MERLIN.

Vous ſacrifiez vos plaiſirs à l'amitié fraternelle, cela eſt édifiant ! on voit que vous tenez du bon vieux tems.

RICHARD.

Il eſt mon aîné, n'a point d'enfans ; & je compte être ſon héritier.

MERLIN (*à part.*)

Je me trompais, ſon amitié eſt du ſiecle.

RICHARD.

Il m'a prié de l'attendre deux jours ;

auſſi-tôt après ſon arrivée, j'épouſe; tu peux l'aſſurer à Madame Argante. Pars.

MERLIN.

Très-volontiers.

RICHARD (*le retenant.*)

Non; attends encore; voyons ce que veut Grégoire, avec cet air effaré.

SCENE II.

ACTEURS PRÉCÉDENS. GREGOIRE.

GREGOIRE (*d'un air eſſoufflé.*)

OUF! Morgué, ſi vous ſçaviez ce que j'ſçavons, vous creveriez de rage.

RICHARD.

Qu'eſt-ce? il m'allarme.

MERLIN.

Il m'allarme auſſi: je ſuis ravi de n'être pas rentré. Sçachons....

GREGOIRE.

Comme je revenions de par là-bas..., attendez..., m'eſt avis que je chantions...

RICHARD.

Eh! bourreau, que fait ton chant à ce que tu veux me dire?

GREGOIRE.

Morgué, un tantinet de patience : comme vous vous échauffez ſans rian ſçavoir ! vous vous échaufferez bian plus, quand vous ſçaurez ce que j'ons vû.

MERLIN (*à part.*)

Je ſuis à la torture.

RICHARD.

Parle donc vîte.

GREGOIRE.

Hé bien ! morgué, j'ons vû darriere les vîtres de Madame Argante la phiſolomie d'un jeune Monſieur, & celle de Mademoiſelle Emilie.

MERLIN. (*à part.*)

Ah ! le coquin nous perd.

RICHARD.

Après les défenſes que je lui ai faites d'aller chez ſa tante !

GREGOIRE.

Tenez, not'Maître ; je vous conſeillons de bonne amiquié de laiſſer cette Jeuneſſe-là tranquille.

RICHARD.

Le traître a la manie de donner des conſeils.

GREGOIRE.

Et vous celle de n'en vouloir recevoir aucun.

RICHARD.

Tais-toi ; & courons tous ſurprendre Emilie.

MERLIN.

Ahie !... Tout beau, Monſieur, tout beau ; un peu de ſang-froid.

RICHARD.

Du ſang-froid, quand on m'aſſaſſine !

MERLIN.

Je ne ſuis pas moins intrigué que vous.

RICHARD.

Volons donc....

MERLIN (*le retenant.*)

Me préſerve le Ciel de vous donner des conſeils, comme Grégoire : mais je vous prierai de réfléchir ſur le projet que vous formez.

RICHARD.

Comment ! mon idée n'eſt-elle pas bonne ?

MERLIN.

Excellente, divine ; & votre trouble vous empêche d'en voir toute la bonté.

RICHARD.

Je le croirois assez.

MERLIN.

Pour peu que vous vouliez réfléchir, vous pouvez en tirer un meilleur parti. Vous verrez que, si nous entrons tous en désordre chez Madame Argante, Emilie peut se glisser dans l'appartement de sa tante, de-là dans la cour, gagner la grande porte, sortir de la maison, rentrer chez vous, & soutenir que Grégoire s'est trompé. Au contraire, pour qu'elle n'eût pas le mot à dire, Grégoire devrait aller doucement à la porte de son appartement, écouter si effectivement elle n'y est point.

GREGOIRE.

Oh! morgué, j'en suis sûr.

MERLIN.

N'importe, j'irai, moi, fort vîte, voir ce qui se passe chez Madame Argante. Pendant ce tems-là vous resterez ici, les yeux attachés sur ces deux portes; & par ce moyen je défie qu'on puisse vous en faire accroire.

RICHARD.

En effet, en réfléchissant un peu, je vois tout cela.

MERLIN.

Je vous le disais bien ; ce n'est qu'une suite de ce que vous avez d'abord imaginé : voilà l'effet d'une bonne pensée ; elle en fait naître mille autres.

RICHARD.

Ce garçon-là s'est bien formé depuis qu'il est à mon service !

MERLIN.

Si cependant vous trouvez plus à propos que nous allions tous ensemble chez Madame Argante....

RICHARD.

Non ; je ne suis pas assez imprudent.

MERLIN.

Ne perdez donc pas ces deux portes de vue.... Souviens-toi que tu dois marcher fort doucement ;.... & moi, fort vîte. (*à Grégoire.*)

SCENE III.

RICHARD (*seul, les yeux attachés sur les deux portes.*)

PARBLEU ! de cette façon je défie Emilie de rentrer sans que je la voye.... La perfide ! voyons comme elle fera pour

s'excuſer. Perſonne ne ſort encore ; cependant Emilie eſt avec mon rival... Je ſuis ſur les épines, j'étouffe, je ſuis mort... Ah ! je renais, Emilie étoit chez elle, Grégoire s'eſt trompé.

SCENE IV.

RICHARD, EMILIE, MARTON, GREGOIRE (*ſortant tous trois de chez Richard.*)

GREGOIRE.

MORGUÉ, jarnigué, tatigué, ſi Mademoiſelle n'eſt pas ſorciere, je ſommes un ſot. Stapendant.... (*Il regarde les deux maiſons.*)

EMILIE.

Quoi ! Monſieur ; eſt-ce vous qui ordonnez à Grégoire de faire ſentinelle juſques dans mon appartement ?

RICHARD.

Pardon, belle Emilie....

MARTON

Voilà qui crie vengeance ! on nous interrompt dans le ſeul moment de ſatisfaction que nous ayons goûté depuis un tems infini. Nous en étions à l'endroit le plus intéreſſant d'un Roman : deux tendres amans ſe voyaient en dépit d'un jaloux, & ſe parlaient avec cette vivacité, cet enthouſiaſme charmant que l'on ſent mieux que l'on ne peut l'exprimer, & cherchaient le moyen de tromper leur tyran....

RICHARD (*vivement.*)

Vous liſiés un fort vilain livre, ma mie.

MARTON.

Nous partagions ſi bien leur ſituation, au moment où nous avons été troublées par ce maraud.....

GREGOIRE.

Grand marci, Mademoiſelle Marton.

RICHARD.

Pardon encore une fois, belle Emilie ; l'amour qui fait tout excuſer m'a rendu coupable... Vous détournez vos beaux yeux !... Un ſeul mot de douceur de votre belle bouche, & je mourrai de joie.

MARTON (*à part.*)

Ah ! ſi nous en étions bien sûres !..

EMILIE (*ſoupirant.*)

Hélas !

RICHARD.

Qu'entends-je ! votre petit cœur ſoupire.

EMILIE.

Oui, Monſieur, vous m'affligez. Il n'eſt pas flatteur pour une âme bien née de rendre un galant homme malheureux, & de faire naître une tendreſſe qu'elle ne peut partager. Oubliez une ingrate qui ne peut ceſſer de l'être : voudriez-vous poſſéder ma main ſans mon cœur ?

RICHARD.

Je connais votre vertu ; le devoir fera naître la tendreſſe.

MARTON.

Il ne fait plus de tels miracles.

EMILIE.

Mes prieres ne peuvent rien ſur vous ? j'en ſuis au déſeſpoir : mais je vous déclare que je ne me bornerai plus à gémir de votre tyrannie, & que je mettrai tout en uſage pour m'en affranchir. (*Elle ſort.*)

RICHARD.

Et moi je mettrai tout en uſage pour conſerver un bien ſi précieux. Dieumerci, je ſuis fin.

MARTON.

Avec votre permiſſion, nous allons reprendre le fil de notre Roman. (*A Grégoire.*) Toi, voilà pour te récompenſer de tes ſoins. (*Elle lui donne un ſoufflet & ſort.*)

GREGOIRE.

J'aurions tort de nous plaindre, la récompenſe eſt de poids.

SCENE V.

RICHARD, GREGOIRE. (MERLIN *paraît.*)

RICHARD.

CELA t'apprendra, mon pauvre benêt, à voir plus clair une autre fois.

GREGOIRE.

Je vous entendons. Mais tatigué, j'ons une bonne viſiere : Il faut, morgué, que la

magie s'en mêle, ou qu'il y ait là-dessous quelque manigance que je ne comprenons pas.

RICHARD.

Il me fait naître des soupçons. On trame ici peut-être quelque chose : mais ils n'ont pas affaire à un sot ; je vais les épier de si près, qu'aucune de leurs démarches ne pourra m'échapper. (*A Grégoire.*) Viens, suis moi. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VI.

MERLIN, MARTON, (*qui sort mistérieusement de chez Cidalise.*)

MERLIN (*seul un moment.*)

Ah ! je me doutais bien que le traître étoit occupé à nous nuire..... C'est toi, Marton ? Richard rentre chez lui ; où est Emilie ?

MARTON.

Elle est dans son appartement ; la porte est bien fermée ; & notre secret est en sûreté.

MERLIN.

A la bonne heure. Il eſt eſſentiel de bien perſuader à Monſieur Richard que Grégoire n'a pu voir Emilie chez Madame Argante, ſans quoi ſes ſoupçons continuels nous feraient tôt ou tard découvrir.

MARTON.

Sans doute. Comment y réuſſir ?

MERLIN.

Attends... La reſſemblance des deux ſœurs ne pourrait-elle pas nous ſervir ?

MARTON.

On ne peut mieux penſer : je te devine ?

MERLIN.

Cette reſſemblance eſt-elle bien parfaite ?

MARTON.

Au point que tout le monde s'y tromperait, ſi Hortenſe ne ſe faiſait aiſément diſtinguer par ſon étourderie, ſes airs trop délibérés, & ſur-tout par ſa parure trop recherchée. Tu peux en juger par l'habit de campagne que je te montrai hier ; il lui appartient.

MERLIN.

Comme mon imagination s'échauffe !... Le ſon de voix ?

MARTON.

Eſt auſſi le même ; mais Hortenſe parle avec plus de vivacité.

MERLIN.

Je crois avoir trouvé le moyen de nous tirer d'affaire. Il faut... Mais je vois revenir Monſieur Richard : rentre vîte par cette porte, pour l'éviter. Dans un moment j'irai te faire part de mes projets, & j'eſpère de leur réuſſite. (*Seul.*) Ah ! Monſieur Richard, avec votre prétendue pénétration, nous ſçaurons vous en donner à garder.

SCENE VII.

RICHARD, MERLIN.

MERLIN.

Ah ! Monſieur, Grégoire avait raiſon ; j'ai vû votre pupille chez ſa tante.

RICHARD.

Cela ne ſe peut pas. Elle était ici avec moi dans l'inſtant ; je l'ai vu ſortir & rentrer par cette porte ; elle eſt maintenant chez elle.

MERLIN.

Que dites-vous là ? je ſuis pourtant sûr de mon fait : j'ai reconnu Emilie malgré l'habit d'amazone, & l'air vif & étourdi qu'elle a pris pour me tromper.

RICHARD.

Un air vif, étourdi, dis-tu ? Un habit d'amazone ?

MERLIN.

Oui, comme ſi elle arrivait dans la minute. Sa Tante, appuyant l'artifice, voulait me perſuader que c'était une ſœur d'Emilie, & l'a nommée Hor... Hor...

RICHARD.

Hortenſe ?

MERLIN.

Hortenſe, préciſément. Je n'ai pas été aſſez ſimple pour la croire.

RICHARD.

Oui, je me ſouviens d'avoir vû ici Hortenſe en habit d'amazone. Voilà le nœud ſecret. (*Il rit.*)

MERLIN.

Vous riez ? Que vous dis-je donc de si ridicule ?

RICHARD. (*riant.*)

L'aventure eſt trop ſinguliere !.. Emilie a réellement une ſœur qui lui reſſemble tout-à-fait : on les diſtingue ſeulement par les airs qui t'ont frappé. Voilà ce qui a cauſé la mépriſe de Grégoire, la tienne, & mes fauſſes allarmes.

MERLIN.

N'eſt-ce pas un tour que vous me jouez pour vous amuſer de ma crédulité ?

RICHARD.

Non, d'honneur.

MERLIN.

Oui ? oh ! je ris donc avec vous de mon erreur.

RICHARD.

Je m'étais toujours douté qu'il y avait du qui-pro-quo dans tout ceci.

MERLIN.

Je fais réparation à Madame Argante. Je l'accuſais de vouloir vous tromper, ſur-tout quand elle m'a dit que déſeſpérant de vous détacher d'Emilie, & ai-

mant beaucoup le Marquis, elle avait fait sortir Hortense du Couvent pour la lui donner.

RICHARD.

O l'agréable nouvelle ! conçois-tu l'excès de mon bonheur ?

MERLIN.

Oui, je vois à-peu-près....

RICHARD.

Emilie, piquée de l'infidélité de son amant, se déterminera à me donner la main.

MERLIN.

Vous avez raison ; je n'y songeais pas.

RICHARD.

Et Madame Argante ne comptant plus sur moi, n'hésitera point à me rendre ma promesse.

MERLIN (*à part.*)

Voilà une restitution à laquelle réellement je n'avais pas songé. La vieille n'y consentira jamais.

RICHARD.

Je vais dire à ma pupille que Damis est sur le point de se marier : nous verrons comment elle prendra la chose.

MERLIN (*a part.*)

Peſte ! il faut éviter qu'il ne lui prenne fantaiſie de parler aux deux ſœurs en même tems... (*haut.*) Gageons, Monſieur, que vous cacherez à votre pupille l'arrivée de ſa rivale & du Marquis ; elle tenterait mille moyens pour ramener ſon perfide, & pour engager ſa ſœur à n'aller pas ſur ſes briſées.

RICHARD.

Sois tranquille : elle ne ſçaura rien qu'au moment où il faudra qu'elle ſigne mon contrat.

MERLIN.

Quelle tête ! On ne ſçauroit imaginer combien cette précaution eſt eſſentielle... (*bas.*) pour nous.

RICHARD.

Encore une fois, l'agréable nouvelle ! Voilà comme, le moins qu'on y penſe, tout réuſſit au gré de nos vœux. (*Il s'en va.*)

MERLIN (*ſeul.*)

Tout va bien. La reſſemblance des deux ſœurs nous ſera d'un grand ſecours. Pour conſerver mes avantages ſur Monſieur Richard, continuons à mettre ſa

vanité de mon parti : avec cette politique, on maîtriſe le cœur de tous les hommes ; & plus aiſément encore celui des femmes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MADAME ARGANTE, DAMIS, MERLIN.

MERLIN.

ARRÊTEZ, Madame. Quand vous aurez bien querellé Monſieur Richard, en ſera-t-il plus diſpoſé à vous donner la main ? Feignez, au contraire, de renoncer à ſon alliance, & rendez-lui ſa promeſſe.

MADAME ARGANTE.

Me déſaiſir de ſa promeſſe ! Quelle imprudence !

MERLIN.

Il le faut abſolument, ſi vous voulez

le faire tomber dans le piége que nous lui tendons, & dont je vous ai fait part.

MADAME ARGANTE.

Le volage !

DAMIS.

Et moi, Merlin, que ferai-je pour hâter mon hymen ? Je ſuis peu fait à diſputer un cœur à force de ſupercheries.

MERLIN.

Auſſi avons-nous dreſſé notre plan en conſéquence. Feignez ſeulement d'être déterminé à épouſer Hortenſe, ſoupirez, & faites des vœux. La choſe n'eſt pas difficile.

DAMIS.

Penſes-tu qu'Emilie ſçache ſe déguiſer au point ? . . . .

MERLIN.

Se déguiſer ? Il ſerait beau vraiment qu'une femme fît manquer un mariage qui lui plaît, faute de ſavoir feindre.

MADAME ARGANTE.

Si Monſieur Richard veut voir les deux ſœurs en même tems, comme il n'eſt que trop vraiſemblable, nous voilà perdus ſans reſſource.

MERLIN.

Ne craignez rien, vous dis-je. Avez-vous assez mauvaise opinion de moi, pour croire que je n'aie pas songé à parer le coup le plus affreux qui puisse nous arriver?

MADAME ARGANTE.

Mais, Merlin....

MERLIN.

Mais, Madame, Monsieur Richard ne peut épouser sa Pupille qu'après l'arrivée de son frere. Il n'est plus question à présent que d'engager mon maître à donner l'amazone à Monsieur avant ce tems : c'est à quoi nous allons travailler.

MADAME ARGANTE.

L'ingrat ! qu'il faille le rendre heureux malgré lui ! Regardez-moi, Damis; mille femmes qui sont moins bien que moi, & qui m'ont vu naître, épousent des jeunes gens ? Je vais donc chercher sa promesse ; venez avec moi, Damis. Toi, songe que tu promets de rengager mon volage dans mes chaînes.

MERLIN.

Eh ! oui, encore une fois.... Chut ! mon maître vient : il faut absolument que

je lui parle pour préparer ſon eſprit. Rentrez ; & que Mademoiſelle Emilie ſoit prête à ſortir de chez Madame quand je touſſerai.

SCENE II.

MERLIN, RICHARD.

RICHARD.

MErlin, tout va au gré de mes deſirs. Emilie m'a laiſſé entrevoir que j'obtiendrais ſa main, dès qu'elle ne pourrait plus eſpérer de s'unir à Damis.

MERLIN (*bas.*)

Elle a bien ſuivi mes conſeils.

RICHARD.

Mon frere arrive dans trois jours ; le quatrieme, nous inſtruirons ma pupille de tout ce qui ſe paſſe, & nous ferons un double mariage.

MERLIN (*bas.*)

Doucement, je ne l'entends pas ainſi..... (*haut.*) Faut-il abſolument attendre Monſieur votre frere ?

RICHARD.

Assurément. J'ai de bonnes raisons pour le ménager.

MERLIN.

En ce cas je crains pour vos amours.

RICHARD.

Pourquoi ?

MERLIN.

Dans quatre jours quelque évenement imprévû peut découvrir à votre pupille tout ce que nous voulons lui cacher ; Dans quatre jours le Marquis, qui n'épouserait pas Hortense si l'on voulait lui donner Emilie, peut reconnaître la folie qu'il fait de quitter une personne douce, prudente, raisonnable, dont il est aimé, pour s'allier à une étourdie qui ne l'aime point.

RICHARD.

Hortense n'aime point Damis ?

MERLIN.

Non. Je vous dirai bien plus... (*en confidence.*) je la crois épriſe de vous.

RICHARD.

Oui ?.. Il ſerait bien malheureux pour moi de charmer les femmes dont je ne

me ſoucie pas, & de déplaire à la ſeule de qui je voudrais être aimé.

MERLIN.

Que voulez-vous ? ce ſont des caprices de l'Amour auxquels on eſt expoſé : & votre fidèle Merlin ne ſera tranquille qu'après le mariage du Marquis & de l'Amazone.

RICHARD.

Je ſens bien qu'alors on n'aurait plus rien à craindre.

MERLIN.

Sans contredit : voilà ce qui me fait deſirer ſi ardemment que la choſe ſe faſſe.

RICHARD.

Je rêverai aux moyens d'ajuſter tout cela.

MERLIN (*à part.*)

Oh ! nous t'en ferons bien vîte trouver un. (*Il touſſe.*)

RICHARD.

Hortenſe paraît ! Merlin, ſi elle n'avait pas ces airs étourdis, & ſi je ne venais de voir Emilie dans ſon appartement, je croirais que c'eſt elle ſous un autre habit.

Tout

MERLIN.

Tout autre que vous s'y tromperait... (*bas à Emilie qui eſt ſortie de chés Madame Argante vêtue en amazone.*) Le propos léger; parler vîte; beaucoup d'amour.

SCENE III.

MERLIN, RICHARD, EMILIE.

EMILIE.

EH! bon jour, Monſieur Richard: je ne vous avais pas vu depuis un ſiècle. Vous avez toujours un embonpoint charmant, une fraîcheur brillante; vous êtes au mieux, mais au-mieux.

RICHARD.

Vous êtes auſſi toujours la même, vive, enjouée.

EMILIE.

Comment ſe porte Emilie? Souffrez que j'aille l'embraſſer. Je brûle, je meurs d'envie de la voir.

RICHARD (*l'arrêtant.*)

Elle a la migraine, elle dort.

EMILIE.

J'en suis du dernier désespoir ; c'est une bonne Enfant. Je l'aime comme moi-même, quoique nos caracteres paraissent différens.

RICHARD.

Ils le sont en effet ; Elle n'a pas votre gaieté.

EMILIE.

Tant pis pour elle. Avouez qu'un petit air de folie sied bien à une jolie femme ? Son teint, ses yeux, tous ses traits en sont plus animés : elle frappe, elle ravit, elle enchante ; tous les cœurs volent après elle.

RICHARD (*riant.*)

Oui, oui. Un air de folie sied bien, & vous êtes parfaite.

EMILIE.

Vous en convenez donc ? vous me charmés.... (*à demi-voix.*) Si j'osais dévoiler les sentimens de mon cœur. Hélas !

RICHARD (*à part.*)

Oh ! oh ! Merlin aurait-il deviné ?

EMILIE (*toujours à demi-voix.*)

Pourquoi ne pas avouer une chose qu'on ne peut long-tems cacher ? Un mot,

un ſoupir, un coup-d'œil, un ſourire, un moment de dépit ou d'humeur, tout décèle tôt ou tard la tendreſſe la mieux déguiſée. Un amour dirigé par l'eſtime n'a rien qu'on doive taire.

RICHARD (*bas.*)

Merlin, tu ne diſais que trop vrai; elle va me faire une déclaration.

MERLIN (*bas.*)

Ne vous laiſſez pas ſéduire.

RICHARD.

Je la connais trop bien.

EMILIE.

Vous me trouvez charmante: ce compliment flatteur en mérite un autre..... (*tendrement.*) Vous combleriez mes vœux les plus doux, ſi, abandonnant Emilie à Damis, vous donniez la main à Hortenſe.

RICHARD.

Mademoiſelle..... l'offre de votre main..... Ah! Emilie, pourquoi n'en dites-vous pas autant?

EMILIE.

N'eſt-ce pas la même choſe? Je lui reſſemble beaucoup; ſi nos caracteres ſont différens, je vous en félicite. Le beau monde attiré par votre dépenſe & pa

mon humeur enjouée rendra notre maiſon le ſéjour des délices.

RICHARD.

Je ne me ſens pas le talent néceſſaire pour figurer avec vous dans un cercle brillant.....

EMILIE.

N'ayez point d'inquiétude. Je ferai les honneurs & je m'en acquiterai bien..... Tout le monde ſera content.

MERLIN (*bas à Richard.*)

Voyez ſi cela vous accommode.

RICHARD (*bas.*)

J'aimerais mieux mourir que l'épouſer..... Mademoiſelle, j'ai le goût un peu bourgeois, je préfère une vie douce, tranquille, au bruit, au fracas du grand monde.

EMILIE.

Il eſt un moyen de nous ſatisfaire tous deux. Vous donnerez à dîner à des gens graves, ſérieux..... à des Sçavans même, ſi vous voulez; j'y paraîtrai un moment en peignoir; ou je n'y paraîtrai pas du tout, ſi vous le trouvez bon. A mon tour, je donnerai à ſouper à des hommes agréables, légers, qui broderont les nouvelles du jour; à des femmes adorables qui

me raconteront les aventures de leurs meilleures amies; & vous pourrez vous dispenser d'être des nôtres.

MERLIN (*gravement.*)

Tel eſt l'uſage.

RICHARD.

Il eſt ridicule, & je m'en moque.

EMILIE.

Voici donc un autre accommodement. Une Belle ne peut décemment courir, toute l'année, les bals, les ſpectacles, les promenades : on s'accoutumerait trop à la voir ; il eſt prudent de s'éclipſer quelque tems pour reparaître avec plus d'éclat. Je me laiſſerai entraîner ſix mois par le tourbillon du grand monde ; le reſte de l'année, (*d'un ton paſtoral.*) nous viendrons dans cette ſolitude ; je ſerai Philis, vous ſerez mon aimable Tircis.....

RICHARD (*à part.*)

Autre extravagance !

EMILIE.

Nous jouirons d'un ſpectacle champêtre. Le Roſſignol & la Fauvette ſeront nos muſiciens. Les Tourterelles nous peindront les plaiſirs de l'amour ; des

Bergers, des Bergères compoſeront nos ballets ; & nous, aſſis nonchalament ſur un trône de gaſon émaillé de mille fleurs différentes, nous verrons célébrer par la Nature entiere le Dieu de nos cœurs.

RICHARD (*à Merlin.*)

Elle eſt folle, il n'en faut plus douter.

MERLIN.

Oui, il y a bien quelque choſe à-peu-près.

RICHARD.

Mademoiſelle, je n'aime ni les airs de Reine, ni ceux de Bergère.

EMILIE.

Vous n'avez qu'à parler, j'ai réſolu d'être un vrai Prothée pour vous plaire toujours.

RICHARD.

De grâce, épargnez-vous ce ſoin.

EMILIE.

Voici comme je raiſonne. L'inconſtance eſt le partage des hommes. Aujourd'hui une Brune les charme par ſa vivacité ; demain une Blonde indolente obtient la préférence. Bientôt la prude ſuccéde à la coquette, la romaneſque à la naïve, l'or-

geuilleuſe à la modeſte. Eh bien ! ai-je dit, il faut marcher ſur les traces de pluſieurs femmes de ma connaiſſance & changer ſi ſouvent d'humeur, de caractère, même de taille & de figure, que mon époux goûte les charmes de l'inconſtance au ſein même de la fidélité.

MERLIN (*bas à Richard.*)

Tudieu, quelle femme !

RICHARD.

Je ſuis flatté de vos bontés; mais je ſuis trop vieux.

EMILIE.

Tant mieux : je n'aurai point à redouter mille folies trop ordinaires aux jeunes gens.

RICHARD.

Je ſuis goutteux.

EMILIE.

Tant mieux : j'aurai le plaiſir de vous prouver ma tendreſſe par mes ſoins.

RICHARD.

(*bas.*) (*haut.*)

J'enrage ! . . . Je ſuis ſérieux, mélancolique.

EMILIE.

Tant mieux : il eſt flatteur d'amuſer l'objet de ſon amour : je rirai tant, que vous ſerez obligé de rire.

RICHARD.

Oh ! c'eſt trop fort... Je ne veux rire, ni voir rire. Allez-vous encore dire tant mieux ?

EMILIE.

Oui, tant mieux : les hommes ſérieux ſont beaucoup plus tendres que les autres ; ils font de l'amour une affaire eſſentielle.

MERLIN (*bas à Emilie.*)

Ferme.

RICHARD.

Voyez quel acharnement !

EMILIE.

Vous faites le cruel ! Ah ! la bonne folie ! Baiſez ma main, petit ingrat.

RICHARD.

Enfin, il faut que j'éclate.... Mademoiſelle, vous me forcez à dire que je ne puis vous aimer.

EMILIE.

Dieux ! quel outrage ! Craignez ma rage

nité & mon amour offenſés. Je vois votre but, & le moyen de me venger. Je refuſerai le Marquis : ma ſœur eſpérant toujours de le ramener à elle, vous traitera avec le même dédain que vous me traitez aujourd'hui.

MERLIN.

Ahie ! ahie ! Vous êtes perdu, ſi elle perſiſte dans cette réſolution.

RICHARD.

Mademoiſelle, ſi vous n'épouſez le Marquis, je n'approuverai aucun des partis qui ſe préſenteront pour vous ; & vous rentrerez au Couvent.

EMILIE.

Je ſuis bien bonne ! jeune, aimable, belle comme on dit que je le ſuis, de briguer une telle Conquête ! C'en eſt fait ; le dépit me ramène à la raiſon. J'aimerai le Marquis, je m'étudierai ſi fort à faire ſon bonheur, que vous ſerez jaloux de ſon ſort. Ah ! voyez ce que vous perdez ; vous me regretterez.

RICHARD.

Soit ; ne ſongez qu'à me punir.

SCENE IV.

DAMIS, RICHARD, MERLIN, EMILIE (*qui va au-devant de Madame Argante & du Marquis.*)

RICHARD (*bas à Merlin.*)

Si je différe ſon mariage, il lui paſſera quelque autre folie par la tête. Je veux, en homme fin, ſaiſir ce moment de dépit.

MERLIN.

Fort bien ! fort bien ! la voyez-vous, qui, pour vous faire enrager, va affectueuſement au-devant du Marquis ?

RICHARD.

J'en ſuis ravi. Il croira être aimé tout de bon. Je vais feindre d'être la dupe de cette tendreſſe. Je ferai le benêt, le nigaud.

MERLIN.

Encore mieux ! c'eſt votre rôle.

RICHARD.

Cours à la Poste, voir s'il y a des lettres pour moi.

MERLIN.

J'y vole : aussi-bien crois-je n'être plus nécessaire ici.....

(*Il sort.*)

SCENE V.

DAMIS, MADAME ARGANTE, RICHARD, EMILIE.

EMILIE (*d'un ton ironique*)

VEnez, Damis, remercier Monsieur: C'est lui qui, m'exhortant à donner de nouvelles forces à mon amour, vient de me faire entendre que son plus grand plaisir est de nous unir au plutôt.

DAMIS.

Serait-il bien vrai, Monsieur? Et vous devrais-je le bonheur de mes jours?

RICHARD.

Oui, vous me paraissez nés l'un pour l'autre.

MADAME ARGANTE (*à part.*)
Voyez ſi l'ingrat m'adreſſera la parole.

DAMIS.
Vous m'accuſerez peut-être d'inconſtance ?

RICHARD.
Point du tout : Mademoiſelle reſſemblant tout-à-fait à Emilie ; pourquoi ne vous inſpirerait-elle pas les mêmes ſentimens ? Je les approuve, pourvû que Madame ne contrarie plus les miens.

MADAME ARGANTE.
Perfide ! je ſuis le jouet de vos caprices ; Par quelle fatalité ne voyez-vous pas en moi des grâces ?

RICHARD.
La, la, parlons ſans paſſion.

MADAME ARGANTE.
Oui, je dois étouffer une flamme à laquelle vous n'êtes plus ſenſible. Ne craignez plus de tendres reproches de ma part ; cœur volage, voilà votre promeſſe.

RICHARD (*fort joyeux.*)
Ah ! donnez, je l'accepte & la déchire

avec plaiſir. Je vous avouerai que je craignais toujours quelque tracaſſerie. Réjouiſſez-vous, tendres Amans; je vous unirai ce jour même.

DAMIS.

Quel bonheur !

EMILIE.

J'en ſuis enchantée !

MADAME ARGANTE (*à part.*)

Vous ſerez forcé de reprendre mes fers, Monſieur Richard ; & pour lors..... patience ! patience !

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MERLIN.

MERLIN.

MONSIEUR, voilà une lettre.

RICHARD.

Donne : Elle peut être intéreſſante.... préciſément..... Permettez. (*Il lit bas.*)

DAMIS (*tandis que Richard lit.*)

(*A Merlin.*)

Ah ! mon cher, tout a bien réuſſi.

EMILIE.

Je te dois mon bonheur.

MADAME ARGANTE.

Je me ſouviendrai de toi.

MERLIN.

Chut ! Il ne faut pas qu'il nous voye parler enſemble. Je vole annoncer votre bonheur à Marton.

SCENE VII.

DAMIS, EMILIE, MADAME ARGANTE, RICHARD.

RICHARD (*après avoir lu.*)

OUI ? Vous ne pouviez me faire un plus grand plaiſir. . . . Mademoiſelle, vous m'avez paru fort impatiente d'embraſſer votre ſœur ; vous allez être ſatisfaite.

EMILIE (*ſurpriſe.*)

Quoi ?

RICHARD.

Ecoutez ce que mon frère m'écrit.

(*Il lit haut.*)

« Des affaires essentielles me retiennent à » Paris. Je ne veux pas abuser plus long- » tems de votre complaisance : épousez » votre Pupille : j'en attends la nouvelle » avec impatience ».

EMILIE.

O Ciel.

RICHARD.

Nous ferons dès ce soir un double mariage. Je vais au Village en ordonner les apprêts ; à mon retour nous nous rassemblerons tous, & nous ne parlerons que de joie. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

MADAME ARGANTE, EMILIE, DAMIS.

DAMIS.

Ah ! chère Emilie, que devenir ?

EMILIE.

Hélas ! je suis au désespoir, il va tout découvrir.

MADAME ARGANTE.

Je suis furieuse ! voilà mon mariage plus

éloigné que jamais. La promeſſe de Monſieur Richard était mes ſeules armes..... J'entrevois une fourberie de Merlin : le traître était d'accord avec ſon Maître pour la retirer d'entre mes mains.

DAMIS.

Ah ! ſi je le croyais, le ſcélérat paierait cher les chagrins qu'il nous cauſe.

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. MERLIN, MARTON.

MERLIN (*conduiſant Marton d'un air triomphant.*)

VIENS, ma chère Marton, ſois témoin de mon triomphe ; & vous, (*A Damis & Emilie.*) faites éclater votre reconnaiſſance : Monſieur Richard ne vous gêne plus.

DAMIS.

Te voilà, coquin ?

EMILIE.

Qu'as-tu fait, malheureux ?

MADAME ARGANTE.

Il faut le faire pendre.

MARTON.

Il me ſemble que la réception n'eſt pas trop brillante.

MERLIN.

Il me le ſemble auſſi..... C'eſt ſans doute une plaiſanterie ?

DAMIS.

Une plaiſanterie ! Ah, traître !..... Te voilà ſatisfait, ton Maitre eſt nanti par tes ſoins de la promeſſe qu'il avait faite à Madame ; préſentement il veut, dit-il, procurer à Mademoiſelle le plaiſir d'embraſſer ſa ſœur, & faire ce ſoir un double mariage ?

MERLIN.

Ce que vous dites eſt-il bien vrai ? Par quel malheur M. Richard a-t-il changé d'avis.

EMILIE.

La lettre que tu lui as portée eſt de ſon frère, qui le diſpenſe de l'attendre, & le preſſe de m'épouſer au plutôt.

MERLIN.

En ce cas, tout eſt perdu. Vous pouvez jouer alternativement le rôle d'Hortenſe & d'Emilie : mais vous ne pouvez pas épouſer votre Tuteur, & Monſieur en même tems.

DAMIS.

Il plaiſante encore, après nous avoir fait la trahiſon la plus horrible !

MERLIN.

Doucement, s'il vous plaît ; n'offenſez pas ma probité. Si j'étais d'accord avec Monſieur Richard, il ſçaurait qu'Hortenſe eſt dans ſon Couvent, & n'aurait point parlé de faire un double mariage.

MADAME ARGANTE.

Mais cette promeſſe, qui aurait pû du moins nous ſervir pour allarmer Monſieur Richard, ou pour gagner du tems, pourquoi me l'enlever ?

MERLIN.

Je croyais bien faire.

DAMIS.

Voilà les Intriguans ! Ils mêlent, ils brouillent tout ; enſuite ils vous abandonnent. Si tu ne répares ta ſottiſe.....

(*Il tire l'épée.*)

MARTON (*le retenant.*)

Tout beau ! ſongez qu'il doit être mon époux.

MERLIN.

Retiens-le, Marton. La mort eſt la choſe que je hais le plus.

DAMIS.

Tu mourras de ma main, ſi tu ne nous retires du précipice où tu nous as jettés.

MERLIN.

Donnez-moi du moins quelque tems pour réfléchir.

DAMIS.

Réfléchis ; mais promptement.... ou bien.....

MERLIN.

(*bas.*)

Attendez.... Que ne ſuis-je loin d'ici ?

(*haut.*)

.... Paix.... oui.... pas mal..... je le tiens..... La néceſſité m'a dicté un ſtratagême qui va me tirer d'embarras.

EMILIE.

Que je t'aurai d'obligation !

MERLIN.

On ne le goûtera peut-être pas d'abord ; mais ſi l'on prend garde à ma ſituation, on

conviendra que je n'en ai point d'autre.

DAMIS.

Eh ! oui ; tout eſt permis dans des cas preſſans.

MERLIN.

Je ſuis ravi que vous penſiez ainſi. Madame eſt-elle de cet avis ?

MADAME ARGANTE.

Mon cœur au déſeſpoir goûtera tous les partis que tu prendras.

MERLIN.

C'eſt au mieux..... Cachez premièrement ce fer, dont la vue m'épouvante.... Or ſus, le ſeul & le meilleur parti qui me reſte, eſt celui.... de décamper.

(*Il s'enfuit.*)

SCENE X.

DAMIS, MADAME ARGANTE, EMILIE, MARTON.

DAMIS (*le pourſuivant.*)

Ne crois pas échapper à ma vengeance.

MADAME ARGANTE (*s'en allant.*)

Je le ferai aſſommer : je vole armer mes gens contre lui.

MARTON (*retenant Damis.*)

Vous l'avez allarmé. Mais il m'aime : je vais l'engager à vous ſervir encore. Mademoiſelle, rentrez chez votre Tante, pour quitter cet habit ; & paſſez vîte dans votre appartement.

EMILIE (*s'en allant.*)

Fut-il jamais deux Amans plus malheureux !

DAMIS (*à Marton.*)

J'embraſſe l'eſpoir que tu me donnes. Tu connois Emilie ; juge de mon déſeſ-

poir, ſi je la perds. Promets toutà Merlin.

MARTON.

Raſſurez-vous. Quand on eſt généreux, & qu'on a une jolie femme dans ſes intérêts, il n'eſt rien dont on ne vienne à bout.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GREGOIRE (*ſeul, ſortant de la maiſon de Richard, & regardant derriere lui.*)

V'LA, morgué, trois perſonnes qui ſont, comme on dit, trois têtes dans un bonnet; alles manigançont queuque choſe. Faut ſe tapir darrière ces âbres pour acouter. Ah! le grand coup, ſi, en prouvant que ce Marlin qu'on me parfère cache un fourbe ſous ſon pourpoint, je pouvions l'empêcher de jouer not' Maître!..., Mais chut! (*Il ſe cache.*)

SCENE II.

EMILIE, MERLIN, MARTON (*sortant de chez Richard.* GREGOIRE *caché.*)

EMILIE.

MERLIN, mon sort est entre tes mains.

MERLIN.

Que puis-je faire ? . . . J'ai beau ruminer. . .

MARTON.

Abandonneras-tu deux amans si tendres . . . (*bas.*) & si généreux ?

MERLIN.

Hélas !

EMILIE.

Pour t'intéresser d'avantage à mon sort, je te donne cette bague.

MERLIN.

Marton, vois quelle tournure nous pourrons donner à cette affaire. Les diamans font beaucoup d'effet sur l'imagination des femmes. On

MARTON.

On te donne le bijou ; c'eſt à toi d'être reconnaiſſant.

MERLIN.

Je ne ſçais trop comment je le gagnerai... J'y vais rêver. Mademoiſelle, rentrez chez vous, & ſoyez prête à prendre à chaque inſtant l'habit & les airs de votre ſœur, pour que Monſieur Richard puiſſe s'y méprendre, & vous donner au Marquis, en croyant lui donner Hortenſe. Quelque expédient que je trouve, il faudra toujours en venir là.

GREGOIRE, (*à demi-voix, d'un air content.*)

Bon ! J'avons tout entendu ; & j'allons vîte au-devant de not' maître li tout dégoiſer. (*Il ſort.*)

SCENE III.

EMILIE, MERLIN, MARTON, (*qui reſtent tous trois comme pétrifiés.*)

MARTON.

MERLIN!...

MERLIN.

Marton!...

EMILIE.

Tout eſt perdu.

MERLIN.

Je le vois bien.

EMILIE.

Tout eſt déſeſpéré.

MERLIN.

Oui, tout eſt découvert; nous n'avons rien oublié.

EMILIE.

Grégoire va dire à Monſieur Richard ſous quel déguiſement j'eſpérais le tromper.

MERLIN.

Le diable s'en mêle.

MARTON.

Allons, Merlin, il ne faut pas se laisser abbattre. Un nouveau péril doit redoubler ton courage.

EMILIE.

Fais de nouveaux efforts, je t'en conjure.

MERLIN.

Marton, sois mon génie, inspire-moi.

MARTON.

Je le veux bien.

MERLIN

La fortune a beau me regarder de travers, je la brave, si tu me favorises d'un regard bien tendre.

MARTON.

Voyons; que lis-tu dans mes yeux?

MERLIN.

Bien des choses. Qu'ils sont éloquens!.. Ecoutez : Monsieur Richard connoit-il l'écriture d'Hortense?

MARTON.

Non.

MERLIN.

Et la tienne?

MARTON.

Encore moins.

MERLIN.

Vivat! Une lettre a fait le mal, une lettre le réparera.

EMILIE.

mais la découverte du déguiſement ne nuira-t-elle pas?

MERLIN.

Au contraire, je tournerai tout à notre avantage.

EMILIE.

Je reſpire.

MARTON.

Fais-nous part de tes nobles projets.

MERLIN.

J'y conſens; mais j'apperçois Monſieur Richard & Grégoire.

EMILIE. (*Richard & Grégoire écoutent au fond du Théâtre.*)

O Ciel!

MERLIN.

Ne vous troublez pas.

MARTON.

Ils nous regardent.

MERLIN.

J'en ſuis ravi. Cours, Marton, écrire à-peu-près..... (*Il lui parle à l'oreille.*)

MARTON (*s'en allant.*)

Je ſuis au fait.

MERLIN (*à Emilie.*)

Et nous, Mademoiſelle, reſtons encore ici, pour donner à Marton le tems de faire ce que je lui ai dit, & à Monſieur Richard celui de voir que nous ſommes en grande intelligence. Il eſt ſur-tout eſſentiel qu'il vous voye rentrer chez vous..... Ils approchent. Priez-moi tout haut de vous ſervir.

EMILIE (*haut.*)

Mon cher Merlin, puis-je compter ſur toi ?

MERLIN (*fort haut.*)

N'en doutez pas, Mademoiſelle. Rentrons, & venez vous préparer à votre déguiſement ; je vous ſervirai, puiſque je l'ai promis. Entre nous, Monſieur Richard eſt un bon-homme, que je joue ſous jambe. (*Il s'en va avec Emilie.*)

SCENE IV.

RICHARD, GREGOIRE.

GREGOIRE (*satisfait.*)

Eh bian ! morgué, vous avez vû & entendu que je vous disions vrai, & que vote factotum est un traître.

RICHARD.

Qui l'aurait jamais cru ?

GREGOIRE (*d'un air de bonhommie.*)

Tenez, mon chet Monsieur Richard, je sommes tout joyeux d'empêcher qu'on ne vous joue un vilain tour. J'en avons dans le cœur un plaisir... la.. une joie... Tant y a, le bian que je faisons aux honnêtes gens, nous fait itou un grand bian.

RICHARD.

Comment a-t-il pû m'en imposer, à moi, qui suis si bon physionomiste ?

GREGOIRE.

Bon ! bon ! Je sommes bian meil-

leur philoſomiſte que vous. J'ons toujours dit qu'il était un coquin ; & v'là que tout prouve que j'ons bian décidé.

RICHARD.

Je veux l'aller trouver : je veux le confondre. Suis-moi, tu verras..... Je ferai beau bruit.

GREGOIRE.

Eh ! morgué, à quoi ſervira vot' bruit ? Boutez-le à la porte ſans autre lantiponage. S'il vous parle ; il vous en fera encore accroire.

RICHARD.

Je l'en défie..... Il ne me croyait pas ſi près ; ne vient-il pas lui-même de me confirmer ſa trahiſon ?

GREGOIRE.

N'importe : les plus grands fripons ſont ceux qui ſavont le paraitre moins.

MERLIN (*paraît.*)

C'eſt de moi qu'il parle ſans vanité.

GREGOIRE.

Cetui-ci, morgué, vous perſuadera qu'il vous ſart fidelement... Je vous conſeillons....

RICHARD.

Te voilà toujours avec tes conſeils. Tais-toi... Je ne ſuis pas dupe.

SCENE V.

RICHARD, GREGOIRE, MERLIN,

MERLIN.

(*Apart.*) A la preuve.... (*haut.*) Ouf! Monſieur, je vous trouve à propos pour vous inſtruire d'un tour qu'on veut vous jouer.

RICHARD.

Ah! maître fourbe!

MERLIN.

Pourquoi vous fâcher contre Grégoire? Il eſt ſi bon enfant. Mais parlons de moi: Que vous m'aurez d'obligation! vous me récompenſerez.

RICHARD.

Traître! pendard! infâme!

MERLIN (*ſe retournant pour voir à qui Richard parle*)

A qui dédiez-vous donc ces épithètes? Seraient elles pour moi, qui viens vous rendre un ſignalé ſervice?

RICHARD (*ironiquement.*)

Je te connais trop bien pour te traiter si mal. Merlin est un domestique si zèlé.....

MERLIN.

Ah ! Monsieur ... il est vrai.

RICHARD.

Voyons le signalé service que tu viens me rendre.

MERLIN.

Voilà premièrement une bague qu'Emilie m'a donnée pour m'engager à vous tromper. Je l'ai prise, afin de mieux cacher mon jeu ; & je vous la rends. Puisque vous devez épouser votre pupille, tous ses biens sont à vous.

RICHARD (*à part.*)

Vraiment, ceci commence à me prouver qu'il pourrait être honnête homme. Voyons, voyons.

GREGOIRE.

Oui, voyons comme il se tirera d'affaire.

MERLIN.

Je suis un serviteur incorruptible.

RICHARD.

Sachons quel est le tour qu'on veut me jouer.

MERLIN.

Vous sçavez qu'Emilie veut vous tromper ? .....

RICHARD.

Oui.

MERLIN.

Vous ſçavez qu'Hortenſe veut vous épouſer ?...

RICHARD.

Oui, oui.

MERLIN.

Quand les femmes ont réſolu quelque choſe, vous ſçavez....

RICHARD.

Eh ! de grâce, dis-moi ce que j'ignore, & non pas ce que je ſçais.

MERLIN.

Daignez m'apprendre auparavant s'il eſt vrai que vous ayez réſolu de réunir les deux ſœurs, pour faire un double mariage ?

RICHARD.

Oui, dans l'inſtant. Mon frere me diſpenſe de l'attendre.

MERLIN.

Ah ! comme ces ruſées femelles ſçavent adroitement ſaiſir les occaſions ! Pour en juger, liſez ce billet qu'Hortenſe pendant votre abſence a jetté à ſa ſœur par cette fenêtre.

RICHARD.

Donne vîte, voyons.

(*Il lit.*) « On veut me marier au » Marquis. J'aimerais mieux donner la » main au vieux Richard, dans l'espoir » d'être bientôt veuve... (*Il s'interrompt.*) Je dois donc les folies qu'elle m'a dites à la généreuse envie d'enterrer vîte un mari ?

MERLIN.

Vous avez deviné du premier mot : c'est-là son ambition.

RICHARD.

Elle est louable.

MERLIN.

Elle est du moins fort à la mode.

RICHARD (*lit.*)

» Dès que nous pourrons nous joindre, » il faut changer d'habit, & nous copier » mutuellement, jusqu'à ce que notre » tuteur, trompé par notre ressemblance, » vous ait donnée à votre amant, & m'ait » épousée. Adieu. »

(*à part.*) Voilà le déguisement dont cet imbécile de Grégoire m'a parlé. Voyons jusqu'au bout. De la prudence, du jugement, Richard !

GREGOIRE (*bas.*)

Il va, morgué, donner dans le panniau.

MERLIN (*empêchant Richard d'écouter Grégoire.*)

Emilie m'a communiqué ce billet, pour m'engager à lui faciliter une entrevue ſecrette avec ſa ſœur : j'ai refuſé ; elle m'a ſuivi avec cette bague. Voyant ſon obſtination, j'ai feint de vouloir la ſervir : elle aurait pu s'adreſſer à quelque domeſtique moins fidèle, à Grégoire ; par exemple.

GREGOIRE.

Fort bian ! Je ſerai le coquin, & li l'honnête homme.

RICHARD.

La bague l'aurait peut-être tenté. Il t'écoutait dans l'inſtant où tu diſais à Emilie de ſe préparer au déguiſement : il a mal pris la choſe, & eſt venu comme un étourdi me la raconter à tort & à travers, il m'a fait un pot-pourri.....

MERLIN.

Vous me ſurprenez !

GREGOIRE.

Quoi ! vous croyez ?.....

RICHARD.

J'admire comme un idiot peut donner une tournure déſagréable à tout ! ſelon

ſon rapport, tu étais clairement un fripon.

MERLIN.

Qui? moi?.. Il a bien mal entendu.

GREGOIRE.

Tudieu, qual hipocrite!.. Acoutez-moi.

MERLIN (*l'interrompant.*)

Grégoire a eu mauvaiſe opinion de moi?.. N'importe; ſa démarche prouve ſon zèle. Permettez que je l'embraſſe. Je me ſens pour les ſervitetirs fidèles une eſtime.... une....

GREGOIRE.

Ouf! il m'étrangle.

MERLIN.

C'eſt par excès de tendreſſe.

GREGOIRE (*à part.*)

Morgué, ma préſence li nuit; il veut à force de careſſes que je dénichions. Duſſions-nous crever, je n'en ferons rian.

MERLIN (*à part.*)

Ah! le bourreau prend racine à cette place.

RICHARD.

Merlin, voilà la bague.. je ne te la

tends pas ; ce bijou te ſerait inutile ; mais tu ſeras content. On ne ſçaurait aſſez payer les bons ſervices.

MERLIN.

Monſieur.... il n'y a pas de quoi.

RICHARD.

Oh ! çà, Merlin ; il eſt queſtion à préſent de parer le coup qu'on veut me porter.

MERLIN.

Allons, vous plaiſantez. Je connais votre prudence. Vous ſçavez trop bien que les complots des deux ſœurs ne ſçauraient vous nuire ſi elles ne ſe voient pas avant le mariage du Marquis ; & vous éviterez toute ſurpriſe, en revenant à votre premier projet. Oh ! je vous devine.

RICHARD.

En effet ! les premieres idées des gens d'eſprit ſont toujours les meilleures. Voilà qui eſt décidé, je ne changerai plus d'avis. (*Il fait quelques pas pour ſortir.*)

MERLIN (*à part.*)

Nous voilà ſortis d'un grand labirinthe !

GREGOIRE (*à part.*)

Je ſommes çartain que mon pauvre

diable de maître donne tête baissée dans quelque piége ; Merlin est par trop content.

MERLIN (*à part.*)

Ce drôle cherche à me pénétrer.

RICHARD (*revenant.*)

Attends... Je réfléchis... Oui, il me vient une pensée beaucoup meilleure.

MERLIN (*bas.*)

Ahie ! tant de fécondité me chagrine.

RICHARD.

Loin de différer mon bonheur, je vais au contraire commencer par épouser ma pupille.

MERLIN (*à part.*)

Nous sommes morts ! enterrés !

RICHARD.

Je vois que tu es surpris de ma résolution ; tu l'admires ?

MERLIN.

Beaucoup assurément !.. Mais, selon ce que vous a dit Emilie, elle ne se déterminera jamais à vous donner la main, que le Marquis ne soit lié à une autre, ou tout-à-fait sur le point de l'être.

RICHARD.

Ne va-t-il pas épouser Hortense ?

MERLIN.

Bon ! Emilie oſe toujours ſe flatter qu'il n'en ſera rien.

RICHARD.

J'invente tout-à-coup un moyen pour lui prouver le contraire, & pour accorder en même tems mon impatience avec ma ſûreté.

MERLIN.

Eh ! Monſieur, votre premier projet était ſi beau ; pourquoi en changer ? vous m'allarmez.

RICHARD.

Raſſure-toi. Lorſque le Notaire & ſon Clerc ſeront ici, je ferai appeller les deux ſœurs, l'une ſortira par cette porte, l'autre avec Damis par celle-là ; je ne les perdrai pas de vue, & les obligerai de ſigner chacune de ſon côté.

MERLIN (*conſterné, à part.*)

Il faut céder à tant de coups de foudre.

GREGOIRE (*à part.*)

Bon ! je voyons viſiblement ſur ſa phiſolomie que note maître aviſe bian.

RICHARD.

Je me fais une fête de voir l'embarras de ceux qui voulaient me trom-

per, & de me divertir à leurs dépens. Ah, ah, ah, (*il rit.*)

GREGOIRE (*malignement.*)

Allons; de la joie, Monsieur Marlin; tout ira à marveille.

MERLIN.

Oui; oui, je vois que la scène peut être fort plaisante.

RICHARD.

Oh! très-plaisante; & je touche au moment de la voir, puisque l'on va apporter les deux contrats dans la minute.

MERLIN.

Dans la minute?

RICHARD.

Oui. Je ne suis revenu dans le Village que pour les ordonner; nous n'aurons qu'à remplir les blancs. Garde-moi le secret; & les trompeurs seront trompés. Tu sens bien cela?

MERLIN.

Mieux que personne.

RICHARD (*riant.*)

Ah, ah, que je vais m'amuser! D'où vient donc que tu ne ris pas, toi?

MERLIN

Vous m'excuserez, je ris tant que je puis.

RICHARD.

Suis-moi, Grégoire. Toi, reste ici, pour m'avertir lorsque les Notaires viendront.

SCENE VI.

MERLIN (*seul.*)

FERME ! poursuis, fortune cruelle ; il ne te manquait plus qu'à me forcer de rire du coup affreux que tu me portes ! Les Amans sont perdus sans ressource ; & je n'ai qu'à me pendre.... Me pendre !.... non ma foi, je n'en ferai rien ; jamais aucun Merlin ne s'est pendu lui-même. Tremblez, M. Richard ; vous serez l'Epoux de Madame Argante ; j'unirai Damis à sa chère Emilie, & malheur à Grégoire !

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

RICHARD, MERLIN.

Dans la nuit.

MERLIN.

EH ! vîte, eh ! vîte, Monſieur ; ſortez au plutôt. J'ai fait une découverte de la derniére importance.

RICHARD.

Eh ! bien, que veux-tu ?

MERLIN.

Apprenez.....

RICHARD.

Quoi ?

MERLIN.

Tâtez ma joue, elle peut vous atteſter une partie de ce que j'ai à vous dire.

RICHARD.

Parle toi-même.

MERLIN.

Marton, de ſa main potelée, vient de me donner une douzaine de ſoufflets.

RICHARD.

L'impertinente ! Pourquoi ce traitement ?

MERLIN.

Pour me récompenſer des ſoins que je me ſuis donnés en vous remettant la lettre d'Hortenſe.

RICHARD.

D'où a-t-elle pu ſçavoir que tu trahis pour moi Hortenſe & ſa ſœur ? Tu me ſurprends.

MERLIN.

Vraiment, vous n'êtes pas au bout de votre ſurpriſe. O tems ! ô mœurs ! Grégoire, le ſeul témoin de notre converſation, ce même Grégoire que j'embraſſais avec tant de cordialité, eſt mon Rival ; &, charmé de faire ſa cour à mes dépens, c'eſt lui qui a tout rapporté à Marton.

RICHARD.

Le traître !

MERLIN.

Oh ! le trait eſt indigne... En vérité, quand je vois la fauſſeté qui règne dans le

monde, je ſuis tenté de fuir dans un déſert. Vous avez des lumières, Monſieur; vous connaiſſez les hommes : convenez qu'on en voit rarement de ma probité, & de la vôtre.

RICHARD.

Oui, certainement.

MERLIN.

Le plus grand mal, c'eſt que votre Jardinier a pouſſé l'indiſcrétion amoureuſe juſqu'à révéler les précautions que vous devez prendre pour rompre les meſures d'Hortenſe & d'Emilie.

RICHARD.

Le pendart !.... J'oſe du moins me flatter qu'on déſeſpère à préſent de me tromper ?

MERLIN.

Au contraire.

RICHARD.

Comment, au contraire ?

MERLIN.

Oui, Monſieur. J'ai compris que Marton & Emilie forment les plus belles eſpérances ſur votre projet même, comptant bien que le Marquis ſera préſent à la ſignature.

RICHARD.

Tu m'allarmes ! je donnerais tout au monde pour découvrir quel eſt leur eſpoir.

MERLIN.

Chut ! quelqu'un marche ; écoutons.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. EMILIE, MARTON.

MARTON.

VENEZ, Mademoiſelle ; Grégoire m'a promis de ſe rendre ici pour parler de vos affaires, ſans riſquer d'être ſurpris par Monſieur Richard, & ſur-tout par Merlin ſon digne Confident.

MERLIN (*à demi-voix, à Richard.*)

Ah ! comme le hazard nous ſert ! ſi vous vouliez aller retenir Grégoire chez vous, je jouerais ici ſon perſonnage à la faveur de la nuit ; Marton me ferait part de ſes ſecrets, & je vous rapporterais tout.

RICHARD.

Que tu es ſimple ! Ne vaut-il pas mieux que tu ailles toi-même amuſer mon Jardinier ? Il ſera bien plus plaiſant qu'on me

faſſe part de la trame qu'on ourdit contre moi-même.

MERLIN.

Vous avez une préſence d'eſprit qui me ſurprend toujours !

RICHARD.

Il faut que je contrefaſſe ma voix.

MERLIN.

Sans doute : parlez bas, & peu. Je vais trouver Grégoire. Je l'ai mis ſur le bord du précipice ; une ſecouſſe. (*bas à Emilie & à Marton.*) (*Il ſort.*)

SCENE III.

RICHARD, EMILIE, MARTON.

MARTON.

J'entends du bruit. Grégoire ; eſt-ce toi ?

RICHARD (*contrefaiſant ſa voix.*)

Me voici.

MARTON.

Approchons, Mademoiſelle ; c'eſt lui-même.

RICHARD (*à part.*)

Comme elle donne dans le piége !

MARTON.

Au nom de notre amour, mon cher Grégoire, exhorte ton Maître à ne point changer de réſolution.

RICHARD.

Pourquoi ?

MARTON.

Ne vois-tu pas que l'imprudence même la lui a dictée en notre faveur ? Je connais le pouvoir qu'une première flâme a ſur nos cœurs. Damis ne brave Emilie que parce qu'il ne la voit pas ; dès qu'il l'appercevra, il rougira de ſon infidélité, & volera à ſes pieds lui demander un généreux pardon, qu'elle brûle d'accorder.

RICHARD (*à part.*)

En effet, cela ſe pourrait bien..... J'y mettrai bon ordre.

MARTON.

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je me figure la mine que fera votre Tuteur... Ah, ah.... Demandez à Grégoire s'il ne l'aura pas des plus comiques.

RICHARD (*à part.*)

Ah ! ſerpent domeſtique !

EMILIE.

Ta belle humeur ne ſçaurait me raſſurer : Monſieur

M. Richard, fin comme il l'eſt, ne ſçaurait-il prévoir, ainſi que toi, les dangers qu'il court dans mon entrevue avec le Marquis : ne ſçaurait-il attendre ici le Notaire, ſigner les Contrats ſans nous, les envoyer remplir en même-tems, l'un chez ma ſœur, l'autre chez moi ; & pour rendre inutile tout ce que nous pourrions tenter, ne pas perdre de vue ces deux portes, comme on dit qu'il l'a fait ce matin, lorſqu'il ne croyait chez ma Tante ?

RICHARD (*à part.*)

Tout ce qu'elle dit m'avait déja paſſé par la tête.

MARTON.

Il eſt vrai qu'alors....

EMILIE.

Alors, ma chère Marton ne pouvant douter que Damis ne s'unit dans l'inſtant même ma ſœur, mon meilleur parti ſerait de cacher tout mon dépit, & de ſigner d'auſſi bonne grâce que mon déſeſpoir me le permettrait.

MARTON.

Votre Tuteur ne prendra jamais de ſi ſages précautions.

RICHARD (*vivement*)

Si fait, parbleu, il les prendra ! ſoyez en ſûres.

EMILIE (*feignant d'être troublée.*)
Ahie !

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. MERLIN, *Un Domeſtique avec un flambeau.*

MERLIN.

Q'EST-CE ? Quel eſt ce bruit ?

RICHARD.

Merlin, la victoire eſt à nous !

MARTON (*à Merlin.*)

Monſtre indigne du jour ! c'eſt encore un plat de ta façon ? Si je ne t'arrache au plutôt les yeux, je conſens de mourir fille.

MERLIN.

Me voilà ſurement aveugle,

EMILIE.

Je vois à préſent quel eſt mon ſort ; je ſçais ce que j'ai promis ; je connais mon devoir. (*Elle ſort.*)

MARTON (*à M. Richard.*)

Vous croyez triompher : mais ſi vous quittez cette même place avant que les deux Contrats ſoient ſignés..... Il ſuffit ; je m'entends. (*Elle ſort.*)

MERLIN.

Va, va, nous nous moquons de toi ; & ſans chercher à deviner quels piéges tu peux nous tendre, nous te punirons en les prévenant.

RICHARD.

C'eſt bien dit. J'apperçois le Notaire. Va chez moi veiller à mes intérêts ; & que ton zèle ne ſe démente point.

MERLIN.

Ne craignez rien : Je ne vous laiſſerai aucun doute ſur ma fidélité.

RICHARD.

Pour plus grande ſûreté, fais venir ici Marton & Grégoire, afin qu'ils ne puiſſent pas me nuire auprès d'Emilie.

(*Merlin ſort.*)

SCENE V.

RICHARD, le NOTAIRE & ſon CLERC.

Le NOTAIRE.

J'APPORTE les deux Contrats tels que vous les avez demandés. Voilà celui de Monſieur le Marquis ; voilà le vôtre.

RICHARD.

Donnez, que je le ſigne au plutôt.... (*au Clerc.*) Allez, Monſieur, remplir celui-là chez Madame Argante, vous y trouverez les deux jeunes Amans.

Le CLERC.

Cela ſuffit.

(*Il entre chez Madame Argante.*)

RICHARD.

Vous, Monſieur le Notaire, volez chez moi; dites à ma Future que le Marquis ſigne; & priez-là très-poliment de mettre ſon nom à côté du mien. (*Il ſigne*) *Jean Gilles Richard.*

Le NOTAIRE.

Ne venez-vous pas avec moi?

RICHARD.

Je m'en garderai bien. Il eſt trop important que je reſte ici, & pour cauſe.

SCENE VI.

RICHARD, MARTON, GREGOIRE.

GREGOIRE (*accourt tout allarmé.*)

QUOI, Monsieur, est-ce tout de bon que vous renoncez à la prudente résolution de faire venir ici les deux sœurs, pour les avoir toujours sous la visière quand elles signeront ?

RICHARD.

Oui, brave & fidèle Grégoire.

GREGOIRE.

Morgué, cela me fâche, parce que vous en serez fâché dans la suite.

RICHARD.

J'aime à te voir tout faire, tout tenter pour plaire à Marton; il est vrai qu'elle a de beaux yeux.

MARTON (*à Ricard.*)

Monsieur, vous êtes trop poli;..... (*à Grégoire.*) Feins de n'avoir pas remarqué s'ils sont jolis ou laids.

GREGOIRE.

Il ne faut pas de feintiſe à ça.

MARTON.

Bien.

GREGOIRE (*à Richard.*)

Tatigué, mon grand père qui étoit Jardinier de votre grand'mère, avait de l'affection pour elle; ma mère qui était Jardinière de votre père, avait de l'affection pour li : Partant je devons pour bian des raiſons vous affectionner itou beaucoup; &c.....

RICHARD.

Cependant tu as beaucoup plus d'affection pour Marton que pour moi.

MARTON (*à Grégoire.*)

Jure qu'il n'en eſt rien; il le croira peut-être.

GREGOIRE.

Dites-moi, vous gauſſez-vous tous deux de moi? ou à quel jeu jouons-nous? Tant y a que Merlin vous braſſe je ne ſçavons quel tour. Eh! tatigué, ſi vous ne voulez pas croire votre fidèle Grégoire, croyez-en du moins la raiſon, la coutume : tout vous dira qu'un mari doit être préſent, quand ſon accordée boute ſa pataraffe à côté de la ſienne.

RICHARD.

Si tu dis encore un mot, ta ſcélérateſſe ſera punie.

MARTON.

C'eſt envain que nous feignons, mon cher Grégoire; on eſt inſtruit de notre amour. Laiſſe-toi rouer de coups, s'il le faut; ma tendreſſe ſçaura te faire oublier ces petits malheurs.

GREGOIRE.

Allez vous promener .... J'enrageons! Je crevons! Cetui-ci me veut battre, l'autre me veut embraſſer; & il n'y a morgué pas plus de raiſon d'un côté que de l'autre. Auraient-ils tretous perdus la çarvelle?

RICHARD.

Traîtres! mon bonheur fera votre punition. Emilie ſigne dans ce moment; je le ſens au plaiſir qui s'empare de mon ame.... Je ne ſuis en peine que de ſçavoir ſi je pourrai réſiſter à l'excès de ma joie.

MARTON (*avec malignité.*)

L'amour y pourvoira.

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

LE NOTAIRE.

LA Dame a ſigné de très-bonne grâce.

RICHARD.

Eſt-il bien vrai ? Ah ! quelles douceurs ! Volons.

GREGOIRE (*riant voyant arriver Madame Argante.*)

Morgué j'avions raiſon, place à la Poulette, à la jeune mariée.

RICHARD.

Venez, ma charmante, ma poupone .... Ciel ! que vois-je ?

MADAME ARGANTE (*appuyée ſur Merlin, ſort de chez Richard.*)

Votre Epouſe. Faut-il qu'on ſoit obligé de vous tromper pour vous faire acquitter votre parole. Mourez de honte d'avoir cauſé tant de chagrin à une jolie femme.

RICHARD.

Non : mais j'étouffe de dépit. Par où êtes-vous paſſée ?

MERLIN.

Par une porte que nous vous indique-

rons : nous n'avons plus d'intérêt à vous la cacher.

RICHARD.

Oh ! le scélérat ! Que n'ai-je pas à redouter ? Emilie, ma chère Emilie, où êtes-vous ?

MARTON.

La voici. C'est encore l'Hortense que vous avez si cruellement refusée.

EMILIE (*sortant de chez Madame Argante.*)

Oui, Monsieur. Hortense n'est point sortie de son Couvent. J'ai joué alternativement deux rôles : je reprens mon vrai caractère, pour vous prier de pardonner une supercherie à laquelle vous m'avez contrainte. C'est la dernière fois que vous aurez à vous plaindre de moi.

DAMIS.

Je veux vous forcer, par mes bons procédés, à vous féliciter d'avoir comblé mes vœux.

RICHARD.

Ouf ! Je suis confondu ... Monsieur le Garde-Note, vous êtes un ....

LE NOTAIRE.

Doucement, Monsieur : dequoi vous plaignez-vous ? Vous me priez d'aller présenter le Contrat à votre Future ; je vois Madame Argante ; je sçais que vous lui

aviez jadis fait une promeſſe ; elle ſigne ; je la laiſſe faire ; & je ſuis très-innocent.

MADAME ARGANTE.

Vous héſitez en vain, petit perfide : je ſuis votre femme, je vous le prouverai ; & je ferai valoir tous mes droits, tous mes droits.

RICHARD.

Et moi je ferai..... du moins..... murer cette maudite porte qui fait mon malheur.

MERLIN.

Nous y conſentons.

GREGOIRE.

Il eſt morgué bian tems.

MARTON (*à Merlin.*)

Je te donne à M. le Marquis : allons faire notre mariage à l'ombre du ſien.

MERLIN.

FIN.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *le Tuteur Dupé*, Comédie ; & je crois que l'impreſſion peut en être permiſe. A Paris, le 29 Octobre 1765.

Signé, MARIN.

Le Privilège & l'Enregiſtrement, ſe trouvent au Nouveau Théâtre François & Italien.

De l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre, 1765.

LES
TUTEURS,
COMÉDIE EN DEUX ACTES
ET EN VERS.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi le 5 Août 1754. Et remise au Théâtre le 25 Novembre de la même année.

Par M. PALISSOT DE MONTENOY, de la Société Royale & Littéraire de Lorraine.

Le Prix est de 30 sols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

A MADAME

LA COMTESSE *DE LA MARCK.*

MADAME,

IL m'eſt permis ſans doute d'avoir quelque prédilection pour un ouvrage qui devient une époque brillante pour moi, par l'honneur que vous m'avez fait d'en accepter l'hommage. Ce n'eſt pas que l'indulgence du Public, ni votre bonté même,

me le faſſent regarder d'un autre œil que je ne l'ai toujours vû. C'eſt une très-faible eſquiſſe d'un genre preſque abandonné, autrefois perfectionné par nos plus grands Maîtres, qui nous a donné des plaiſirs utiles, que j'ai entendu regretter par tous les gens de goût, mais qui avait ſouffert depuis long-tems une eſpéce de preſcription ſur notre théâtre.

Un jargon, j'oſe le dire, puéril, ne ſuppoſant ni étude, ni connaiſſance du monde; une froide Métaphyſique entée ſur des événemens ſans vraiſemblance; une morale vuide d'action, avaient pris la place de ce genre que *Moliere* porta parmi nous à ſon plus haut dégré. *Regnard* s'était fait une réputation des débris échappés à ce grand homme. Il reſtaît encore pluſieurs rangs à diſputer dans la même carrière; vous connaiſſez, MADAME, les noms juſtement célèbres qui les ont remplis.

La ſupériorité des modèles amena ſans doute le découragement. Cette force comique, ſi abondante, ſi variée, & toujours ſi naturelle dans ces génies véritablement

grands, ne ſe produiſit plus guères ſur nos Théâtres que par étincelles. On imagina de nouveaux genres. La joie naïve de la nature fut remplacée par je ne ſais quel ſourire de l'eſprit, néceſſairement froid & ſérieux, parce qu'il eſt forcé, & que tout ce qui n'eſt que fin, touche de près au puéril. La nouveauté toujours avidement reçue en France, fit adopter pour un tems les auteurs de cette révolution. L'immortel *Moliere*, ce peintre ſublime parce qu'il eſt toujours vrai, fut accuſé de manquer de délicateſſe. Son Comique parut trop chargé. Des yeux accoutumés aux faibles nuances d'une Métaphyſique qui diviſe & ſubdiviſe des idées à l'infini, ne purent ſoutenir les couleurs plus fortes de la nature; & le génie fut jugé par le bel eſprit.

Il ne fut pas difficile alors de faire paſſer un genre plus ſérieux encore. On put ſans conſéquence introduire les pleurs ſur un théâtre où l'on commençait à ne plus connaître les ris. On en vint au point de croire hazarder beaucoup en donnant une Comédie purement comique : voilà peut être ce que la poſtérité trouvera ſans vraiſemblance.

Je ſuis cependant bien éloigné, MADAME, de prétendre donner ici l'excluſion à aucun genre. On a dit il y a long-tems que *l'Ennuyeux* ſeul méritait d'être rejetté. On peut s'attendrir avec *Melanide*, avec *Cénie* *, & regretter les *Ménechmes* & le *Légataire*. Je ne ſais combattre ni mon plaiſir, ni celui des autres, & je n'oublie pas que je n'ai dans la République des Lettres, que le droit du dernier Citoyen dans un Etat libre. Je n'ignore pas d'ailleurs que quelques-unes de nos pertes ont été réparées. Le génie lui-même a quelquefois ouvert des routes nouvelles. Nous avons vû à nos ſpectacles pluſieurs ouvrages émanés d'une imagination délicate & gracieuſe **, qui tiennent au jugement des Artiſtes, le même rang parmi nos riches productions, que les tableaux de l'*Albane* & du *Guide*, parmi les chefs-d'œuvre de la peinture. Je ne veux point, à l'exemple de certains déclama-

* Les deux ſeules Pièces dignes de faire adopter le genre. La dernière, ſur-tout, bien ſupérieure à l'autre par le contraſte, par la vérité des caractères, & par l'expreſſion naïve du ſentiment, &c.

** *L'Oracle*, les *Graces*, le *Silphe*, &c.

teurs, exagerer notre indigence. Quiconque méconnaîtra les différentes beautés du *Glorieux*, des *Dehors trompeurs*, de la *Métromanie*, de la *Surprise de l'Amour*, du *Méchant*, de l'*Oracle*, & de tant d'autres Pièces dont leurs Auteurs ont enrichi nos Théâtres, n'eſt pas digne d'admirer *Moliere*: mais avec tous ces avantages, il faut avoir le courage de convenir que le genre parait menacé d'une décadence prochaine.

On pourrait peut-être remonter facilement à la ſource de cette décadence. Permettez-moi, MADAME, de vous ſoumettre là-deſſus quelques réflexions. Je n'en ferai aucunes de ſolides où votre eſprit ne m'ait devancé; je les dois toutes à ces converſations où j'ai pris quelquefois la liberté de conſulter votre goût, & qui m'éclairaient ſur mon art, à meſure que votre ame conſentait à s'y développer.

Je ne ſuis point ici l'uſage ordinaire des Dédicaces: votre éloge eſt fait; je vous ai nommée, & votre modeſtie m'interdirait toute autre eſpèce de louange. Malheur à ceux que le Public ne connait que par de vains éloges, à qui l'on dédie des Livres,

& que l'on n'eſtime point aſſez pour raiſonner avec eux. Mais ſi mon cœur vous fait le ſacrifice de ſa reconnaiſſance ; ſi je me tais ſur l'éclat de votre Maiſon, ſur la juſte confiance, ſur les dignités dont elle jouit auprès du thrône ; ſi je me refuſe enfin la ſatisfaction de louer cette humanité, cette bienfaiſance adorable annoncée dans vos yeux, & prouvée par toutes vos actions ; ſouffrez du moins, MADAME, que je profite de vos lumières ; que mon eſprit s'exerce, pour ainſi dire, en préſence du votre ; & que je préfère des inſtructions que vous pourrez me donner à des éloges que certainement vous n'accepteriez pas.

Je le diſais à l'inſtant ; la ſupériorité même des modèles a pû produire le découragement : *tout eſt dit*, écrivait *La Bruyére* ; *on vient trop tard depuis plus de ſept mille ans qu'il y a des hommes qui penſent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau & le meilleur eſt enlevé : on ne fait que glaner après les anciens & les habiles d'entre les modernes.* On s'était plaint de cet épuiſement deux mille ans avant *La Bruyére* ; & ſi lui-même eût regardé cette réflexion comme un pré-

texte de découragement, nous aurions été privés de ſon excellent Livre. Il eſt ſûr que l'heureuſe fécondité de *Moliere* ſemble avoir tari toutes les ſources du Comique : la difficulté même de peindre comme lui, d'épier la nature, & de la rendre avec cette vérité qui lui eſt propre, a dû faire paraître ſa carrière encore plus épineuſe à des ſucceſſeurs qui n'avaient ni ſes yeux, ni ſon génie. La facilité au contraire de réuſſir, du moins pour un tems, avec le ſeul eſprit, chez l'une des Nations la plus ſpirituelle de l'Univers ; la manie des réputations précoces, plus commune encore en France qu'ailleurs ; cette manie ſi dangereuſe à quiconque ſe dévoue au Comique, parce que ce n'eſt pas à tout âge qu'on peut ſe flatter de connaître les hommes, & de les voir avec de bons yeux ; le ſuccès de quelques Pièces écrites dans un mauvais goût, mais ſoutenues par la nouveauté, par cette inconſtance de l'eſprit humain qui lui fait inſenſiblement préférer le médiocre au plus parfait : voilà, je crois, MADAME, les premières cauſes de cette diſette où nous ſommes de bonnes Comédies ; ce ſont

du moins celles qui ſe préſentent d'abord à l'imagination. Je pourrais ajouter le peu de guides que nous avons dans cette carrière difficile. Les Poëtiques fourmillent de préceptes pour faire pleurer, la nature ſeule pouvait en donner pour faire rire. *Moliere* ne nous a pas laiſſé, à l'exemple de *Corneille*, des réflexions ſur ſon Art. Les règles peuvent être inutiles aux grands Hommes; mais on peut s'élever par elles au-deſſus de la médiocrité. Le travail & l'étude rapprochent les intervalles qui ſe trouvent entre les eſprits plus ou moins ſuperieurs.

Je ne m'arrêterai pas, MADAME, ſur ces cauſes de décadence, trop généralement apperçues pour être diſcutées; mais n'en trouverait-on pas une nouvelle dans le choix même des perſonnages que nos modernes ont introduits ſur la ſcène. Je me trompe fort, MADAME, ou ce ſont ſur-tout les mœurs bourgeoiſes que l'on doit peindre au Théâtre. Les meilleurs Comiques de l'antiquité, *Plaute* & *Térence*, n'ont joué que la vie commune dans leurs Comédies, & ſe ſont bien gardés de

mettre sur la scène des personnages trop relevés. *Moliere* ne s'est guères écarté de cette Règle. *Arnolphe*, *Chrisale*, *Sganarelle*, *Orgon*, *Géronte*, *Madame Pernelle*, *&c.* ne sont que des Bourgeois. Je répondrai dans l'instant à l'avantage que l'on pourrait tirer du *Misantrope*, & de quelques Marquis ridicules, (les Petits-Maîtres d'alors) qu'il a de tems en tems introduits dans ses pièces.

La Comédie est une guerre déclarée au vice par le ridicule. Il faut que ce ridicule soit mis dans tout son jour, que la vérité de l'imitation soit à la portée de tout le monde ; & je ne crois pas que l'on puisse saisir chez les Grands cette espèce de ridicule nécessaire à la bonne Comédie. Il est bien vrai que la nature est la même parmi le Peuple & parmi les Grands ; mais ici elle est corrigée par l'éducation, masquée par l'art. Les vices y sont cachés sous des dehors plus polis ; les ridicules y prennent même une certaine empreinte de grandeur : les nuances plus délicates & plus fines sont dès-lors moins faites pour être apperçues, & doivent nécessairement

échapper au gros des ſpectateurs. C'eſt à ce peuple cependant qu'il eſt important de plaire ; & comment jugera-t-il des mœurs qu'il ne connait pas ? Chez les Bourgeois, au contraire, les vices ont préciſément la *charge théâtrale*. Ils paraiſſent, ſi je l'oſe dire, plus naïvement. On reconnaît la même nature, mais elle s'y préſente avec moins d'art ; les ridicules y ſont preſque en *parodie* ; ils ont ce *gauche* qui les rend véritablement comiques.

Dans cette Pièce où *Molière* a joué non pas les femmes qui joignent comme vous, MADAME, les graces de leur ſexe à tous les agrémens d'un eſprit cultivé ; mais de ridicules ſavantes occupées de mots & non de choſes, & condamnées par la médiocrité de leur état à des ſoins domeſtiques ; je ne ſais ſi l'eſprit de bourgeoiſie exprimé dans cette tirade de *Chriſale*, n'inſpire pas une certaine gaîté plus naïve, que s'il en eût fait un perſonnage plus diſtingué. J'abrége le morceau, qui cependant mériterait bien d'être rapporté tout entier :

. . . C'eſt à vous que je parle, ma ſœur.
Le moindre ſolécisme en parlant vous irrite ;

Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos Livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros *Plutarque* à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laiſſer la ſcience aux Docteurs de la Ville.

. . . . . .

... On ſait tout chez moi, hors ce qu'il faut ſavoir.
On y ſait, comme vont Lune, Etoile polaire,
Vénus, *Saturne* & *Mars*, dont je n'ai point affaire:
Et dans ce vain ſavoir qu'on va chercher ſi loin,
On ne ſait comme va mon pôt dont j'ai beſoin.

. . . . . .

Raiſonner eſt l'emploi de toute ma maiſon,
Et le raiſonnement en bannit la raiſon.

Je penſe de même des reproches que fait *Sganarelle*, dans l'*Ecole des maris*, à ſon frere *Ariſte*, ſur l'éducation qu'il donne à ſa Pupille.

... Il me ſemble, & je le dis tout haut,
Que ſur un tel ſujet c'eſt parler comme il faut.
Vous ſouffrez que la votre aille leſte & pimpante;

Je le veux bien : qu'elle ait & laquais & ſuivante,
J'y conſens. Qu'elle coure ; aime l'oiſiveté,
Et ſoit des Damoiſeaux flairée en liberté,
J'en ſuis fort ſatisfait. Mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaiſie, & non pas à la ſienne ;
Que d'une ſerge honnête elle ait ſon vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours ſeulement ;
Qu'enfermée au logis en perſonne bien ſage,
Elle s'applique toute aux choſes du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loiſir,
Ou bien à tricoter quelque bas par plaiſir.

. . . . . .

De pareils exemples, (& j'en pourrais trouver cent dans *Moliere*) me paraiſſent, MADAME, auſſi perſuaſifs que des raiſons. Jamais on ne juge mieux d'une vérité que par le ſentiment.

Je ſçais que Boileau a dit :

Etudiez la Cour, & connaiſſez la Ville,
L'une & l'autre eſt toujours en modéles fertile.

Et je ſens en même-temps combien ce précepte eſt judicieux. Comment ſe flatter en

effet de connaitre les hommes, ſi l'on n'a pas étudié les ridicules dans tous les états comme dans tous les âges ? Comment peindre des mœurs dont on n'aurait nulle idée ? Où puiſer ailleurs que dans le commerce du monde ce goût ſi délicat & ſi ſûr, cette politeſſe d'expreſſion ; enfin cette urbanité d'uſages qui prête de nouveaux agrémens à l'eſprit, & qui met les talens dans un plus beau jour ? Je ſuis bien loin, d'ailleurs d'exclure tout perſonnage noble de la Comédie. Il eſt des caractères qui ne peuvent être ſaiſis qu'à la Cour. Il n'appartenait pas au peuple de fournir celui du *Miſantrope*. Le *Glorieux*, qui veut paraitre plus qu'il n'eſt, ne doit pas reſſembler à M. *Jourdain*, quoique ce ridicule leur ſoit commun à tous deux ; mais ce ſont quelques exceptions à la règle, qui prouvent ſeulement qu'il eſt chez les Grands, comme chez le Peuple, des caractères dont les traits ſont aſſez marqués, aſſez généraux, pour que l'imitation puiſſe être à la portée de tout le monde, & que la vérité du tableau ſe faſſe aiſément ſentir. Alors le comique que l'on y pourra jetter

deviendra un mérite de plus pour l'Auteur, précisément à cause de la difficulté vaincue; ce qui confirme encore mon sentiment.

Le *Misantrope* d'ailleurs est, si j'ose le dire, une Piéce d'une classe particulière. Elle parut dans son temps le chef-d'œuvre d'un genre nouveau. Il était bien naturel de l'admirer & de l'adopter; mais peut-être la supériorité même du genre devait-elle être une raison pour en détourner les imitateurs. Cette Piéce unique échappée au génie de *Moliere*, ne devait pas du moins, chez ses successeurs plus faibles, devenir un motif d'exclusion pour d'autres genres auxquels ce grand homme est revenu lui-même. De ce qu'*Athalie* était un chef-d'œuvre où *Racine*, pour la première fois, avait intéressé sans amour, on aurait tort de conclure *, qu'il avait reconnu que cette passion dérogeait à la majesté du Théâtre; & que s'il eût continué d'écrire des tragédies, il ne les

* Il parait que M. de V..... l'a pensé. Liſez le Diſcours qui précéde ſa Tragédie d'*Oreſte*. Il ſemble bien ſingulier que ce grand homme ait voulu bannir du Théâtre une paſſion que lui-même a ſi parfaitement rendue.

eût point avilies par un ſentiment qui lui fournit ailleurs tant de beautés. *Athalie* ne fera jamais oublier ni *Roxane*, ni *Hermione*, ni *Monime*; & le *Miſantrope*, ne peut faire de tort même aux Piéces de *Moliere*, que l'on regarde comme du ſecond genre. C'eſt affaiblir l'art, que de vouloir en borner l'étendue.

C'eſt donc, MADAME, à cette affectation d'annoblir le genre, que j'attribuerais ſans balancer une partie de ſes pertes. Ce prétendu ton de la *bonne compagnie*, ſi ſouvent cité par des Auteurs qui ne la connaiſſent pas, ce ton que l'on a voulu mettre juſques dans des Livres de Géométrie, me parait un des coups le plus mortel que l'on ait pû porter à la Comédie. De-là ces Pièces ſans nombre où l'on voit, au lieu d'*Henriettes* & d'*Angéliques*, tant de Marquiſes & de Comteſſes ſi ridiculement traveſties, des Petits-Maîtres ſi gauches, des ſcénes ſi *grivoiſes*; enfin tant de Drames épiſodiques, où pourvû que l'on ait parlé de *Vapeurs*, de *Cabriolets*, ou de pareilles misères, on croit avoir peint les mœurs du temps. De-là tant de

portraits qui reſſemblent mal à des originaux que l'on n'a point aſſez vûs, & qui ne contentent ni les gens du monde qui s'y trouvent défigurés, ni le gros des ſpectateurs pour qui ces traits ſont abſolument étrangers.

Quand j'ai déſigné tout à l'heure avec quelque mépris ces Pièces épiſodiques, aujourd'hui ſi fréquentes, je n'ai pas voulu réprouver un genre que *Moliere* a jugé digne d'occuper le Théâtre. Cette raiſon là ſeule aurait dû engager les Auteurs d'un Livre * qui doit être, pour la Poſtérité, le dépôt des Arts, à ne pas l'omettre dans l'article *Comédie*. Quoique ce ſoit aſſurément le dernier genre, parce qu'il eſt le plus facile, ce n'eſt pas cependant un léger mérite que de tracer une image fidèle d'une des parties de la vie civile, en copiant le langage & le caractère de nos converſations. *Ce n'eſt pas une entrepriſe aiſée*, comme l'a dit un Auteur célèbre en parlant de la Comédie des *Fâcheux*, *de ſoutenir l'attention du ſpectateur, par la variété des caractères, par la vérité des portraits, & par l'élégance conti-*

* Le Dictionnaire de l'Enciclopédie.

nue du ſtile. J'ai voulu parler ſeulement des Pièces où l'on ne trouve aucune de ces différentes parties.

Une des ſuites la plus facheuſe, MADAME, de cet abus que je viens d'obſerver, de cette manie d'annoblir le genre, c'eſt d'avoir fait donner le nom de *Farce* à de véritables & de bonnes Comédies. Je ſais que les Pièces de caractère telles que le *Tartuffe* & l'*Avare*, ſont certainement du genre le plus difficile & le plus parfait. Les Pièces d'intrigue, telles que le *Légataire*, doivent tenir le ſecond rang; mais avant la farce, qui n'eſt qu'une imitation de la nature avilie, je placerais encore ces groteſques * agréables que *Moliere* s'eſt quelquefois permis, & où l'on trouve toujours cette vérité qui fait le charme de ſes ouvrages. Je dirais avec le célébre *Rouſſeau*:

Que *Raphaël* peignit ſans déroger,
Plus d'une fois mains groteſque leger.
Ce n'eſt point là flétrir ſes premiers rôles;
C'eſt de l'eſprit embraſſer les deux Pôles:
Par deux chemins c'eſt tendre au même but,
Et s'illuſtrer par un double attribut.

* Le *Médecin malgré lui*, &c.

Puiſque vous m'avez permis, MADAME, de vous ſoumettre mes idées ſur la révolution qui s'eſt faite dans nos ſpectacles, j'ajouterai encore quelques réflexions ſur les entraves qu'on a données à notre ſcène, ſous prétexte de l'épurer. Cette rigoureuſe décence, qui ſans doute fait honneur à celle du ſiècle, mais qu'on a peut-être portée un peu trop loin, nous a fait perdre encore une des plus abondantes ſources du vrai comique. La plûpart de ces ingénuités ſi plaiſantes d'*Agnès*, dans l'*Ecole des Femmes*, ne paſſeraient pas aujourd'hui. Cent traits pareils de *Moliere* choqueraient des oreilles devenues délicates. Encore un coup cela fait l'éloge du ſiècle ; il parait cependant bien étrange qu'un ſpectacle *forain* qui n'a guères que la licence pour objet, ne ſoit pas un des moins courus ; mais ce monde n'eſt qu'un tiſſu de contradictions.

La licence des perſonnalités encore tolérée du temps de *Moliere*, pouvait auſſi, renfermée dans de juſtes bornes, être regardée comme l'une des principales ſources du bon comique. A peine y a-t'il une ſeule Pièce de ce grand homme où l'on ne

trouve des traits qui portent ſur des anecdotes connues. On ne parvient guères à faire des portraits auſſi reſſemblans que les ſiens, ſans avoir eu ſes modèles. C'eſt ſans doute pour n'avoir peint que d'après nature, qu'on y trouve tant de force & de vérité. C'eſt auſſi par cette méthode que *La Bruyére* doit paſſer, après lui, pour l'Ecrivain qui a le mieux connu les hommes. Envain l'eſprit raſſemblera traits ſur traits, ſi l'on n'a pas vêcu dans le monde en *ſpectateur*, on ne peindra que des êtres de raiſon, des tableaux froids & inanimés: car, ſuivant la remarque d'un célèbre critique *, *les traits les plus groſſiers de la nature, quels qu'ils ſoient, plaiſent davantage que les traits les plus délicats qui ſont hors du naturel.* Qu'on ne m'accuſe pas cependant, MADAME, d'autoriſer une liberté dangereuſe. Quoiqu'il y ait eu peu de bonnes Comédies depuis *Moliere*, dont on ne pourrait indiquer les originaux, la crainte de l'abus doit faire apporter une attention ſcrupuleuſe à diſtinguer les perſonnalités qui peuvent être admiſes, de celles qui

* Le P. *Rapin.*

doivent être rejettées. Cette attention de réprimer la malignité peut tourner même au profit de nos plaiſirs. Elle oblige les Auteurs à ne pas copier trop ſervilement leurs modèles, à déguiſer les caractères qu'ils ſe propoſent de peindre ; à les rendre plus généraux en raſſemblant ſur un ſeul perſonnage un plus grand nombre de traits. L'impoſſibilité de les attribuer tous à une même perſonne diviſe alors les applications : un caractère ainſi chargé devient néceſſairement plus abondant, plus comique & plus théâtral.

Je dois compter auſſi, MADAME, parmi les cauſes de nos pertes, l'abandon preſque général, dans nos Comédies modernes, de la partie du Dialogue. Ce tiſſu de perpétuelles épigrammes, dont pétillent la plûpart de nos Pièces, n'eſt pas moins déplacé dans une Comédie qui doit imiter, ſur tout, le ton naturel des converſations, que cette foule de maximes & d'antithèſes dont on écraſe aujourd'hui nos tragédies, & qui ont preſque anéanti chez nous l'art de la déclamation. Combien nos entretiens ne ſeraient-ils pas ridicules, inſou-

tenables, ſi l'on y admettait ce choc bizarre de l'eſprit, & ce refrain de chûtes épigrammatiques ſi fort en vogue à préſent ſur nos théâtres ? On ne peut trop le répéter, le Dialogue eſt le ſeul, le vrai coloris de la Comédie. C'eſt à ce mérite qu'il faut attribuer une partie du naturel & des graces de *Molière*; & c'eſt par-là que *Térence* peut le balancer.

Peut-être trouverait-on une derniére cauſe de décadence dans ce ſpectacle étranger *, introduit parmi nous, comme ſi le plus riche théâtre de l'Europe, celui de la Nation, ne ſuffiſait pas à nos plaiſirs. Un grand nombre de repréſentations preſque aſſuré à ce ſpectacle, par les embéliſſemens acceſſoires & frivoles dont les Acteurs ont ſoin d'étayer leurs Pièces nouvelles, eſt un appas pour de jeunes Auteurs qui confondent l'apparence d'un ſuccès avec le ſuccès même. L'indulgence du Public pour ce théâtre, où depuis longtemps il eſt en poſſeſſion de ne trouver que des décorations, des Ballets & du zèle, ſéduit quelques gens de Lettres qui pour-

* Le Théâtre Italien.

raient, en ſe donnant plus de peine, employer beaucoup mieux leurs talens. D'autres qui ne mériteraient pas même d'occuper le Peuple ſur un théâtre élevé dans une place publique, profitent de cette indulgence, & comme en tout genre les eſprits médiocres ſont le grand nombre, *Paris* eſt inondé tous les ans d'une foule de leurs Pièces, qui ont été cependant repréſentées dix ou douze fois. On ne regrette d'entre ces gens de Lettres que ceux à qui l'on reconnait le germe du véritable eſprit. On eſt indigné contre les autres, mais on eſt bien loin de leur diſputer une réputation idéale qui les contente : ce n'eſt pas qu'à ce ſpectacle étranger nos meilleurs Auteurs * n'ayent quelquefois haſardé de très-bonnes Pièces ; mais on déplore & la facilité qu'ils ont eue de les expoſer, & la manière dont ces bons ouvrages ſont joués. Ce ne ſont pas même ces Comédies que l'on y repréſente ; ce ſont quelques Vaudevilles, quelques Parodies que ſouvent on y joue ſix mois de ſuite. Le

* M. M. de *Boiſſy*, de *Saintfoix*, de *Marivaux*, &c.

Miſantrope

Miſantrope & le *Tartuffe* ne ſe ſont jamais ſoutenus ſi long-temps ſur nos théâtres.

On pourra me reprocher, MADAME, d'avoir mis à la tête du faible eſſai que j'ai l'honneur de vous préſenter, des réfléxions ſur un Art où je ſuis encore ſi étranger; mais du moins l'ai-je étudié autant que je l'ai pû; & ſi quelques-unes de mes remarques ſont juſtes, pourquoi me condamnerait-on de les avoir écrites? Tout le monde a des yeux pour voir les abus; la gloire de les détruire eſt réſervée à des mains plus habiles. J'ai cru pouvoir eſſayer d'en faire naître l'idée. Quelques années auparavant, un homme * de beaucoup d'eſprit l'avait haſardé avec un ſuccès qui devait l'encourager à continuer. Ma tentative a paru donner quelque eſpérance que le Public reverrait, avec plaiſir un genre que votre bon goût vous a fait regretter plus d'une fois. Mais qu'il y a loin d'une bonne Comédie à une petite Pièce preſque ſans nœud & ſans intrigue, dont le dénoûment eſt prévû dès les premières ſcénes,

* M. *Bret* par une Comédie intitulée, *la Double extravagance.*

où j'ai peint d'après une Comédie Anglaiſe fort irréguliére, (comme le ſont toutes les Pièces d'une Nation d'ailleurs ſi riche) des caractéres preſque étrangers à nos mœurs ; enfin, qui n'a tout au plus pour elle, qu'un ſtyle aſſez pur, un dialogue aſſez naturel, & une expreſſion où il entre peut-être du vrai comique ! C'eſt cependant, à ce faible mérite que je ſuis redevable de l'honneur de votre ſuffrage. Les plus légéres diſpoſitions trouvent en vous une bonté toujours prête à les encourager. C'eſt ainſi qu'agiſſent les grandes ames ; c'eſt par elles que s'entretient l'émulation. Que ne puis-je me flatter de juſtifier un jour vos bontés par de vrais talens ! Je n'ai jamais ſenti plus vivement le chagrin de ma médiocrité, qu'en me rappellant l'obligation où je ſuis de vous prouver ma reconnaiſſance.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

PALISSOT DE MONTENOY.

LES
TUTEURS,
COMEDIE

ACTEURS.

ORGON,	Tuteurs de Julie.	*M. de la Thorillière.*
BAVARDIN,		*M. Dangeville.*
GERONTE,		*M. Armand.*
JULIE,		*Mlle. Hus.*
DAMIS,		*M. de Bellecour.*
MARTON,		*Mlle. Dangeville.*
CRISPIN,		*M. Préville.*

La Scène eſt à Paris.

LES TUTEURS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, MARTON.

MARTON.

VOUS ſoupirez, Madame ?

JULIE.

Ah Marton !

MARTON.

Je devine,
Vous aimez.

JULIE.

Que dis-tu ?

MARTON.

Plus je vous examine,
Plus j'ai lieu de penser que l'Amour...

JULIE.

Oui Marton,
Mon cœur est à Damis.

MARTON.

Votre cœur a raison,
Comment, Damis, Madame ? aimable, jeune, riche,
Vous vouliez le cacher ! Un pareil goût s'affiche.

JULIE.

Je l'aime ; mais je crains, Marton, qu'un si beau feu,
De mes cruels Tuteurs n'obtienne pas l'aveu.

MARTON.

La crainte par malheur n'est que trop bien fondée;
Et même plus j'y rêve... aussi par quelle idée
Feu Monsieur votre Pere, à qui Dieu fasse paix,
S'avisa-t'il, Madame, au jour de son décès,
De vous assujettir aux volontés bisarres
De trois originaux dans leur espèce rares :
Tous trois divers d'humeur, de goût, de sentiments,

Et qui n'ont en commun qu'un défaut de bon ſens?
Dites-moi, s'il vous plaît, par quel autre caprice,
Voulant apparemment que ſa race finiſſe,
Il vous défend d'aimer, & d'oſer faire un choix,
Qu'autant qu'il pourrait être approuvé de tous trois;
Mais c'eſt préciſément le moyen infaillible
De vous rendre à jamais tout himen impoſſible.
Trois Argus diviſés du matin juſqu'au ſoir,
L'un fait, l'autre défait, l'un veut blanc, l'autre noir;
Les accorder entre eux, ce ſerait un prodige.
Ce maudit Teſtament m'inquiéte, & m'afflige.

JULIE.

Quel ſupplice, Marton! mais ne pourrais-tu pas
M'aider par ton eſprit à ſortir d'embarras,
Inventer.... Tu m'entends.... là.... quelque ſtratagême?

MARTON.

Non, j'y perdrais mes ſoins.

JULIE.

Ma douleur eſt extrême.
Ah! ma chere Marton.

MARTON.

Madame, y penſez-vous,
Je pourrais eſſaier de guérir un jaloux,
De corriger un fat, de fixer un volage,
De polir un Sçavant, de rendre un Abbé ſage,

De bannir loin d'un cœur un Etourdi qui plaît,
De rendre un Petit-Maître, amoureux & discret,
De trouver deux Epoux brûlants des mêmes flammes,
De contraindre un moment l'amour propre des femmes,
Plûtôt que d'accorder les esprits & les cœurs
De ceux que le Défunt vous donna pour Tuteurs.

JULIE.

Ils ont pour eux l'aveu de toute ma famille.

MARTON.

Oh ! vous courez danger de rester long-tems fille.
Monsieur vous reservait ce trait pour le dernier ;
C'était peu jour & nuit de l'entendre crier,
Pester, jurer, gronder, dans ses accès farouches,
Contrôler nos rubans, nos pompons & nos mouches ;
Industrieux dans l'art d'épargner un écu,
Nous contredire en tout, tandis qu'il a vécu ;
Il fallait que sa fin répondit à sa vie,
Que Monsieur jusqu'au bout contentât sa manie,
Que par un ridicule il achevât son sort,
Nous désolât vivant, & nous désolât mort.

JULIE.

Si tu me promettais de seconder ma flame....

MARTON.

Oh ! Je vous le promets, & de toute mon ame ;

Mais quand (je vous l'accorde) un ſtratagême heureux
Nous mettrait en état d'en gagner juſqu'à deux,
Le troiſiéme toujours maître de ſon ſuffrage,
Par caprice & par goût détruirait notre ouvrage.

JULIE.

Je ne ſçai... mais enfin j'eſpére un ſort plus doux,
Je vois tous les écueils, mais l'amour eſt pour nous.

MARTON.

Oui, Madame, l'amour ſe plaît dans les obſtacles:
Si l'on en fit un Dieu, c'eſt qu'il fait des miracles ;
Il brave les Tuteurs, les maris & le ſort ;
Le danger le réveille, & le calme l'endort.

JULIE.

Que je t'aime, Marton ! tu me rends l'eſpérance.

MARTON.

Monſieur Damis, ſans doute eſt dans la confidence ?

JULIE.

Il ſçait notre embarras.

MARTON.

Et de chaque Tuteur,
Il connait les travers, le caprice, l'humeur ?

JULIE.

Pas encore.

MARTON.

Il le faut, & je commence à croire
Qu'il pourrait..oui..fort bien..en sortir à sa gloire.
Damis a de l'esprit ?..

JULIE.

Ah ! s'il en a, Marton !

MARTON.

Oui, puisque vous l'aimez il doit en avoir.

JULIE.

Non ;
L'Amour en sa faveur ne m'a point prévenue,
Et je n'ai pas été séduite par la vûe.
Ah ! si tu l'entendais, Marton, quel sentiment !
Que son ardeur pour moi s'exprime éloquemment !

MARTON.

Oui... Il... de ce ton vrai qu'inspire la nature ?

JULIE.

Son caractère encore ajoute à sa figure ;
C'est par-là que surtout il a sçu m'enflamer,
Le cœur seul, quand on pense, a droit de nous charmer.

MARTON.

Je conçois tout cela, mais le voici.

SCENE II.

JULIE, DAMIS, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.

MADAME,
Diſſipez d'un regard le trouble de mon ame ;
Envain j'ai reſléchi, j'ai formé cent projets,
Je ne puis ſur aucun m'aſſurer du ſuccès ;
Je ne vois pour nos feux qu'un avenir funeſte.

CRISPIN.

Un affreux déſeſpoir eſt tout ce qui nous reſte.
Son chagrin... me chagrine, & j'ai le cœur ſi bon
Que ſi je ne comptais ſur l'eſprit de Marton,
Cet eſprit ſi fertile en intrigues ſecrettes,
Cet eſprit qui la rend la perle des Soubrettes ;
J'irais, je crois me pendre ..... au riſque d'en mourir.

DAMIS.

Oui, ma chere Marton, ſi tu veux nous ſervir,
Tu peux tout eſpérer de ma réconnaiſſance.

CRISPIN.

Tien, regarde, Criſpin ſera ta récompenſe :

MARTON.

Le beau préſent !

JULIE.

Marton, je n'eſpére qu'en toi.

MARTON, *les contrefaiſant.*

Marton, chére Marton... l'on a beſoin de moi.
Ma foi, que les Amants ſont une ſotte eſpéce !
Mais à quoi vous ſert donc ce grand fonds de tendreſſe,
Si, contens de gémir & de vanter vos feux,
Vous n'avez le ſecret de devenir heureux ;
Si le moindre embarras qui vous parait à craindre,
Ne vous laiſſe d'eſprit que celui de vous plaindre?
Vous me diſiez ſi bien, *j'eſpére un ſort plus doux;*
Je vois tous les écueils, mais l'Amour eſt pour nous.
Et qu'il vous ſerve donc, qu'il agiſſe ; j'enrage,
Lorſque j'entends tenir ce doucereux langage,
Ce Dieu ſi reclamé quand on le prend au mot,
A beſoin de Marton, & l'Amour n'eſt qu'un ſot.

DAMIS.

Elle a raiſon, l'Amour eſt un fort mauvais guide ;
Plus le mien eſt ardent, plus il me rend timide.
Un ſentiment moins vif permet de refléchir,
Nous laiſſe le ſang froid qu'il nous faut pour agir.
Plus un objet nous plaît, plus il nous intéreſſe,
Souvent pour l'acquérir moins nous montons d'adreſſe.
Un cœur indifférent prend bien mieux ſon parti ;

Peut-être en pareil cas ſervirais-je un ami ;
Mais qu'on peut rarement ſe conſeiller ſoi-même!
Plus j'aime, plus je crains de perdre ce que j'aime.
Cette image m'accable, & quand je veux ſonger
A former des projets pour ſortir de danger,
Malgré moi, cette crainte eſt tout ce qui m'occupe.

MARTON.

Mais avec tout cela vous en ſeriez la dupe.
Ce que vous avez dit, au fonds, eſt très-bien dit ;
Mais ſi j'aimais, je ſens que j'aurais plus d'eſprit,
J'aurais pour l'intérêt, de Madame & le vôtre,
Gagné les trois Tuteurs.

CRISPIN.

Oui.

MARTON.

Mais l'un après l'autre.
L'un, grand admirateur de toute antiquité,
Croit que depuis mille ans le monde a radotté,
Cent manuſcrits rongés ſont ſa bibliothéque ;
Souvent même, par goût, il s'habille à la Grecque.
Il n'admet au logis que de vieux médaillons,
Des urnes, des trépieds, ou tels autres chiffons ;
Encor dans la maiſon n'ont-ils pas leur entrée,
Que leur antiquité ne ſoit bien avérée ;
Mais comme il n'eſt doué que d'un diſcernement
Très-mince, à ce qu'on dit, on le trompe aiſément.

Auſſi ſur tout cela, Dieu ſçait comme on l'attrape!
Il croit avoir chez lui la barbe d'Eſculape,
Et je le vis hier payer, au poids de l'or,
Le marteau d'un Cyclope, & la pique d'Hector.
Quand Madame chez lui veut être bien reçue,
Il faut que dans la peur de lui choquer la vûe,
Elle aille en arrivant dans un vaſte ſallon
Tapiſſé des portraits d'Ajax, d'Agamemnon,
Et de tous ces débris qu'avec ſoin il conſerve,
Avant de lui parler, s'habiller en Minerve.

DAMIS.

Voilà, je l'avouerai, le fou le plus complet...

MARTON.

Oh! Monſieur, demandez, je l'ai peint tel qu'il eſt.
L'autre eſt un autre fou que la mode gouverne.
Rien ne lui parait beau qu'autant qu'il eſt moderne;
Nouvelliſte d'ailleurs par état & par goût;
Il faut flatter ſon choix, & l'admirer en tout;
Appuier fortement ſes moindres conjectures,
Louer ſa politique, être de ſes gageures;
Ne l'aborder jamais qu'une lettre à la main,
En datte d'Edimbourg, de Rome ou de Pekin.
La gazette ſurtout l'enchante par le ſtyle.
C'eſt-là qu'il a puiſé ſa politique habile.
Il a pour la gazette un reſpect ſcrupuleux,
Par jour il la médite au moins une heure ou deux,
Pour elle ſon eſtime eſt enfin ſi complette,
Que lorſqu'il eſt à table on lui lit la gazette.

CRISPIN.

Cet homme assurement n'a pas tout-à-fait tort,
La gazette est très-belle, & je l'estime fort.

MARTON.

De plus, certain fripon, docteur en fourberie,
Assez gueux, m'a-t'on dit, mais riche en industrie,
Dans l'esprit du bon homme a fait de tels progrès,
Que sans l'avoir encore observé de trop près,
Je ne risquerais rien à gager, que dans l'ame,
Il en veut sourdement à la main de Madame...

JULIE.

Et d'où sçais-tu cela?

MARTON.

Du Valet du Vieillard
Qui m'a tout dit; d'ailleurs par un heureux hazard
Il connait l'intriguant, il sçait à fonds sa vie,
Et s'il est amoureux, c'est du bien de Julie.

DAMIS.

Et quel est-il, Marton?

MARTON.

De ces avanturiers
Qui se font appeller Marquis ou Chevaliers;
Proneurs d'un mauvais son dont ils font les apôtres,

Fripons autoriſés pour découvrir les autres,
Fiers avec leurs égaux, & valets près des grands,
En impoſant aux ſots par des airs importants;
Envieux par état, contents pourvû qu'ils choquent,
Beaux eſprits s'il leur plaît, il n'eſt rien qu'ils n'eſcroquent;
Orateurs des Caffés, où ſe forma leur goût,
Qui partout rejettés, reparaiſſent par tout,
Intrépides d'ailleurs à déchirer les femmes,
Et laiſſant à leur dos payer leurs épigrammes.

DAMIS.

Et comment ce Valet, dont il eſt ſi connu,
Ne le démaſque pas?

MARTON.

Son Maître eſt prévenu,
Et quand il l'eſt, Monſieur, il l'eſt bien.

DAMIS.

Quelle adreſſe
A-t'il pû mettre en œuvre?

MARTON.

Il ment, il le careſſe,
Le flatte à tout propos, le prévient.

DAMIS.

Je t'entens.
Un tel homme ne peut en impoſer long-tems.
Mais le dernier Tuteur?...

MARTON.

Encor plus ridicule ;
Auſſi ſôt dans ſon genre, & tout auſſi crédule.
Un Vieillard ſingulier qui s'occupe aujourd'hui
A regretter les jours qu'il a paſſés chez lui ;
Qui plein des Voyageurs, ſa lecture ordinaire,
Dont il eſt fort avide, & qu'il ne comprend guére,
Ne parle avec reſpect que des peuples lointains,
Chinois, Cochinchinois, Japonnais, Affricains,
Voudrait avoir couru, les trois quarts de ſa vie,
D'Amérique en Europe, ou d'Affrique en Aſie ;
Qui croit un Voyageur un homme vraiment grand
Et qui porte, je penſe, envie au Juif errant :
D'ailleurs fort curieux des productions rares,
Que la nature étale en ces climats barbares ;
Ne louant que les mœurs de l'Inde ou du Japon,
Et grand admirateur du fameux *Robinſon.*

JULIE.

Hé bien de tout cela que prétends-tu conclure ?

MARTON.

Que Monſieur tour-à-tour doit prendre leur figure,
Copier leurs travers, leur goût, leurs ſentimens,
Et s'aſſurer par-là de leurs conſentemens.

DAMIS.

A merveille, Marton,

JULIE.

Marton que je t'embraſſe.

CRISPIN, *embraſſant auſſi Marton.*

Permettez-moi tous deux d'avoir la même audace.

DAMIS.

A tromper ces Vieillards, j'ai bien quelque remord,
Mais ma vie en dépend, l'Amour eſt le plus fort;
Adieu, belle Julie.

MARTON.

Allez, mais au plus vîte;
Car nos trois ſurveillans, vont rentrer dans leur gîte:
Il vous eſt important qu'aucun ne vous ait vû.

DAMIS.

Và, ne crains rien, Marton, je leur ſuis inconnu.

SCENE III.

JULIE, MARTON.

MARTON.

OUI ! Damis fort à peine, & vous êtes rêveuſe !
Voilà donc comme on eſt quand on eſt amoureuſe !
Mais c'eſt aimer cela comme l'on n'aime plus,
Ma foi vous irez loin après de tels débuts...
Mais je vois nos Tuteurs.

JULIE.

Ah ! fuions-les.

SCENE III.

LES TUTEURS, JULIE, MARTON.

BAVARDIN.

JULIE?

JULIE.

Que vous plaît-il, Monsieur?

BAVARDIN.

Le Célibat t'ennuie,
Cela doit être au moins, & nous venons exprès
Délibérer ici sur tes vrais intérêts.
A ton âge, un Epoux est un mal nécessaire,
Il faut t'en donner un; mais digne de te plaire,
Un homme essentiel. J'en connais un vraiment...

MARTON, *bas à Julie.*

Que vous avais-je dit? C'est ce bel intriguant.

BAVARDIN, *continuant.*

A vous parler sans fard, ses biens sont assez minces,
Mais c'est un homme instruit des interêts des Princes;

Un homme! qui, je crois, eſt de tous leurs ſecrets,
Qui ſçait quand nous aurons ou la guerre ou la paix,
Qui prédit nos traités, nos marches, nos meſures,
Et ne donne jamais que des nouvelles ſûres.
Un homme! qui pourrait au beſoin avec moi,
Compoſer par avance une hiſtoire du Roi:
Un homme! qui s'occupe à fouiller nos chroniques,
Et qui m'a démontré, par des faits autentiques,
Que depuis Pharamond, & deux ſiécles avant,
Quoiqu'on en ait écrit juſqu'aux jours d'à préſent,
Les Français n'ont jamais été battus?

MARTON.

La peſte,
Quel homme!

BAVARDIN.

Outre cela, c'eſt qu'il eſt ſi modeſte
Qu'il ne ſonge pas même avec tous ſes talens,
A paraitre à la Cour, à percer chez les Grands:
Rien ne l'occupe moins que ſa propre fortune;
Mais il a ce qu'il faut du moins pour en faire une,
Et ce ſerait toûjours un des meilleurs partis,
N'eût-il que le ſecret de faire des paris.
Qu'en dis-tu?

JULIE.

Vous m'allez trouver extravagante;
Mais je ne ſuis, Monſieur, que ſon humble ſervante,
Et je ne lui ſerai s'il ſe peut rien de plus.

BAVARDIN.

Comment ?

ORGON.

Elle a raiſon ; j'approuve ſon refus.
Le bel époux vraiment à donner à Julie,
Qu'un ridicule, aſſez dépourvû de génie,
Pour s'occuper toujours de ſemblables débats.

BAVARDIN.

Quoi donc ! les intérêts des plus grands Potentats,
Les guerres ! les combats ! les traités ! ...

ORGON.

Bagatelle,
Qui ne mérite pas de troubler la cervelle.
Parlez-moi de quelqu'un dont les vaſtes talens
Percent quand il leur plaît dans l'abîme des tems ;
Pour qui l'antiquité n'offre point de ténèbres ;
Qui connaît ſes débris, ſes monumens célèbres ;
Qui peut, à la faveur de ſes nobles travaux,
(*Avec enthouſiaſme.*)
Dérober à l'oubli le portrait d'un héros ;
Qui traite avec reſpect les Sçavans les plus bruſques,
Enrichit ſa maiſon de beaux vaſes Etruſques ;
Qui diſtingue au coup d'œil leur uſage & leur prix,
Déchiffre habilement les plus vieux manuſcrits ;
Qui poſsède un Trépied ! des Couteaux victimaires !
Des urnes...

BAVARDIN.

Le vieux fou qui vante ſes chimères.

ORGON.

Peſte de la Gazette & du ſot qui la lit.

BAVARDIN.

Peſte ſoit des Trépieds & du ſot qui les fit.

ORGON.

L'extravagant !

BAVARDIN.

Le fat ! . . . La fureur me tranſporte ;
Je n'y peux plus tenir. . . Il vaut mieux que je ſorte.
La Gazette, morbleu ! *il ſort.*

ORGON.

Les Trépieds ! le Cheval,
Le butor !

MARTON.

Le débat eſt très-original.

ORGON *à Julie.*

Va, ne l'écoute point, Julie ; il faut qu'un homme
Connaiſſe les beautés de la Grèce & de Rome,
Qu'il ſçache diſtinguer un *Galba* d'un *Othon* ;
Qu'on reſpire l'antique en toute ſa maiſon ;

Qu'il ait au moins chez lui quelque peu d'eau luſtrale,
Quelque petit morceau de lampe ſépulchrale.
Conviens qu'un tel mari ſerait plus de ton goût,
Que tu l'adorerais.

JULIE.

Moi, Monſieur? Point du tout.

GERONTE.

Elle a ma foi raiſon, non pas que je n'eſtime
Autant, ou plus que vous l'antiquité ſublime;
(*à part.*)
J'ai pour elle, (il faut bien applaudir le brutal)
Et pour ſes monumens un reſpect ſans égal;
Mais je crois qu'un Sçavant amuſe peu les femmes.
Je penſe que le Ciel a verſé dans leurs ames
Beaucoup d'affinité pour des plaiſirs plus doux,
Que ceux que peut donner la Science. Entre nous,
Penſez-vous qu'en effet dans les momens nocturnes,
Elles feraient grand cas des Trépieds & des Urnes?
Il faudrait à Julie un époux moins ſçavant;
Mais d'une humeur égale, attentif, amuſant,
Qui fit tout ſon bonheur de l'aimer, de lui plaire;
Un honnête-homme enfin, tel qu'on n'en trouve guére,
Sur tout dans ces climats. Je voudrais pour ſon bien
Pouvoir la marier à quelque brave Indien,
Quelque honnête Chinois, quelque petit Bramine.

Ah!

Ah ! c'eſt là, c'eſt chez eux que la vertu domine :
Mais du moins au défaut d'un auſſi bon parti,
Je veux, ma chére enfant, te donner pour mari
Un voyageur inſtruit des mœurs & des uſages
De ces peuples qu'à tort on a nommé ſauvages.
Quel agrément pour toi d'entendre ſes recits,
De voir les raretés de ces charmans Païs ?
(*Avec entouſiaſme.*)
Des Serpens ! des Oiſeaux ! des Poiſſons ! des reptiles !
Des Fleurs ! des Calumets ! de petits Crocodiles !
Des inſectes ! . . . Cela t'amuſerait du moins :
Conviens qu'un tel parti te plairait ?

JULIE.

Encor moins.

GERONTE *piqué.*

Point du tout, encor moins. . .

MARTON.

Elle tranche un peu vîte.

ORGON, *d'un ton ricanneur.*

Un petit Crocodile a pourtant ſon mérite.

GERONTE.

Une urne en a bien plus du moins aux yeux des foux.

ORGON.

Mon petit voyageur...

MARTON.

Meſſieurs, y penſez-vous ?
Allez-vous pour cela vous quereller encore ?
(*à Orgon.*)
Avez-vous oublié que c'eſt une Pécore ?
(*à Géronte.*)
Ce n'eſt qu'un animal, un imbécille, un ſot.
Meſſieurs, faut-il ainſi ſe brouiller pour un mot,
Ne ſuivre, n'écouter que ſon premier caprice ?
Je vois qu'au fond du cœur vous vous rendez juſtice.
(*à Orgon.*)
S'offenſa-t-on jamais des propos d'un Oiſon ?
(*à Géronte.*)
Il radotte.

ORGON.

Il eſt vrai.

GERONTE.

Cette fille a raiſon.

MARTON.

Pourquoi donc vous fâcher ? Et quant à ma maîtreſſe,
Dont il paraît auſſi que le refus vous bleſſe,

Peut-elle, malgré vous, se donner un mari ?
Il lui faut votre aveu pour choisir un parti.
(à Orgon.)
Un voyageur la choque à la mettre en colère.
(à Géronte.)
Elle prendrait la mort plutôt qu'un Antiquaire.
Ainsi vous avez tort de vous mettre en courroux,
Et c'est de votre choix qu'elle attend un époux.

GERONTE.

Oui sans doute, c'est moi qui dois disposer d'elle,
Autrement point d'époux.

ORGON.

Songez, Mademoiselle,
Qu'il faudra m'obéir, ou rester fille : Adieu.

MARTON.

Fort bien, Messieurs, fort bien; vous allez voir beau jeu.

SCENE V.

JULIE, MARTON.

JULIE.

LEs voilà donc partis : grace au Ciel je respire.
Vit-on jamais, Marton, un semblable délire ?

MARTON.

Il nous servira bien, si j'en crois mon projet.
Mais allons y rêver ; nous en verrons l'effet.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN, *portant une lanterne, & deux habits ridicules pour le traveſtiſſement de ſon maître, & le ſien.*

DAMIS, *tranſporté de joye, un conſentement à la main.*

NOus avons fait, Marton, d'excellentes affaires.

MARTON.

Oui ?

CRISPIN.

Ma foi, tes conſeils nous étaient néceſſaires ;

Nous en avons auſſi parbleu bien profité.
Je ſuis dans une joie...

DAMIS.

Ah ! je ſuis enchanté.
Va, tu peux de ma part aſſurer ta Maîtreſſe
Que tout me réuſſit au gré de ma tendreſſe :
Je ſuis déja muni d'un des conſentemens.

MARTON.

Mais vous avez fort bien employé votre tems.
Et quel eſt le Vieillard qui dans le ſtratagême....

DAMIS.

Le Nouvelliſte.

MARTON.

Quoi ! Bavardin ?

DAMIS.

Oui, lui-même.
A quatre pas d'ici, guidé par le hazard,
J'ai rencontré mon ſot qui revaît à l'écart,
Qui parlait, ſe taiſait, & reparlait encore,
Traitait quelqu'un de fat, d'inſenſé, de pécore.

(*contrefaiſant le ton de fauſſet du Vieillard.*)

» *Ignorant, diſait-il, le Mogol eſt en paix !*
» *Morbleu, j'irais plûtôt au Mogol à mes frais,*
» *Que de venir ainſi débiter des ſornettes ;*

» *Et d'oſer juſques-là démentir les gazettes.*
J'avais déviné l'homme à cet emportement.
Lui, toujours ſans me voir, ajoute au même inſtant :
» *Corbleu ! que j'avais fait une étrange folie*
» *De ſonger à ce fat pour l'Himen de Julie ?*
A ce dernier propos qui me donnait beau jeu,
Je m'écrie, » oui Criſpin, le Mogol eſt en feu.
A ce nom de Mogol qui frappe ſon oreille,
Le Vieillard étonné me regarde & s'éveille.
(*contrefaiſant toujours le Vieillard.*)
» *Vous ſavez donc, Monſieur*, dit-il, d'un ton plus doux,
» *Les troubles du Mogol ?* Comment ? En doutez-vous
Ai-je dit auſſi-tôt ? Puis tirant une Lettre
Que Criſpin au hazard venait de me remettre :
» Liſez, lui dis-je, elle eſt du grand Eunuque noir.
Le bonhomme ravi n'a plus voulu rien voir.
Enfin pour t'abréger, juge quel imbécille !
Il m'embraſſe Marton, il m'offre ſa Pupille :
Moi je le prends au mot, & ſuis débarraſſé
De ce maudit Rival dont j'étais ménacé.

MARTON.

Continuez, Monſieur, payez d'effronterie,
Jouez bien votre rôle, & vous avez Julie.
Allons vîte, Criſpin, votre déguiſement.

CRISPIN.

J'ai tout aporté.

MARTON.

Bon, car voici le moment,
Où quand notre Antiquaire a fini quelqu'emplette,
Il rentre à la maiſon.

CRISPIN, *donnant à ſon Maître un des deux habits.*

Voilà votre toilette.
Voici la mienne auſſi.

MARTON.

Cette lanterne-là
Eſt-elle auſſi du compte ?

CRISPIN.

Elle nous ſervira.

MARTON, *riant du déguiſement de Damis.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, le biſare équipage !

DAMIS.

Il s'accorde fort bien avec mon perſonnage.

MARTON, *continuant de rire.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha.

CRISPIN *ſe regardant.*

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

DAMIS.

Mais devant nos Tuteurs ne vas pas rire ainſi.

CRISPIN.

Oh ! je ſçais trop, Monſieur, qu'il ne faudra pas rire.

Hi, hi...

DAMIS.

Comment Bourreau.

CRISPIN.

Souffrez que je reſpire.
Hi, hi... Je ris, Monſieur, pour la derniere fois.

MARTON.

Qui vous reconnaîtrait ſous ces habits ! Je crois
Que ma Maîtreſſe même aurait peine à le faire ;
Mais je ſors, à ſa toux j'entends notre Antiquaire.

CRISPIN.

Va, le bonhomme en tient, inconteſtablement.

SCENE II.

DAMIS, ORGON, CRISPIN.

ORGON, *au fond du Théâtre.*

C'EST bien cher. Mais n'importe : un si beau monument
Ne peut trop s'acheter. Mais que vois-je ? Deux hommes
A ma porte.

CRISPIN.

Monsieur ne sait pas qui nous sommes.

ORGON.

Ni ne veux le savoir. Cet habit singulier
N'annonce rien de bon.

DAMIS.

Il est particulier,
Mais il en a, Monsieur, d'autant plus de mérite:
Et nous venons tous deux vous rendre une visite.

ORGON.

Une visite, à moi ?

CRISPIN.

Sans doute, à vous.

DAMIS.

On dit,
Et c'eſt faire en deux mots connaître votre eſprit,
Que vous avez, Monſieur, pour ce qu'on nomme antique
Une amitié qu'on peut appeller ſimpatique;
Que l'un de vos plaiſirs, & même le plus doux,
Eſt de vous occuper à raſſembler chez vous
Le peu d'antiquités que vous pouvez connaître.

ORGON.

Mais j'en connais beaucoup.

DAMIS.

Monſieur, cela peut-être;
Mais comme de tout tems je m'en occupe auſſi,
Et que juſqu'à préſent j'ai toujours réuſſi,
Je crois, ſans me vanter, en avoir quelques-unes
Qui pourraient vous manquer, & ne ſont pas communes.

ORGON.

Et Monſieur les vendrait aparament?

DAMIS.

Non pas.
J'en connais trop le prix & j'en fais trop de cas.
L'antiquité, Monſieur, fut ma premiére étude.

CRISPIN, *d'un ton ſuffiſant.*

Moi, ſans trop me flatter, j'en ai quelque habitude.

DAMIS.

Et comme en arrivant j'apprends que notre goût
Eſt le même à peu près, ou pour mieux dire en tout,
Je venais admirer ces monumens...

ORGON.

De grace,
Souffrez qu'auparavant, Monſieur, je vous embraſſe:
Quoique de vos tréſors je ſois un peu jaloux,
Je ſuis heureux de voir un homme tel que vous,
Et vous êtes vous-même un tréſor. A votre âge,
Aimer l'antiquité! c'eſt être vraiment ſage;
Mais dites-moi, Monſieur, d'où vous vient cet habit?
C'eſt ſans doute un antique!

CRISPIN.

On vous le garantit;
Mais d'une antiquité, Monſieur, ſi fort... antique,
Là... d'une antiquité... d'autant plus autentique..
Qu'on voit aſſurément que rien n'eſt moins nouveau.
Hébien, malgré cela, convenez qu'il eſt beau.

ORGON.

Ah ! s'il eſt beau !

CRISPIN.

D'ailleurs ; c'eſt qu'il eſt ſi commode ?
Vraiment il fut un tems qu'il était à la mode ;
Mais il faut remonter à deux mille ans au moins.

ORGON.

Deux mille ans !

CRISPIN.

Oui, Monſieur, j'en aurais des témoins.
En fait d'antiquité mon Maître eſt un bon juge,
Demandez....

DAMIS, *froidement.*

Cet habit vient du tems du Déluge.

ORGON.

Du Déluge !

CRISPIN.

Comptez, je vous l'avais bien dit.

ORGON.

Comment ! c'eſt un bonheur d'avoir un tel habit.
Du Déluge morbleu !

CRISPIN.

Les preuves ſont complettes,
Et Noé le portait le Dimanche & les Fêtes.

ORGON.

Du Déluge ! Monſieur, peut-on vous demander,
Comment, par quel ſecret il a pû ſe garder ?

CRISPIN.

Les étoffes d'alors valaient mieux que les nôtres.

DAMIS.

Sans doute ; & pour juger de ces tems-là par d'autres,
Ne voyons-nous pas bien que tout a dépéri ?
Tout ſemble n'exiſter aujourd'hui qu'à demi.
On voit que par dégrés le monde dégénére ;
Notre ſiècle extravague à me mettre en colere :
Tous nos petits Auteurs, ſi fiers de leurs ſuccès,
Sont pour les gens ſenſés de vrais colifichets.
Une métaphiſique où le jargon domine,
Souvent imperceptible, à force d'être fine,
Du clinquant, honoré du nom de bel eſprit :
Voilà ce qui décide en faveur d'un écrit.

ORGON.

Il eſt vrai.

DAMIS.

Croiriez-vous que nous venons d'Athéne ;
Sur un ſimple raport qu'autrefois Diogéne,
(Monſieur, vous connaiſſez ſans doute un ſi grand nom)
Ce Philoſophe Grec....

ORGON.

Si je le connais ? bon !
J'ai lû plus de cent fois tout ce qui le concerne.
Hé bien, que Diogéne ?...

DAMIS.

Y laissa sa lanterne,
Et qu'on pourrait encore la retrouver. Je pars,
Je m'embarque &, Monsieur, après mille hazards,
La voilà.

ORGON, *transporté.*

La voilà !

CRISPIN.

Lanterne respectable,
Que tu nous a couté ?

ORGON.

C'est un homme admirable.
(*à part.*)
Monsieur, si vous vouliez... il ne voudra jamais
Après tant de périls & les pas qu'il a faits.
(*haut.*)
Si dis-je, vous vouliez m'abandonner, me vendre
Ce trésor... je sens bien que j'ai tort d'y prétendre ;
Mais ce serait, Monsieur, me faire un grand cadeau ;
Jugez, Messieurs, j'allais acheter son tonneau ;

Je le trouvais trop cher, mais j'allais m'y resoudre.

DAMIS, *froidement.*

Quoi ! Monsieur...

ORGON, *désolé.*

Puissai-je être écrasé de la foudre ;
Malheureux que je suis ! je l'avais bien prévû.
Concevez-vous, Monsieur, quel plaisir j'aurais eu
De pouvoir réunir deux morceaux aussi rares ?

CRISPIN.

Vraiment, je le crois bien.

ORGON.

Si vous n'êtes barbares....

DAMIS, *feignant de se concerter avec Crispin.*

La lanterne, Crispin, perd un peu de son prix,
Si le tonneau nous manque.

CRISPIN.

Il est vrai.

DAMIS.

Des amis
M'avaient fait espérer de le trouver à Rome.

CRISPIN, *d'un ton d'érudition.*

C'eſt à Rome en effet que mourut ce grand homme.

DAMIS.

J'étais prêt à partir pour l'acheter. De-là,
Comme il ne me manquait juſtement que cela,
J'avais fait le projet de repaſſer en France,
D'y jouir en repos d'un cabinet immenſe,
Et de m'y marier.

CRISPIN.

Il faut faire une fin.

ORGON.

De vous y marier ?

DAMIS.

Oui, c'étoit mon deſſein.

ORGON.

Se marier ! Qu'entends-je ? Il me vient une idée
Heureuſe, & qui d'ailleurs me parait bien fondée.
(*à part.*)
Avec le peu de bien dont je jouis encor,
Je ne pourrais jamais acheter ce tréſor.
L'argent coute ſi cher ; le jetter, c'eſt folie !
Si j'oſais me flatter qu'il acceptât Julie !
(*haut.*)
Monſieur, je crois avoir votre fait.

DAMIS.

Hé ! comment ?

ORGON.

(*à part.*)

O Ciel ! fais qu'il se prête à cet arrangement !

haut.

J'ai sous mes loix, Monsieur, une jeune Pupille,
Aimable, belle, riche, & d'une humeur docile.

DAMIS, *d'un ton de dédain.*

Jeune, me dites-vous ?

ORGON.

Oui, Monsieur,

DAMIS.

Mais tant pis.

CRISPIN.

Oui, nous l'aimerions mieux avec des cheveux gris,
Cela serait plus beau, plus antique.

ORGON.

(*à part.*)

Ah ! je tremble,

(*haut.*)

Il a parbleu raison ; mais, Monsieur, il me semble
Que vous pourriez un peu sur cet article-là....

CRISPIN.

Sans doute, avec le tems ce défaut paſſera.
Je veux à ſoixante ans lui voir un port de Reine.

DAMIS.

Ah, ſi c'était encore une beauté Romaine !

ORGON.

Vous l'en aimeriez mieux ? hé bien, j'en ſuis ravi,
Elle en a tous les traits.

CRISPIN.

Oui-dà ?

ORGON.

Si ce parti
Pouvait vous convenir...

CRISPIN.

Vraiment, c'eſt quelque choſe.

DAMIS, *d'un ton d'irréſolution.*

Oui... mais l'Himen...

ORGON.

Je ſçais quand je vous la propoſe,
Que ſi vous l'acceptez, vous lui faites honneur,
Et je vous le demande à titre de faveur.
C'eſt faiblement, Monſieur, vous payer la lanterne ;
Ma Pupille eſt pour elle un prix bien ſubalterne ;

Mais, vous ne m'en cederez au fond que l'uſufruit,
Vous la retrouverez à ma mort.

CRISPIN.

C'eſt bien dit.

ORGON.

Et nous aurions, Monſieur, le plaiſir d'être enſemble.
Le goût, les ſentimens, l'humeur, tout nous raſſemble,
Et d'ailleurs l'amitié...

DAMIS, *lui donnant la lanterne.*

C'en eſt fait, j'y conſens :
L'amitié ſur mon cœur a des droits ſi puiſſans....

ORGON, *baiſant la lanterne.*

Le mien ne peut ſuffire aux tranſports de ma joye:
Beni ſoit à jamais le Ciel qui vous envoye ;
Mais ſi par un dédit... excuſez-moi, Monſieur,
Si je parais encor douter de mon bonheur,
Nous confirmions tous deux ce charmant Himenée.

DAMIS.

Soit, j'y conſens encor.

CRISPIN.

Voyez la deſtinée
Vous allez à préſent acheter le tonneau.

ORGON.

Je ne veux pas manquer ce précieux morceau :
(*à Damis.*)
Entrez Monsieur, entrez & nous allons conclure.

DAMIS *à Crispin.*

Attends-moi, je reviens après la signature.

SCENE III.

CRISPIN *seul.*

BON, déjà l'Antiquaire est pris dans nos filets;
Ma foi, vive Crispin pour les brillans projets !
Lanterne, que jadis alluma Diogene
Pour chercher vainement un Sage dans Athène,
Sage qu'il n'eût pas mieux découvert dans Paris,
Il le faut avouer, tu nous a bien servis.
Diogene avec toi n'en fut pas plus habile,
Et Crispin a trouvé l'art de te rendre utile.

SCENE IV.

DAMIS, CRISPIN.

(Pendant cette Scène ils quittent tous deux leurs déguiſemens.)

DAMIS.

LE dédit eſt ſigné, Criſpin, je ſuis ravi.
Allons, vîte, quittons ce déguiſement-ci.

CRISPIN.

Voici le dernier choc; encor une victoire,
La pupille eſt à nous.

DAMIS.

Du moins j'oſe le croire;
Il n'eſt pas naturel de perdre à ſi beau jeu.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, quelqu'un vient, éloignons-nous un peu.

(Ils ſe retirent au fond du Théâtre.)

SCENE V.

GERONTE, DAMIS, CRISPIN.

GERONTE *un Livre à la main.*

MAUDITS ſoient les fâcheux & leurs triſtes viſages ;
A peine dans une heure, ai-je encor lû deux pages.
Je prétends juſqu'au ſoir demeurer ſeul ici.
(*ouvrant ſon Livre.*) (*appercevant Criſpin qui lui fait des reverences.*)
J'en étais.... à Congo... Mais qui ſont ces gens-ci ?

CRISPIN.

De fameux Voyageurs, & comme on n'en voit guères,
Monſieur.

GERONTE.

Et vous venez ? . . .

DAMIS.

Pour vous parler d'affaires.
Une jeune beauté dont vous êtes tuteur,
Julie a pour jamais ſçu captiver mon cœur.

Vous savez à quel point, Monsieur, elle est aimable !
Je viens vous conjurer de m'être favorable.

GERONTE.

Le nom de voyageur a pour moi tant d'appas,
Que sur ce titre seul je n'hésiterais pas ;
Mais, dites-moi comment vous connaissez Julie ?

DAMIS.

Pour le dire en deux mots ... Je revenais d'Asie ;
Car autant que j'ai pû ... J'ai toujours voyagé.

GERONTE.

Voyagé ! quel bonheur ! vous êtes affligé
D'avoir fini si-tôt. ...

DAMIS.

Fini, moi ! Dieu m'en garde ;
Et n'était la saison, Monsieur, qui nous retarde,
Je serais déja loin. A mon gré c'est mourir
Que de rester chez soi. Quoi, vivre sans courir !
J'espere bien encor, si le vent nous seconde,
Avoir fait en deux ans trois fois le tour du monde,
Et retourner encore au Monomotapa.
Je mourrais aujourd'hui sans cette attente-là.

GERONTE.

Au Monomotapa ? Je ne me sens pas d'aise.
C'est donc un beau Pays ?

CRISPIN.

CRISPIN.

Il eſt, ne vous deplaiſe,
Plus beau que celui-ci.

GERONTE.

Va, j'en ſuis convaincu.

DAMIS.

S'il eſt beau ! mais ſans lui c'eſt que l'on n'a rien vû.
C'eſt là, Monſieur, c'eſt là qu'on trouve des génies ;
On y fait comme ici des Vers, des Comédies,
Des Chanſons, des Ballets. . . .

GERONTE.

Au Monomotapa ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, on y fait juſqu'à des Opéra.

GERONTE.

Des Opéra !

DAMIS.

Sans doute, & bien meilleurs qu'en France.
La Muſique ſur tout eſt charmante.

CRISPIN.

Et la Danſe !

GERONTE.

Et l'Orcheſtre ?

DAMIS.

L'Orcheſtre eſt admirable auſſi.
Les Spectacles d'ailleurs ſont plus décens qu'ici ;
On n'y voit ni rumeurs, ni reflux, ni cabales,
Les Danſeuſes ſur-tout ſont autant de Vestales.

GERONTE

Pouvez-vous maintenant aller à l'Opéra ?

DAMIS.

Moi ? Je n'y vais jamais.

GERONTE *à Criſpin qui bat des entrechats.*

Hé que fais-tu donc là ?

CRISPIN.

Je répétais un pas d'une Danſe Huronne.

GERONTE.

Comment ?

DAMIS.

C'eſt qu'il la danſe auſſi-bien que perſonne :
Il pourrait au beſoin en donner des leçons.

CRISPIN.

Ah, les honnêtes-gens que Meſſieurs les Hurons !

GERONTE *avec admiration.*

Sans doute. Leurs vertus ſont encor dans leur force,
Au lieu que parmi nous on n'en a que l'écorce.

DAMIS.

Voilà pourquoi le Ciel moins prodigue envers nous,
Leur a donné des biens dont nous ſerions jaloux ;
Des ſecrets ſurprenans, des raretés uniques.

CRISPIN.

Des remèdes certains... mais doux & pacifiques.
De ces remèdes... là..., qui guériſſent. Enfin,
On y meurt de ſon mal, jamais du Médecin.
Ce n'eſt pas comme ici ; nous ſommes les ſauvages.

GERONTE.

Ce garçon parle d'or.

CRISPIN.

J'ai vû certains breuvages
Opérer des effets que vous ne croiriez pas.

GERONTE.

Moi !

CRISPIN.

Vous ! J'ai rapporté de ces heureux climats
Un élixir divin. Ah ! quel plaiſir extrême
Si je pouvais, Monſieur, l'eſſayer ſur vous-même :
Près de cet élixir, l'eau de goudron n'eſt rien ;
Mais, malheureuſement, vous vous portez ſi bien !

GERONTE.

Mais pas ſi bien.

CRISPIN.

Tant mieux. Comptez ſur mon ſervice ;
Deux flacons de mon eau vous rendraient un novice,
Un jeune adoleſcent ; vous pourriez au beſoin
Vous faire un héritier... en m'en donnant le ſoin.
La Sultane d'Agra, quoique laide & caduque,
Dans le tems qu'au Serrail je lui ſervais... d'Eunuque,
Avec cet élixir aurait eu des enfans,
Et je l'aurais fait vivre encor plus de cent ans.

GERONTE.

Encor plus de cent ans !

CRISPIN.

Moins quelques mois peut-être.

Je ne ſuis cependant qu'un ſot près de mon maître;
Il ne doit qu'à lui ſeul cet excès de ſanté.
Voyez ce coloris.

GERONTE *tranſporté de joie.*

Ah je ſuis enchanté.

[*à part.*]
Quel homme ! & que le Ciel à propos me l'adreſſe !
Moi qui touche aux glaçons de la triſte vieilleſſe.
Je ſuis ſûr avec lui de l'immortalité.
[*haut.*]
Monſieur, votre entretien, ma curioſité
Nous ont juſqu'à préſent écartés de Julie :
Hé bien, vous diſiez donc qu'au retour de l'Aſie...

DAMIS.

L'amour guida mes pas, j'arrivai dans ces lieux ;
Pouvais-je me ſouſtraire au pouvoir de ſes yeux ?
Elle a cet enjoûment qui plaît en Italie ;
Ce port majeſtueux qui charme en Circaſſie ;
Ces traits fins, délicats, ce brillant coloris,
Cet œil vif, animé qu'on recherche à Paris ;
Cet air de liberté, l'ornement des Françaiſes ;
Cet éclat de blancheur naturel aux Anglaiſes ;
Un pié qui dans Pekin n'aurait pas de rival,
L'eſprit.... Oh ! pour l'eſprit je n'ai rien vû d'égal :
Enfin tout l'univers ſoupirerait pour elle ;
Il n'eſt pas de climat qui ne la trouvât belle.

GERONTE *enchanté.*

Ah ! que je vais l'aimer !

DAMIS.

Vous connaiſſez mes feux,
C'eſt de vous que dépend le ſuccès de mes vœux,
Tout mon eſpoir enfin.

GERONTE.

Vraiment, j'en ſuis fort aiſe,
Je me tiens honoré, Monſieur, qu'elle vous plaiſe,
Et vous méritez bien de captiver ſon cœur.
Si je pouvais moi ſeul faire votre bonheur,
Vous ſeriez dès ce ſoir le mari de Julie;
Mais malheureuſement elle eſt aſſujettie
A deux autres Tuteurs quinteux, extravagans,
Et je ne réponds pas de leurs conſentemens.

DAMIS *marquant un peu d'embarras.*

Mais vous pourriez toujours en m'aſſurant du votre...
Empêcher que leur choix ne tombat ſur un autre;
Ou... s'ils lui propoſaient de choiſir un époux,
Elle rejetterait ſon déſaveu ſur vous;
Ce prétexte du moins... lui ſerviraît d'excuſe.

GERONTE.

Oui,... vous avez raiſon.

DAMIS.

Cette innocente ruſe
Pourrait l'aider, je crois, à s'en débaraſſer.

CRISPIN.

Je ſuis de cet avis.

GERONTE.

Mais c'eſt fort bien penſer.

DAMIS.

N'êtes-vous pas ſon Maître auſſi-bien qu'eux?

GERONTE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ma foi, pour réuſſir il n'eſt pas d'autre route.

GERONTE.

Et d'ailleurs je me venge en les bravant.

CRISPIN.

Fort bien.

GERONTE.

L'avis de ces Meſſieurs ne fut jamais le mien,
Quel dépit ils auront !

CRISPIN.

Ils s'en pendront peut-être.

GERONTE.

Enfin j'ai mes raiſons pour obliger ton maître.

[*Il s'approche d'une table pour écrire le conſentement.*]

Voici préciſément ce qu'il faut. Ecrivons.

CRISPIN.

Il me ſemble déja que j'entends nos oiſons.

GERONTE *écrivant.*

[*à Criſpin qui ſe tient familièrement à ſes côtés.*]
Je veux qu'il mette au jour ſes différens voyages.

CRISPIN.

Je me charge, Monſieur, du detail des naufrages,
C'eſt mon genre.

GERONTE *achevant d'écrire.*

Comment ſe nomme-t-il ?

CRISPIN.

Damis.

GERONTE.

Bon ! j'ai connu ſon père, & nous étions amis.

[*à Damis.*]
Votre nom ſuffiſait pour fonder mon ſuffrage,
[*Il lui donne le conſentement.*]
Tenez, Monſieur, liſez.

DAMIS *après avoir lû.*

Cet écrit m'encourage.

GERONTE.

Nos Tuteurs vont gronder : Hé bien, tant pis pour eux.
C'eſt un plaiſir de plus de les choquer tous deux.
Mais attendez .... Fort bien ... Je réponds de la choſe ;
Malgré les préjugés, le mérite en impoſe :
Jamais ils ne pourront vous refuſer leur choix,
Et vous allez, Monſieur, nous réunir tous trois.
Que j'aurais de plaiſir à finir cette affaire
Dès ce ſoir !

CRISPIN *ironiquement.*

Mais vraiment, cela ſe pourra faire.

GERONTE.

Bon. Je vais les chercher, il ne faut qu'un moment.
Attendez-moi tous deux dans mon appartement :
Quand il en ſera temps je vous ferai paraître.

SCENE VI.

GERONTE *ſeul.*

JE rends grace au hazard qui me l'a fait connaître.
Que je vais avec lui.... quelqu'un vient.

SCENE VII.

GERONTE, JULIE, MARTON.

GERONTE.

MON enfant !
Je veux ſur ton bonheur te faire un compliment.

JULIE.

Hé quel bonheur, Monſieur ?

GERONTE.

Que tu ſeras contente !
Je te donne un Epoux, un homme qui m'enchante.

JULIE.

Un Epoux ?

GERONTE.

Oui, ma fille ; un fameux Voiageur,
Et qui te fera voir bien du pays.

MARTON.

Monſieur,
Comment le nomme-t'on, s'il vous plaît ?

GERONTE.

La future
Va l'apprendre à l'inſtant, car nous allons conclure.
C'eſt un homme accompli qui l'aime, & qui d'ailleurs

La charmera dabord, ainſi que nos Tuteurs.
Je vais... mais les voici.

JULIE.

Marton, que vais-je apprendre ?

SCÈNE VIII.

LES TUTEURS, JULIE, MARTON.

ORGON *à Bavardin.*

VOus pouvez l'aſſurer qu'il a tort d'y prétendre ;
Il ne l'obtiendra pas.

BAVARDIN *vivement.*

Je ſoutiendrai mon choix.

GERONTE *d'un ton de confiance.*

J'en ai fait un qui va nous accorder tous trois.

ORGON.

Vous ?

GERONTE.

Moi.

BAVARDIN.

Chanſons.

GERONTE.

Meſſieurs...

ORGON.

Pourquoi tant de redites ?

GERONTE.

Mais encore une fois...

ORGON *en colère.*

Le bien que vous m'en dites
Ne m'obligera pas à changer de projet ;
Je me ſuis engagé par écrit, qui plus eſt.

BAVARDIN.

Et moi par un dédit.

GERONTE.

J'ai fait la même choſe,
(*Vivement entre les trois Tuteurs.*)
Et ſi vous connaiſſiez celui que je propoſe...

ORGON.

Non, ce ſera le mien.

BAVARDIN.

Je n'en démordrai pas.

GÉRONTE.

Parbleu, ni moi non plus.

ORGON.

Nous verrons.

BAVARDIN.

Quel fracas !
La diſpute entre nous devient fort inutile.

GERONTE.

Vous n'auriez pû, morbleu, mieux choiſir entre mille ;
Du moins, vous l'allez voir... venez, venez, Monſieur.

SCENE DERNIERE.

DAMIS, CRISPIN, *& les Acteurs précédens.*

ORGON.

ME trompai-je ?

BAVARDIN.

Que vois-je ?

JULIE.

Ah ! Marton.

MARTON.

Quel bonheur !

BAVARDIN.

Mais, c'eſt mon nouvelliſte.

ORGON *avec emportement.*

Ah ! c'eſt mon Antiquaire.

[*Ils ſe diſputent mutuellement Damis.*]

GERONTE *avec confiance.*

Non, c'eſt mon Voyageur, Meſſieurs, ſans vous déplaire.

DAMIS.

Non, Meſſieurs. Puiſqu'il faut vous parler franchement,
Mon rôle eſt achevé, je ne ſuis qu'un Amant.
J'ai pour vous accorder eu recours à la ruſe ;
(montrant Julie.)
Mais j'étais amoureux, & voilà mon excuſe.

ORGON.

Ah, Ciel !

GERONTE.

Après ce tour à qui donc se fier ?

BAVARDIN.

M'avoir ainsi joué ! le trait est singulier.

(*Ils sortent en colère.*)

DAMIS *à Julie.*

Venez, que votre main comble mon espérance.

JULIE.

Ah ! vous êtes bien sûr de ma reconnaissance.

MARTON.

Je l'avais bien prédit, l'amour est le plus fort ;
Quand il conduit la barque, elle arrive à bon port.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comédie qui a pour titre, *Les Tuteurs* ; & je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 28 Novembre 1754.

CREBILLON.

L'USURIER
GENTILHOMME,
COMÉDIE,
PAR M.r LE GRAND;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 11 *Septembre* 1713.

A

MADAME

LA MARQUISE

DE CREQUI.

MADAME,

Lorſque l'on verra votre Nom à la tête de cette Comédie, on jugera aiſément que j'ai voulu par un contraſte faire ſortir davantage les ca-

racteres que j'y joue. En effet, MADAME, la gloire de votre Sang, les agrémens de votre Perſonne, les charmes de votre Eſprit, & cette magnificence qui accompagne toutes vos actions, ſont comme autant de flambeaux, qui, portés devant quelques-unes de nos nouvelles Dames, en éclairent le ridicule, & font voir avec plus d'éclat combien vainement on s'efforce d'imiter les manieres de la véritable Nobleſſe, lorſque l'on n'eſt ſoutenu que du mérite de la fortune.

Mais, MADAME, cette raiſon n'étoit pas ſuffiſante pour me pardonner à moi-même ma témérité; il a fallu pour m'enhardir à vous dédier cette bagatelle, me rappeller toutes les bontés que l'illuſtre Maiſon dont vous ſortez a toujours eu pour ma famille Boulonnoiſe, & chercher ma confiance dans les graces que Monſeigneur le Duc d'Aumont répand inceſſamment ſur moi.

Je ſais, MADAME, que je ne puis vous nommer une perſonne qui vous ſoit plus chere; & honoré de ſa protection, j'oſe me promettre la vôtre, & me dire avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
LE GRAND.

ACTEURS.

FONTAUBIN, Gentilhomme, pere d'Henriette.
HENRIETTE, fille de Fontaubin.
LICASTE, Amant d'Henriette.
M. MANANVILLE, Uſurier.
Mme. MANANVILLE, ſa femme.
LE BARON DE LA GRUAUDIERE, leur fils.
COLAS, frere de M. Mananville.
CRISPIN, Valet de Licaſte.
LISETTE, Suivante d'Henriette.
RAGOTIN, LA VERDURE, JASMIN, } Domeſtiques de M. Mananville.
MUSICIENS & DANSEURS.

La Scène eſt dans la Maiſon de M. Mananville, à Paris.

L'USURIER
GENTILHOMME,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LICASTE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

NON, Licaſte, je ne puis plus vous parler.

LICASTE.

Charmante Henriette !

HENRIETTE.

A quoi m'expoſez-vous, après tout ce que je vous ai fait dire ? Vous oſez paroître dans la maiſon de votre rival le jour qu'il m'épouſe, dans le tems qu'on s'apprête à ſigner le contrat? Vous me perdez, Licaſte.

LICASTE.

Ne craignez rien, Madame; un de ſes domeſtiques que j'ai mis dans mes intérêts m'a introduit ici; & Liſette, votre Femme-de-chambre, ne vous laiſſera pas ſurprendre. Je vous dirai donc...

HENRIETTE.

Je ſais tout ce que vous pouvez me dire, & les reproches que vous êtes en droit de me faire. Mais je me vois réduite à obéir à mon pere.

LICASTE.

Mais trahir mon amour pour épouſer le Baron de la Gruaudiere, le fils de Monſieur Mananville, le plus inhumain Agioteur de tout Paris?

HENRIETTE.

Quand vous me répéterez cela cent fois, je vous dirai toujours la même choſe; je vois mon pere ruiné par le jeu, & par les mauvaiſes affaires qu'il a faites depuis un tems avec les Uſuriers; il ne peut dégager ſes Terres & ſoutenir ſa nobleſſe que par ce mariage; vous n'avez point de bien; vous n'en attendez que du gain d'un Procès, qui, depuis deux ans, ſe doit juger tous les jours, & qui, ſelon les apparences n'eſt pas prêt de finir.

LICASTE.

Il eſt vrai que juſqu'ici mon bien n'a pas été fort conſidérable; mais, enfin, mon oncle eſt à bout, il ne peut plus long-tems retenir les deux cens mille francs dont la chicane l'a fait jouir juſqu'à préſent. C'eſt aujourd'hui que l'affaire ſe juge en dernier reſſort; & de moment en moment j'en attends des nouvelles.

HENRIETTE.

Ces nouvelles arriveront trop tard. En attendant que Madame Mananville ſoit viſible, mon pere eſt allé chez le Notaire, il ſera de retour dans un moment.

LICASTE.

Que je ſuis malheureux! Faut-il que, malgré mon bon droit, la lenteur de la Juſtice me ſoit auſſi préjudiciable que me le ſeroit la perte de mon Procès!

HENRIETTE.

Vous vous étiez chargé d'écrire à mon frere le Capitaine, votre meilleur ami, de hâter ſon retour pour s'oppoſer à ce mariage.

LICASTE.

Je l'ai fait; il arrive aujourd'hui ou demain au plus tard: ſa réponſe m'en aſſure.

HENRIETTE.

Il faut que Monſieur Mananville en ait eu avis, & qu'il craigne cette arrivée, car il preſſe furieuſement les choſes. Hier on me fit voir ſon Fils pour la premiere fois; aujourd'hui je viens rendre ma premiere viſite à Madame Mananville, & l'on prétend dans le moment même ſigner le contrat.

LICASTE.

Au nom de notre amour, belle Henriette, je vous conjure de trouver quelque prétexte à pouvoir différer juſqu'à l'arrivée de votre frere le Capitaine: d'ailleurs, j'ai mis Criſpin en campagne pour s'éclaircir à fond de la naiſſance de Monſieur Mananville, qu'on m'a aſſuré être des plus obſcures; il devoit ce matin... Mais, le voici.

SCENE II.

HENRIETTE, LICASTE, CRISPIN.

LICASTE.

HÉ bien, Criſpin?

CRISPIN.

Je viens du logis, où l'on m'a dit que vous étiez ici.

LICASTE.

Sais-tu quelque choſe de nouveau?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, & de très-important, même. Sur quelques avis, je m'étois, comme vous ſavez, tranſporté à Charonne; j'y ai fait quelque ſéjour, & je ſuis enfin parvenu à me faire inſtruire de l'hiſtoire véritable & remarquable de notre Uſurier. Or écoutez.

HENRIETTE.

Parlez bas, & ſongez que nous ſommes chez lui.

CRISPIN.

Il eſt de race payſanne, fils d'un Magiſter de village; il vint à Paris en mil ſix cent quatre-vingt-un, âgé de vingt ans. Il ſe mit d'abord dans le ſervice, ſous l'étendard d'un homme d'affaires.

LICASTE.

Paſſons.

CRISPIN.

En quatre-vingt trois il revint au village, où il épouſa, par eſpece d'amourette, la fille du gros Matthieu de Charonne : il en eut un fils nommé Claude, & ce Claude eſt aujourd'hui votre rival.

LICASTE.

J'entends.

CRISPIN.

Ce fils fut retiré de nourrice à l'âge de douze ans.

LICASTE.

A l'âge de douze ans !

CRISPIN.

Oui : il a tetté long-tems, ce garçon-là, c'eſt ce qui fait qu'il a l'eſprit vif ; il a été preſqu'autant à l'école, &...

LICASTE.

Laiſſe-là le mérite du fils, parle-nous de la fortune du pere.

CRISPIN.

De retour à Paris, après avoir ſervi pluſieurs Uſuriers, il a travaillé pour ſon compte, & a gagné plus de deux cens mille écus en trois ans à l'agiot : il a acheté depuis peu des Terres, & a érigé de ſon chef celle de la Gruaudiere en Baronnie, dont ſon fils Claude porte le nom.

HENRIETTE.

Si l'on peut prouver cela à mon pere, je doute que malgré le mauvais état de ſes affaires, il veuille paſſer outre.

CRISPIN.

Oh ! parbleu, j'ai pris mes meſures pour lui faire voir les choſes au doigt & à l'œil. A Chanonne, j'ai heureuſement trouvé un certain payſan, propre frere de notre Uſurier, à qui, depuis trois ans, il n'avoit point donné de ſes nouvelles. Après avoir bû maintes chopines avec lui, je l'ai averti qu'on marioit ſon neveu, & qu'il feroit plaiſir à ſa famille de venir à la nôce.

LICASTE.

Fort bien.

CRISPIN.

C'eſt un original qui ne contribuera pas peu à faire ouvrir les yeux à Monſieur Ronaubin.

HENRIETTE.

Sans doute, mon pere pourroit faire des réflexions là-deſſus.

CRISPIN.

Il en fera, & ſur-tout quand il verra & entendra Madame Mananville. Quelques efforts qu'elle faſſe pour contrefaire la femme de qualité, ſa fortune a été trop prompte, pour qu'elle ait eu le tems de ſe défaire de ſes manieres & de ſon langage.

LICASTE.

Je le crois.

CRISPIN.

Outre plus. Le Maître à chanter qui s'eſt chargé du divertiſſement qui doit ſervir de prélude à la ſignature du contrat, eſt des amis de Liſette & des miens ; c'eſt un homme auſſi dépourvu de bon ſens que rempli de muſique.

LICASTE.

Je ſais tout cela ; & tu m'as dit même qu'il t'avoit prié de chercher quelque Poëte pour lui faire des paroles.

CRISPIN.

Je les ai faites moi-même.

LICASTE.

Quels contes !

CRISPIN.

Non, Monſieur, c'eſt la vérité ; je les ai compoſées, & Liſette les a corrigées.

LICASTE.

Cela ſera pitoyable.

CRISPIN.

Qu'importe, elles auront tantôt leur effet. Mais voici Liſette.

SCENE III.

LICASTE, HENRIETTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

MADAME Mananville & le Baron de la Gruaudiere, ſon fils, ſont viſibles, & viennent de ce côté ; ſongez à vous.

HENRIETTE.

Sortez, Licaſte.

CRISPIN.

Non, Madame ; je ſais dans cette maiſon où le cacher, en attendant des nouvelles de notre Procès.

LICASTE.

Mais, Madame, que je ſaches, au moins, vos ſentimens avant de me ſéparer de vous ; & ſi...

HENRIETTE.

Je ferai mon poſſible pour gagner du tems. Mais ſi ceux que vous attendez tardent trop...

CRISPIN.

Le payſan, frere de Monſieur Mananville, marche ſur mes pas ; & pour votre frere le Capitaine, s'il ne vient pas aſſez tôt, je le ferai bien arriver, moi. Sans adieu, Liſette.

LISETTE.

Ah! Monſieur Criſpin, je ſuis votre ſervante,

SCENE IV.

HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE.

JE ne ſais où j'en ſuis ; & quelque réſolution que j'euſſe priſe d'obéir à mon pere, la ſeule vûe de Licaſte...

LISETTE.

Paix, voici Madame Mananville & votre futur.

SCENE V.

Mme. MANANVILLE, LE BARON DE LA GRUAUDIERE, HENRIETTE, LISETTE.

Mme. MANANVILLE.

LAQUAIS ; holà, laquais ; mes gens : où eſt donc toute cette canaille ?

HENRIETTE.

Comme c'eſt mon pere qui m'a conduite ici, Madame, je m'attendois qu'il me préſenteroit à vous, & je ne ſais pas bien quel compliment vous faire dans cette premiere entrevue.

Mme. MANANVILLE.

Ah ! Madame, c'eſt à moi à commencer ; & je vous dirai, Madame, que je ſerons tres-tous ravis de vous avoir dans notre alliance.

HENRIETTE, *bas à Liſette.*

Liſette.

Mme. MANANVILLE.

Vous avez du mérite par-deſſus les yeux, Madame, & il ſeroit à ſouhaiter pour nous que le nôtre égalit le vôtre, pour être au niveau les uns des autres.

LE BARON.

Pour moi, Madame, je ne vous dis rien aujourd'hui, car je vous vis hier ; & je n'ai pas

assez de mémoire pour apprendre tous les jours un nouveau compliment, à moins que vous ne vouliez que je recommence.

HENRIETTE.

Monsieur, il n'est pas nécessaire.

LISETTE.

Allez, allez, Monsieur le Baron, sans que vous parliez, on devine à votre physionomie ce que vous êtes capable de dire.

Mme. MANANVILLE.

Monsieur le Baron, mon fils, se souvient de mes instructions; je lui répete tous les jours qu'il vaut mieux se taire que de mal parler.

LE BARON.

Oh! si je ne dis mot, je n'en pense pas moins.

Mme. MANANVILLE.

Quoiqu'il n'y ait qu'un mois qu'il hante le beau monde, on le trouve déjà fort dégourdi.

LISETTE.

Tout-à-fait.

Mme. MANANVILLE.

En vous épousant, j'espérons que vous le mettrez à sa perfection.

LISETTE.

Oui, Madame le mettra à la mode.

HENRIETTE.

Monsieur est tout parfait, & il sort d'une bonne école.

Mme. MANANVILLE.

Ah ! Madame, cela vous plaît à dire. Il eſt vrai que moi & Monſieur Mananville, mon mari, je ſommes la politeſſe même. Croiriez-vous que je n'avons point eu de peine du tout à nous accoutumer à être de qualité ?

LISETTE.

Monſieur le Baron me paroît diſpoſé à s'accoutumer à tout.

Mme. MANANVILLE.

Ce ne ſera pas notre faute, s'il ne parvient pas : on lui a donné, depuis un mois qu'il eſt ſorti de ſixiéme, de toutes ſortes d'acabis de Maîtres ; d'Armes, de Muſique, de Danſe, d'Ecriture, de Cheval, d'Oſtographe & d'Ariſmétique ; & pour des livres, je lui en avons acheté de toutes les couleurs.

LE BARON.

Oh ! mes livres ſont très-beaux, car ils ſont tous neuf.

LISETTE.

Gardez-vous bien de les lire, de crainte de les gâter.

HENRIETTE.

Ah ! Liſette, je ne croyois pas qu'il fût ſi ſot.

LISETTE.

Ce n'eſt pas le mariage qui doit le faire ceſſer de l'être.

SCENE VI.

Mme. MANANVILLE, LE BARON, HENRIETTE, LISETTE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MADAME, voilà un payſan de Charonne, qui dit qu'il eſt le frere de Monſieur.

Mme. MANANVILLE.

Ah! tout eſt perdu. Le petit ſot! Je vous demande pardon, Madame, ſi je vous quittons un moment pour aller parler à un de nos Farmiers.

HENRIETTE.

C'eſt moi, Madame, qui vais vous laiſſer. (*A Liſette.*) Courons au-devant de mon pere, & tâchons de le prévenir ſur tout ceci.

LISETTE, *faiſant la révérence à Mme. Mananville, & la contrefaiſant.*

Madame, j'allons nous en aller; mais j'aurons l'honneur de revenir tout à cette heure.

SCENE VII.

Mme. MANANVILLE, LE BARON.

Mme. MANANVILLE.

QUEL contretems ! je ſuis dans une colere... Seroit-ce en effet...

LE BARON.

Oui, c'eſt lui ; c'eſt mon oncle Colas.

SCENE VIII.

Mme. MANANVILLE, LE BARON, COLAS, RAGOTIN.

COLAS.

BON jour, Catau ; bon jour, Claude, bon jour... Tatigué que vous vela braves tretous, depuis trois ans que je ne vous ai vus.

Mme. MANANVILLE.

Que voulez-vous, bon-homme ? Retirez-vous, laquais.

RAGOTIN.

Ah ! Madame, laiſſez-moi là pour voir ſa menterie ; il nous a dit là-bas qu'il étoit votre beau-frere.

Mme. MANANVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, petit inſolent.

RAGOTIN, *à part.*

Ah ! je vois bien que cela eſt, puiſque l'on me chaſſe.

SCENE IX.

Mme. MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

COLAS.

HÉ bian ! morgué, me vela. Regardez-moi bian, c'eſt moi-même ; j'ai appris que vous mariez mon neveu Claude, & je ſuis venu pour être de la nôce ; c'eſt ben le moins, piſque c'eſt moi qui l'ai élevé preſqu'auſſi grand qu'il eſt, & qui, ſans reproche, l'y ai baillé ſi peu d'eſprit que j'avois.

Mme. MANANVILLE.

Que venez-vous nous conter ici, mon ami ; je ne vous connoiſſons pas.

COLAS.

Quoi ! Catau ne reconnoît pas ſon biau-frere.

Mme. MANANVILLE.

Fi donc !

LE BARON.

Tenez, je ne vous reconnois pas non plus, mon oncle Colas.

COLAS.

Morgué ! je ne ſis pourtant pas ſi changé que

vous. Oh ! bian, bian, tout coup vaille, je veux être de la fête.

Mme. MANANVILLE,

Un payſan être d'une nôce de qualité ! quelle hardieſſe !

LE BARON.

Oui, cela eſt impertinent, mon oncle Colas.

COLAS.

Jarnigué, vous êtes des ingrats. N'an dit bian vrai, qu'il vaudroit mieux qu'une Cité périt, qu'un gueux s'enrichit. J'entends, je crois, la voix de mon frere ; il ne va pas mal vous laver la tête à tous deux, quand il ſaura comme vous m'avez reçu.

SCENE X.

M. MANANVILLE, Mme. MANANVILLE, LE BARON, COLAS, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MAIS, Monſieur...

M. MANANVILLE.

Mais, Monſieur le petit marouſle, apprenez que je ne me mêle plus d'affaires, depuis que je ſuis de qualité.

RAGOTIN.

Il y a encore cette pauvre Veuve qui vous rapporte l'argent que vous avez prêté ſur ſes Billets.

M. MANANVILLE.

Oh! qu'on lui diſe qu'elle a trop tardé, que j'ai employé ces Billets-là, & peut-être à ma perte.

RAGOTIN.

Elle a dit au Portier qu'il y en avoit pour ſix fois autant d'argent que vous lui en aviez donné.

M. MANANVILLE.

Tant pis pour elle. Mais je trouve mon Portier

tier bien impertinent d'entendre ainſi les raiſons de tout le monde. Oh ! je vois bien qu'il faut que je prenne un Suiſſe.

COLAS.

Hé ! morgué, prends-moi, je t'en ſervirai.

M. MANANVILLE.

Ah ! voici bien autre choſe. Que demandes-tu ici, mon ami.

COLAS.

Morgué, tout le monde m'appelle ici mon ami ; ces gens de qualité ſont bien remplis d'amitié.

M. MANANVILLE.

Parles donc, hé, faquin ? que cherches-tu dans ce logis ?

COLAS.

Pargué, je viens danſer à la nôce de mon neveu Claude.

M. MANANVILLE.

Comment, inſolent ! ſi j'appelle mes gens.

Mme. MANANVILLE.

Il faut les appeller, Monſieur. Holà, queuqu'un ; holà, queuqu'un.

M. MANANVILLE.

Non, Madame, évitons l'éclat. Crois-moi, va-t-en, ivrogne que tu es.

COLAS, *à part.*

Eſt-ce que je me trompe ? & prendrois-je un autre pour mon frere ? Non, morgué, c'eſt lui-même qui ne ſe reconnoît pas.

M. MANANVILLE.

Maraud, ſi tu ne ſors d'ici...

COLAS.

Non, morgué, je n'en ſortirai pas. Velà ma belle-ſœur Catau, velà mon neveu Claude, & tu es mon frere Jacob.

M. MANANVILLE.

Quoi! tu oſes?...

COLAS.

Oui, morgué, j'oſe. Oh! acoute donc, Jacob, ne fais pas tant le fameux, car je pourrions bien nous gourmer, comme je faiſions du tems que j'étois ton frere aîné.

M. MANANVILLE.

Il n'en démordra point, & je vois bien qu'il faut parler d'autre ſorte. Mon frere, je veux bien vous reconnoître, mais vous allez me perdre. Dans le tems que je m'allie à des perſonnes de la premiere qualité, voulez-vous que l'on vous voye ici en habit de payſan?

COLAS.

Hé! morgué, baille-m'en un autre. On dit que tu en as tant qui te ſont reſtés pour les intérêts, du tems que tu prêtois ſur gage. Je porterai bien mon bois, ne te boute pas en peine.

SCENE XI.

M. MANANVILLE, Mme. MANANVILLE, LE BARON, COLAS, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MONSIEUR, voilà Monſieur Fontaubin; Madame ſa fille étoit allée au-devant de lui. Leur carroſſe entre dans la cour.

M. MANANVILLE.

Ah! mon frere, ſortez, je vous en conjure.

COLAS.

Non, palſangué, je n'en ferai rian.

M. MANANVILLE.

Allez donc, Monſieur le Baron, allez chercher dans ma garde-robe un habit pour votre oncle.

COLAS.

Ah! velà qui me plaît, cela; reconnoître ſon frere! Tatigué, que c'eſt un grand effort pour un homme de ſon métier.

M. MANANVILLE.

Parlez le moins que vous pourrez devant la

compagnie qui va venir ; &, ſur-tout, ne lâchez point de morgué.

COLAS.

Oh ! morgué non.

Mme. MANANVILLE.

Faites comme nous, j'épluchons toutes nos paroles les unes après les autres.

M. MANANVILLE.

Hé ! Madame, vous me faites trembler autant que lui.

SCENE XII.

M. MANANVILLE, Mme. MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

LE BARON.

TENEZ, mon oncle Colas, velà le harnois de mon pere.

COLAS.

Velà bian des affutiaux ; ça, boutons d'abord la parruque.

M. MANANVILLE.

Cela ne ſe met qu'après.

COLAS.

Bon, bon, devant ou après, qu'importe?

M. MANANVILLE.

Dépêchez-vous, car j'entends monter quelqu'un.

COLAS, *après avoir mis l'habit qu'on lui a apporté, pardeſſus ſon habit de payſan.*

Voilà qui eſt fait. Hé bian! morgué, n'ai-je pas bon air? Ah! pour moi, j'ai cela de bon, un rien m'embellit.

M. MANANVILLE.

Voici tout notre monde, ſongez à ce que je vous ai dit.

COLAS.

Je m'en vas d'abord baiſer la mariée; c'eſt la coutume à Charonne.

M. MANANVILLE.

Hé fi, mon frere, cela ne ſe fait point ici. Holà, laquais, qu'on ſe mette tous en haie dans mon antichambre; où ſont-ils donc ces coquins? Holà, hé.

JASMIN, *& les autres laquais.*

Nous voilà, Monſieur.

M. MANANVILLE.

Vous vous faites bien attendre, marauds que vous êtes?

COLAS, *à part.*

Morgué, il traite ſes domeſtiques comme des valets.

M. MANANVILLE.

Je ne prétends pas me donner la peine d'appeller deux fois, & je veux que l'on m'entende au moindre ſigne, entendez-vous?

JASMIN.

Oui, Monſieur.

COLAS, *à part.*

Morgué, il n'eſt rien tel pour ſavoir ſe faire obéir, que d'avoir ſervi les autres.

SCENE XIII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, M. MANANVILLE, Mme. MANANVILLE, COLAS, LE BARON, LISETTE.

FONTAUBIN, *à Henriette.*

MA fille, je ne crois point tout ce que vous me dites. (*A M. Mananville.*) Enfin nous voici tous raſſemblés.

M. MANANVILLE.

C'eſt une joie pour moi, que je ne puis aſſez vous exprimer.

COLAS, *à Fontaubin.*

Monſieur, excuſez ſi j'avons....

M. MANANVILLE, *bas.*

Taiſez-vous, mon frere. (*Haut.*) Monſieur, voilà un Gentilhomme que je vous préſente; c'eſt mon frere: vous lui trouverez l'air un peu rude, c'eſt la mer qui fait cela. Mais un Capitaine de Vaiſſeau auſſi déterminé qu'il eſt, ne ſe pique pas beaucoup de politeſſe.

FONTAUBIN.

Il ſuffit que Monſieur ſe pique de bravoure; j'ai toujours eſtimé Meſſieurs les Marins, & Monſieur a de l'air...

LISETTE.

D'un Marinier qui va tirer l'oie.

FONTAUBIN.

Taiſez-vous, inſolente. Monſieur, je ſuis ravi...

COLAS.

Ah! Monſieur, boutez deſſus; ſi j'avons pris la libarté d'avoir l'honneur de venir honorer la nôce de notre neveu Claude, c'eſt que, comme dit l'autre, plus on eſt de foux, plus on rit; & ſi notre minagere Jeanne avoit pu itou...

M. MANANVILLE, *bas à Colas.*

Ne voulez-vous pas finir?

LISETTE, *à Fontaubin.*

Hé bien! Monſieur, votre fille a-t-elle tort?

FONTAUBIN, *bas à Liſette.*

Non, vraiment, voyons juſqu'où cela ira. (*Haut.*) Il faut que j'embraſſe mon gendre.

Monſieur, je mets entre vos mains une fille qui m'a toujours été chere.

LE BARON, *riant niaiſement.*

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Je me flatte que vos bons traitemens lui feront retrouver en vous un ſecond pere.

LE BARON.

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Les emplois que mon crédit va vous procurer, ne demandent pas moins qu'un homme de votre mérite pour les exercer.

LE BARON.

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Et j'eſpere que vous ſoutiendrez la gloire des nobles ayeux, dont vous & moi tenons naiſſance.

LE BARON.

Hé! oui, je...

LISETTE.

Oui, oui, Monſieur ſoutiendra tout cela, laiſſez-le faire.

Mme. MANANVILLE.

Hé! là, répondez donc, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Hé mais!... répondez vous-même.

Mme. MANANVILLE.

Peut-on reſter court comme cela ? Monſieur, vous jettez des pierres dans notre jardin, qui...

M. MANANVILLE, *bas.*

Morbleu, Madame, qu'allez-vous faire ?

COLAS.

Qui rejailliront dans le vôtre. Achevez donc, notre ſœur Catau.

M. MANANVILLE, *à Colas.*

Autre bêtiſe ! Taiſez-vous auſſi.

COLAS.

Hé mais ! morgué...

Mme. MANANVILLE.

Encore morgué, après ce que je vous avons dit ?

M. MANANVILLE, *à part.*

Ah ! je ſuis perdu ſi cela dure : il faut abſolument rompre cette converſation...

On entend les violons.

J'entends les violons qui préludent : voilà un prétexte.

FONTAUBIN.

Qu'eſt ceci ?

M. MANANVILLE.

C'eſt un petit Divertiſſement qu'on vous a préparé. Excuſez, ſi je vous quitte un moment, pour aller donner ordre à tout. Madame, Monſieur le Baron, vous ſavez que vous êtes néceſſaires là-dedans ; avec la permiſſion de la compagnie, ſuivez-moi.

COLAS.

C'eſt bian dit. Moi je reſte pour faire les honneurs.

M. MANANVILLE.

Hé! non pas, mon frere, entrez auſſi; vous n'êtes plus néceſſaire que les autres.

SCENE XIV.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE.

MORGUÉ, ratigué, j'avions, j'aurions, j'étions. Hé bien! Monſieur, qu'en dites-vous?

FONTAUBIN.

Quel diable de nobleſſe eſt-ce cela?

LISETTE.

Elle eſt un peu ſauvage.

FONTAUBIN.

Je reconnois que je me ſuis trop preſſé; n'ayant eu affaire juſqu'à préſent qu'à Monſieur Mananville, qui eſt un homme aſſez poli, j'ai cru que toute ſa famille étoit de même: la magnificence qu'il avoit étalée à mes yeux me faiſoit croire....

LISETTE.

Enfin, Monſieur, qu'allez-vous faire maintenant?

FONTAUBIN.

Je ne ſais. Tous mes amis ſe vont moquer de moi, ſi j'acheve ce mariage; mais, d'ailleurs, nous avons un dédit de vingt mille écus.

LISETTE.

Il faut le rompre, Monſieur.

FONTAUBIN.

Et comment s'y prendre, les choſes ſont ſi avancées?

LISETTE.

Monſieur, j'apperçois un fourbe de profeſſion qui nous écoute, qui a rompu plus de dédits en ſa vie, qu'il n'a fait de mariages légitimes. Je le connois; s'il vouloit nous rendre ſervice.

SCENE XV.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

TRÉS-VOLONTIERS, & perſonne n'eſt plus au fait que moi. J'ai toujours eu tant d'eſtime & de vénération pour Monſieur Fontaubin, ſans avoir l'honneur d'être connu de lui... & ſans beaucoup même le connoître ; qu'ayant appris dans le monde qu'il alloit faire une ſottiſe, & déshonorer ſa maiſon par une indigne alliance, je me ſuis tranſporté ſur les lieux ; & me voilà prêt, non-ſeulement à rompre ce dédit, mais encore à le faire payer à Monſieur Mananville.

FONTAUBIN.

Oh! non, je n'exige point cela. Il ſuffit que...

CRISPIN.

Ne vous mettez pas en peine, & laiſſez-moi faire. J'ai dans cette maiſon un homme tout à moi, qui viendra vous avertir lorſque... J'entends Monſieur Mananville, je me retire.

SCENE XVI.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

FONTAUBIN.

CELA eſt aſſez plaiſant ; cet homme qui m'eſt inconnu, & qui vient s'offrir à me rendre le plus important ſervice qui puiſſe m'être rendu dans la ſituation où je ſuis.

LISETTE.

Il y a comme cela quantité de gens dans le monde, qui font tout leur plaiſir de ſe mêler des affaires des autres.

SCENE XVII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, M. MANANVILLE, COLAS, Mme. MANANVILLE, LE BARON, LISETTE.

M. MANANVILLE, *bas à ſa famille.*

OUI, mon frere, oui, ma femme, oui, mon fils, je vous défends de dire un ſeul mot que le contrat ne ſoit ſigné. (*Haut.*) Ma préſence n'étoit pas inutile, puiſqu'en même tems le contrat, le Divertiſſement & le feſtin ſe trouvent prêts; & voilà ce que fait l'œil du maître. Pour nous débarraſſer, ſignons d'abord le contrat.

LISETTE.

Oh! entendez auparavant le Divertiſſement.

M. MANANVILLE.

Mais il faudroit...

HENRIETTE.

Elle a raiſon, cela nous mettra de bonne humeur, nous aimons tous la muſique.

M. MANANVILLE.

Tout ce qu'il vous plaira; allons, que l'on commence.

FONTAUBIN.

Qu'eſt-ce que ce Divertiſſement ?

M. MANANVILLE.

Je ne ſais ; je n'en ai point voulu entendre les répétitions, pour avoir le plaiſir de la ſurpriſe.

ENTRÉE
de Payſans & de Payſannes.

Colas ſe veut mêler avec eux, ce que M. Mananville empêche en le repouſſant rudement.

On chante.

I. MUSICIEN, *vêtu en payſan.*

Honneur, honneur, cent fois honneur
Au Baron de la Gruaudiere ;
Des champs qu'a labouré ſon pere
Il eſt aujourd'hui le Seigneur.
Honneur, honneur, cent fois honneur
Au Baron de la Gruaudiere.

ENTRÉE.

II. MUSICIEN.

C'eſt peu d'avoir l'eſprit & les appas
De Madame Catau, ſa mere ;
Il a la mine fiere,
La vertu guerriere
De Monſieur ſon oncle Colas.

M. MANANVILLE.

On ſe moque ici de nous.

COLAS.

Non, non.

III. MUSICIEN.

Un, & deux font trois, & trois font ſix,
Et quatre font dix.
Qu'on eſt habile
Quand on attrape mille.
Qui de mille paye rien
Reſte mille, mille, mille, & mille,
Ah! que de bien!

Que de fracas! quelle opulence!
Que de magnificence!
Que d'appui!
Voilà la grande ſcience
Et le mérite d'aujourd'hui.

M. MANANVILLE.

Qui eſt l'inſolent qui a compoſé ces mauvaiſes paroles?

LISETTE.

Il n'eſt gueres Poëte, comme vous voyez; car il dit la vérité.

M. MANANVILLE.

Et vous, qui oſez...

SCENE XVIII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, M. MANANVILLE, COLAS, Mme. MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, RAGOTIN.

RAGOTIN, *à Fontaubin.*

MONSIEUR, voilà votre fils le Capitaine qui vient d'arriver.

M. MANANVILLE.

Il ne me falloit plus que cela.

FONTAUBIN.

Il vient à propos, pour être de la nôce.

RAGOTIN.

Vraiment oui, pour être de la nôce! Il vient bien plutôt pour la troubler: il veut là-bas tout renverſer, tout briſer, tout aſſommer.

M. MANANVILLE.

Eſt-ce que Monſieur votre fils ſeroit ſi déraiſonnable que de vouloir...

LISETTE, *bas à M. Mananville.*

C'eſt un diable, je le connois; & vous en ſerez quitte à bon marché, s'il ſe contente de mettre le feu à votre maiſon.

M. MANANVILLE.

Que veut dire ceci?

FONTAUBIN.

Voyons, voyons; il ne ſera peut-être pas ſi méchant.

RAGOTIN.

Monſieur, il dit qu'il n'a que faire à vous, & qu'il n'en veut qu'à Monſieur Mananville.

FONTAUBIN.

Deſcendons toujours.

M. MANANVILLE.

Tout ceci prend un mauvais train. Peſte ſoit du Divertiſſement, ſans cela le contrat ſeroit ſigné. Que je ſuis malheureux! il y a un mois que je ménage cette alliance, qui m'auroit donné tout l'appui poſſible contre les recherches qu'on auroit pu faire de l'acquiſition de mes biens; il faut que tout contribue à rompre mes projets, & que ce maudit Capitaine vienne encore! Mais, apparemment, le voici.

SCENE XIX.

M. MANANVILLE, Mme. MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

COURAGE, Criſpin, cela va à merveille, & Monſieur de Fontaubin t'avoue de tout.

CRISPIN, *en Capitaine.*

Toi, Liſette, ſecondé-moi bien. Ah! ventre! ah! tête! ah! mort!

LISETTE.

Mais, Monſieur, Monſieur votre pere vous cherche, & veut vous parler.

CRISPIN, *en Capitaine.*

Je n'ai que faire à lui; il eſt bien hardi de vouloir ſe montrer devant moi, ayant eu deſſein de marier ma ſœur ſans mon conſentement.

LISETTE.

Mais, Monſieur.

CRISPIN, *en Capitaine.*

Donner la ſœur d'un Capitaine de Dragons à un pied-plat!

LE BARON.

C'eſt de moi qu'il parle.

CRISPIN, *en Capitaine.*

A un claude ! Où eſt-il ce téméraire qui oſe épouſer ma ſœur ?

LE BARON.

Ce n'eſt pas moi, Monſieur.

CRISPIN, *à Colas.*

Eſt-ce toi ?

COLAS.

Non, pargué, j'ai déjà trop d'une femme.

M. MANANVILLE.

Monſieur, il ne faut pas tant faire de bruit. C'eſt mon fils le Baron qui l'épouſe, & Monſieur votre pere prétend....

CRISPIN, *en Capitaine.*

Ah ! ah ! il prétend... je lui montrerai bien le reſpect qu'il me doit.

M. MANANVILLE.

Voilà un fils bien inſolent.

CRISPIN, *en Capitaine.*

Il n'a pas aſſez de bien pour que je ſouhaite ſa mort ; mais, ventrebleu, je lui apprendrai à vivre, à ce pere-là.

M. MANANVILLE.

Quel diable d'homme eſt-ce ceci ?

LISETTE, *à M. Mananville.*

Vous le voyez à préſent dans ſa belle humeur ; quand il eſt en colere, c'eſt bien autre choſe.

M. MANANVILLE.

Il faut voir s'il entendra raiſon. Monſieur, point d'emportement ; Monſieur, c'eſt parce que Monſieur votre pere n'a pas tout le bien qu'on pourroit s'imaginer, que ce mariage lui convient, & quand vous ſaurez les avantages qu'il y trouve.

CRISPIN, *en Capitaine.*

Oui, mon pere y trouve ſes avantages, j'en ſuis ravi. Et les miens ? Têtebleu ! à ce que je vois, on ne ſonge gueres aux abſens, ici. Mais j'arrive encore à tems, pour faire mon marché. *Primò*, je vous déclare que je veux cent mille francs de pot-de-vin.

M. MANANVILLE.

Cent mille francs ? Cet homme-là a le diable au corps.

LISETTE.

Je le trouve aujourd'hui plus modéré qu'à ſon ordinaire.

M. MANANVILLE.

Quelle chienne de modération, avec ſes cent mille francs !

LISETTE.

C'eſt une bagatelle pour vous, après tout ; & cela vous eſt auſſi aiſé à gagner, qu'à lui de le dépenſer.

CRISPIN.

Item, Tous les Officiers de mon Régiment &

moi, ſeront logés & nourris chez vous à diſcrétion tous les hivers, pour nous dédommager des pertes que nous avons faites avec vos confreres les Uſuriers, depuis trois ans.

M. MANANVILLE.

Et qu'ai-je affaire, moi...

CRISPIN.

Comment, morbleu! j'aurai une jolie ſœur, & cela ne produira rien, quand j'en vois tous les jours qui doivent leur fortune à la beauté de leurs arrieres-couſines?

Mme. MANANVILLE.

Ah! c'en eſt trop; & duſſiez-vous vous fâcher, Monſieur mon mari, il ne ſera pas dit qu'une femme, parce qu'elle eſt de qualité, ſera ſi long-tems ſans parler, & qu'elle endurera tant de ſottiſes. Allez, Monſieur, je n'avons que faire de votre ſœur, & je nous paſſerons bien de tant d'honneur, notre fils n'en eſt pas encore tant aſſoté.

LE BARON.

Ma foi, Monſieur, puiſque cela eſt comme cela, vous n'avez qu'à épouſer votre ſœur vous-même, je ne m'en ſoucie plus.

CRISPIN, *en Capitaine.*

Comment, têtebleu! on mépriſe ma ſœur! Ah! ventre, il faut que j'aſſomme toute la famille.

LISETTE.

Hé! Monſieur, qu'allez-vous faire?

LE BARON.

Au ſecours...

Mme. MANANVILLE.

Holà, laquais, cocher, mes gens.

CRISPIN, *en Capitaine.*

Bon, bon, qu'ils viennent.

COLAS.

Oh! morgué, Monſieur, doucement.

CRISPIN, *en Capitaine, lui donnant un ſoufflet.*

Retire-toi, maraud.

Mme. MANANVILLE.

Maraud !... Un ſoufflet !... Soutenez votre Nobleſſe, mon frere.

COLAS.

Oh! pargué, ſoutenez-là vous-même.

Mme. MANANVILLE.

Un ſoufflet à mon frere !

COLAS.

Ça n'eſt rian, ça ſe ſechera.

M. MANANVILLE.

Un Capitaine de Vaiſſeau, ſouffrir un tel outrage! Que va-t-on dire de vous?

COLAS.

On dira que je ne ſuis accoutumé qu'à me battre ſur l'iau.

Mme. MANANVILLE.

Cela n'eſt pas permis, & j'allons... & je varrons...

CRISPIN, *en Capitaine.*

Ah! ah! je varrons, j'allons; allez, allez, ma mie.

Mme. MANANVILLE.

Ma mie ! Une Dame comme moi s'entendre appeller ma mie ! Un fauteuil, que je m'évanouiſſe, un fauteuil donc & tôt.

LISETTE.

La peur a fait fuir tous vos gens, Madame, & il n'y a perſonne ici pour vous en donner, vous vous évanouirez une autre fois.

CRISPIN, *en Capitaine.*

Ah ! parbleu, canailles, je vous apprendrai... J'entends mon pere, je me retire ; car dans la fureur où je ſuis... Juſqu'au revoir ; je vous rendrai comme cela viſite de tems en tems. Mais ſur-tout, que les cent mille francs ſoient prêts dans une heure.

Mme. MANANVILLE.

Ah ! je n'en puis plus. Vous voudriez, Monſieur mon mari, être allié à un garniment comme ſtilà ?

M. MANANVILLE.

Non, parbleu ; & ſi Monſieur Fontaubin ne me fait juſtice.

SCENE XX.

FONTAUBIN, M. MANANVILLE, Mme. MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, COLAS.

FONTAUBIN.

OU eſt donc mon fils ? Je crois que je le chercherai tout aujourd'hui.

LISETTE.

Le voilà qui ſort, Monſieur ; il eſt venu ici rendre ſes reſpects à Monſieur & à ſa famille.

M. MANANVILLE.

Vous êtes une inſolente, ma mie.

FONTAUBIN.

Comment donc ?

COLAS.

Oui, parmi tous les reſpects dont elle vous parle, il m'a baillé un ſoufflet.

FONTAUBIN.

Un ſoufflet ! je ne crois pas cela ; c'eſt le plus ſage de mes enfans.

M. MANANVILLE.

Jugez du reſte. Hé bien! Monſieur, ſi c'eſt-là le plus ſage de vos enfans, je renonce à votre alliance; & quand je devrois payer le dédit, ce qu'il faudra voir pourtant, je donnerois plutôt mon fils à la derniere...

FONTAUBIN.

Sans emportement, Monſieur, vous me mettez le marché à la main; j'en ſuis parbleu ravi, & j'allois faire une ſottiſe. Rendons-nous réciproquement nos dédits; ce mariage, croyez-moi, ne convenoit ni à l'un ni à l'autre; tenez, voilà votre écrit.

M. MANANVILLE.

Et voici le vôtre.

COLAS.

Et moi, morgué, à qui rendrai-je mon ſoufflet?

LISETTE.

Il vous reſtera, Monſieur le Capitaine de Vaiſſeau, il eſt de bonne priſe.

M. MANANVILLE.

Comment, j'entends encore ces maudits violons!

LISETTE.

C'eſt Monſieur le Capitaine qui les ramene.

M. MANANVILLE.

Que le diable l'emporte, il vient encore nous faire de nouvelles inſultes.

COLAS.

Oh ! morguenne...

Mme. MANANVILLE.

Rentrons dans mon appartement, Monſieur, juſqu'à ce que je ſoyons débarraſſé de toute cette cohue ; en reſtant, j'expoſerions notre qualité à de nouviaux affronts.

M. MANANVILLE.

Je ſaurai me venger tôt ou tard.

COLAS.

Oh ! morgué, moi, je m'en retourne à Charonne.

SCENE XXI.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

FONTAUBIN.

IL rentre fâché ; mais je le ſuis bien plus d'avoir manqué de parole à Licaſte ; c'étoit un Gentilhomme qui...

SCENE XXII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE, LICASTE.

LICASTE.

MONSIEUR, il eſt encore tems de me la tenir. J'apprends dans ce moment que j'ai gagné mon Procès avec dépens; mais cette fortune ne peut me rendre heureux, ſi je ne la partage avec la belle Henriette.

FONTAUBIN.

Ce procédé me rend confus, Licaſte, & je fais mon bonheur de vous recevoir pour gendre. Allons chez nous.

DIVERTISSEMENT.

CRISPIN, *chante.*

I. COUPLET.

CHANTONS tous la noble famille
De Monſeigneur de Mananville.
Ne rappellons point les tems paſſés,
Il a de l'argent, c'eſt aſſez.

LE CHŒUR *répete ces deux derniers Vers à la fin de chaque Couplet.*

II. COUPLET.

Fils d'un Magiſter de village,
Il promene un riche équipage.
Ne rappellons point les tems paſſés,
Il a de l'argent, c'eſt aſſez.

III. COUPLET.

Il porta jadis la mandille,
Et maintenant chez lui tout brille.

Ne rappellons point les tems paſſés,
Il a de l'argent, c'eſt aſſez.

IV. COUPLET.

Au village il prit une femme,
Qui fait aujourd'hui la grand'Dame.
Ne rappellons point les tems paſſés,
Il a de l'argent, c'eſt aſſez.

ENTRÉE.

LISETTE.

Ma foi, c'eſt aſſez berner nos Manans, cela commence à m'ennuyer; changeons de ſtyle, & chantons quelque choſe de plus beau, de plus rare & de plus curieux.

VAUDEVILLE.

I. COUPLET.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

Les Dieux vous ont donné, jeune Iris, pour nous plaire
La beauté:

Mais c'eſt en abuſer que d'être trop ſévere,
La rareté :
Songez qu'il vient un tems où l'on n'excite guere
La curioſité.

LE CHŒUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

II. COUPLET.

A ſuivre les Amours quel charme nous appelle?
La beauté.
Qui peut nous retenir auprès d'une cruelle?
La rareté.
Et d'un amant heureux qui fait un infidele?
La curioſité.

LE CHŒUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

III. COUPLET.

Dans les nœuds de l'hymen quand l'Amour nous engage,
La beauté.

On goûte quelque tems les douceurs du ménage,
La rareté.
Mais à la fin on a de tâter du veuvage
La curioſité.

LE CHŒUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

IV. COUPLET.

CRISPIN, *chante.*

Ce qui me fait quitter Marine pour Liſette,
La beauté.
L'une aime les galans, l'autre fuit la fleurette,
La rareté.
Enfin Marine eſt blonde, & Liſette eſt brunette,
La curioſité.

LE CHŒUR.

La beauté.
La rareté
La curioſité.

V. COUPLET AU PARTERRE.

Meſſieurs, ne cherchez point dans une bagatelle
La beauté.